U.T
27/11

L'Irréparable

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol. — **Nouvelles pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 2 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 2 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Emigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol. — **La Geôle**, 1 vol. — **Cœur pensif ne sait où il va**, 1 vol.

En collaboration avec Gérard D'HOUVILLE, Henri DUVERNOIS, Pierre BENOIT.

Le Roman des Quatre, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, 1 vol. — **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André CURY), 1 vol. — **La Barricade**, *Chronique de 1910*, 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge BASSET), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*. 1 vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1900.

B7725ir

PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Irréparable

DEUXIÈME AMOUR
CÉLINE LACOSTE
JEAN MAQUENEM

Édition définitive

195840
4.5.25

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

PQ
2199
I7
1901

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

En réimprimant aujourd'hui, dans une édition corrigée et qu'il a essayé de rendre définitive, les deux longues Etudes *dont se composait son premier recueil de nouvelles, paru en 1884, l'auteur a cru devoir grossir ce volume de deux autres* Etudes, *publiées bien auparavant, l'une en 1873, l'autre en 1877, sans aucun éclat et seulement dans des Revues. Il les y aurait laissées dormir, si ces essais de jeunesse n'avaient été exhumés récemment et à mainte reprise par plusieurs des magazines qui se font une spécialité des reproductions, et s'il n'avait vu quelques lecteurs s'intéresser à ces ébauches, lesquelles ont, à défaut d'autre mérite, une petite valeur de documents. Il lui a semblé que ces morceaux, de facture bien inhabile, portaient du moins*

témoignage en faveur de sa sincérité d'artiste, et qu'à ce titre on l'excuserait de les présenter comme une preuve que dès ses lointains débuts il était, autant qu'aujourd'hui, préoccupé des problèmes de conscience et curieux d'analyses psychologiques. Céline Lacoste *et* Jean Maquenem *ont donc pris ici, à côté de* l'Irréparable *et de* Deuxième Amour, *la place occupée dans l'édition de 1884 par les* Profils perdus. *Ceux-ci se retrouveront, dans cette présente série de réimpressions, à la suite de* Cruelle Enigme.

Octobre 1901.

L'IRRÉPARABLE

(ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

A mon beau-frère le docteur Eugène Gautrez.

L'IRRÉPARABLE

(ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

...« *13 février 1880.* — Bonne journée, de celles à marquer avec un caillou blanc, comme dit le poète ancien. Travail *at home* jusqu'à trois heures. Puis visite à M. Adrien Sixte. Conversation philosophique sur la complexité de la personne humaine. Le soir, chez Mme de Tillières. Appris le détail de l'histoire de Mlle Hurtrel. Transcription presque exacte de la même idée dans la vie réelle. Plaisir aigu d'intelligence à ces deux visions successives, l'une abstraite, l'autre concrète, d'un fait unique...» Feuilletant le *memorandum* de mes heures mortes, dans la solitude d'un hôtel gothique d'Oxford, j'y retrouve ces lignes mystérieuses et je me souviens du moindre détail de cet après-midi. J'entends encore la voix de M. Sixte. Je revois son beau regard errant de métaphysicien, le cabinet encombré de livres et, par la fenêtre, les squelettes des arbres du Jardin des Plantes, dans le voisinage duquel habite le célèbre professeur. Au-

tour de lui gisaient, sur le tapis mal raccommodé, les épreuves de son grand ouvrage : *De la dissociation des idées*, où il a étudié les maladies de la volonté consécutives à celles de l'intelligence. Trois gravures, accrochées à la partie de la muraille que les rayons noircis de la bibliothèque n'ont pas envahie, représentent Aristote, Léonard de Vinci et Condillac... « Non, » disait le savant, ses deux mains croisées sur sa mince poitrine, ses deux pieds allongés contre le feu et sa tête fine secouée par un tic qui lui est habituel, — « non, la personne humaine, la personne morale, celle dont nous disons *moi*, n'est pas plus simple que le corps lui-même. Par-dessous l'existence intellectuelle et sentimentale dont nous avons conscience, et dont nous endossons la responsabilité, peut-être illusoire, tout un domaine s'étend, obscur et changeant, qui est celui de notre vie inconsciente. Il se cache en nous une créature que nous ne connaissons pas, et dont nous ne savons jamais si elle n'est pas précisément le contraire de la créature que nous croyons être. De là dérivent ces volte-face singulières de conduite qui ont fourni prétexte à tant de déclamations des moralistes... Nous dépensons toute notre activité à poursuivre un but dont nous imaginons que dépend notre bonheur, et, ce but atteint, nous nous apercevons que nous avons mé-

connu les véritables, les secrètes exigences de notre sensibilité. Que d'exemples de ces erreurs intimes fournirait l'histoire des conversions religieuses, si elle était étudiée par un psychologue!... Mais pourquoi remonter à ces témoignages de l'ordre mystique, lorsque l'expérience quotidienne nous permet d'observer sur place la dualité de notre être? Cette demi-métamorphose de caractère, provoquée chez la plupart des femmes par la révélation des réalités physiologiques dont s'accompagne la première possession, qu'est-elle donc, sinon la mise en lumière, soudaine et parfois si douloureuse, d'un être inconnu à lui-même et qui sommeillait dans la vierge? Nous tenons ici la formule de presque tous les drames secrets du mariage. La jeune fille se croit douée d'un certain caractère. Elle organise à l'avance sa félicité d'après ce caractère. Elle se marie ou elle se laisse marier. Puis, cinq fois sur six, dans l'année qui suit, parfois dans la semaine, parfois dans les vingt-quatre heures, elle découvre qu'elle s'est trompée sur sa propre personne. Elle s'imaginait qu'elle aimerait son mari, elle le hait; qu'elle le haïrait, elle l'adore; — et ainsi du reste. Elle s'est réveillée comme d'un songe et transformée. Ou plutôt non, aucune magie n'a opéré sur elle. Tout simplement elle a découvert un *moi*, mystérieux jusqu'alors, qui pensait et qui

sentait en elle, — à son insu... Ah! mon cher enfant, quelle artiste en mystification que cette nature, si plaisamment qualifiée de bonne par l'ironique Montaigne!... » Quelques heures plus tard, — il n'y a que Paris pour fournir à de pareils contrastes, — je regardais Mme de Tillières s'accouder sur les innombrables petits coussins brodés qui s'amoncellent dans le coin de sa chaise longue. Tout en blanc et si fine, elle jouait, en me parlant, avec un éventail garni de plumes d'autruche blanches et frisées, et ses pieds, chaussés de bas de soie et de mules de couleur noire, faisaient une charmante opposition à la blancheur vaporeuse du reste de sa toilette. Avec sa voix musicale elle me racontait la tragique aventure d'une de ses amies de jeunesse, bien cruellement punie de la faute de n'avoir pas vu clair dans son cœur, — commentaire mondain et mélancolique de la doctrine de mon maître en psychologie sur la multiplicité du *moi*. C'est le détail de cette aventure que je m'amuse à transcrire, d'après mes notes d'alors, en complétant ces notes par quelques inductions personnelles, — mais à peine, — et sans dramatiser une histoire dont les grands événements furent des pensées : « Nous sommes faits, » a dit Shakespeare, « de la même étoffe que nos rêves... »

I

C'est en 1877, au mois de mai, que Mlle Hurtrel devint, d'un jour à l'autre, célèbre pour sa beauté dans ce que les journaux plus particulièrement parisiens appellent le Monde. Entendez par là cette société à demi européenne, à demi française, qui peuple la plus grande partie des hôtels situés autour du parc Monceau et de l'Arc-de-Triomphe, ainsi qu'un petit nombre des vieux hôtels de la rive gauche. Cette société a ses revenus bien établis, son étiquette stricte, ses galeries de tableaux authentiques, ses équipages soigneusement tenus, ses loges à l'Opéra, ses réceptions retentissantes, bref, tout un opulent décor de haute vie, — et c'est un Monde, mais plus du tout au sens où les chroniqueurs de l'élégance auraient pris ce mot voici cinquante ans. Ce Monde moderne représente bien l'époque dont il forme l'aristocratie luxueuse, en regard de ce qui reste de l'ancienne aristocratie, toujours debout dans sa défaite, parfois aigrie de cette défaite, mais si fière, si haute encore, si réellement noble et rare. Il est, ce Monde du chic et de

l'argent, comme cette époque, mouvant et improvisé, contradictoire et dépourvu de traditions. La grande fortune, pourvu qu'elle ait été acquise sans trop de scandale, en force la porte, comme le talent, pourvu qu'il ne se montre pas dans son natif égoïsme. La ruine, en revanche, met à cette porte une barrière qui ne se lève guère. Précisément parce qu'il est ainsi, tout incertain et momentané, ce Monde nouveau ne saurait pratiquer dans ses mœurs la logique de la vraie Société. Il a ses exclusions cruelles et inexplicables, comme il a ses surprenantes indulgences. La mère de Noémie bénéficia d'une de ces indulgences. Elle arrivait de Bruxelles, où son mari, le comte Hurtrel, un israélite d'origine, devenu comte comme il était devenu catholique, par ambition sociale, avait plus que décuplé dans de hardies entreprises une fortune déjà considérable, et elle parut d'abord dans le salon de la princesse Wierschownia, une très grande dame russe et très à la mode. Les deux femmes s'étaient connues aux eaux avant leur mariage. Ç'avait été entre elles une de ces amitiés de la dix-huitième année qui précipitent deux jeunes filles aux bras l'une de l'autre et les font se tutoyer dès le premier jour, quitte à s'oublier dès la première absence. Mais il reste convenu, de part et d'autre, qu'on est demeuré amies intimes, et, lorsqu'on

se retrouve après de longs intervalles, on s'accable des preuves de cette amitié, plus sincère peut-être que bien des liaisons d'une intimité apparente; car deux amis ou deux amies qui ne vivent jamais ensemble n'ont à se reprocher aucun des cruels abus de la familiarité, rançon trop fréquente de tant d'affections menteuses. Et puis, ceux qui nous ont été chers tout jeunes et que nous avons perdus de vue, c'est le moment idéal de notre jeunesse que nous continuons de chérir en eux. La princesse Wierschownia fit donc pour sa chère Sylvie — comme elle avait continué d'appeler cette amie de passage — tout ce qu'elle aurait fait pour une sœur, quand la comtesse Hurtrel manifesta le désir de s'établir à Paris, sous le prétexte de mieux marier Noémie. Elle donna en son honneur une fête choisie, qui révéla du même coup, à tous et à toutes, le magnifique coucher de soleil de la beauté de la mère et la délicieuse aurore de celle de la fille. Mais à qui cette dernière avait-elle pris cette beauté-là ? Car le comte Hurtrel était épais et court, avec un visage où se trahissait sa race, tout en nez et en menton, et la comtesse avait une splendeur un peu massive, un visage pâle et mat, des cheveux presque trop noirs, des sourcils qui faisaient barre sous un front bas, et une ombre de duvet dans le coin des lèvres. — Oui, de qui donc

Noémie tenait-elle cet or fluide de sa chevelure, cet ovale si finement allongé, cette transparence de son teint, cet éclat si clair de deux yeux bleus qui, dans la même minute pétillaient d'esprit ou se noyaient de rêve et s'alanguissaient, cette souveraine aristocratie de ses gestes et de ses sourires? Beaucoup de femmes, qui ne connaissaient la physiologie que par leur expérience d'alcôve, — mais cette expérience-là possède les meilleures certitudes, — durent penser, en considérant la grâce aisée des attitudes de Noémie, le je ne sais quoi de merveilleusement souple répandu sur toute sa personne, les attaches menues de ses mains un peu longues et de ses jolis pieds, qu'il y avait derrière ce charme suprême quelque mystère d'amour clandestin. Et plusieurs hommes, de ceux auxquels les médisances de cet ordre sont si habituelles qu'ils n'en sentent plus la férocité, — et qui peut aller beaucoup dans une société comme celle-là sans risquer d'y devenir à la fois féroce et insouciant? — racontèrent qu'en effet un jeune lord anglais, et ils le nommèrent, mort depuis des années, et ils dirent la date et comment, avait été l'ami intime de Mme Hurtrel aux environs de la naissance de Noémie. Et c'était vrai. Seulement, quoique personne ne mît en doute une minute la vérité de cette anecdote, personne non plus n'y

crut tout à fait, la prodigalité des médisances et des calomnies qui se débitent à Paris ayant du moins ce bon résultat d'établir à leur endroit une sorte de scepticisme fondamental qui se résume dans la formule banale : «On dit tant de choses!...» Et nul ne se soucia de vérifier plus exactement l'origine de l'adorable figure de Mlle Hurtrel, qui apparaissait plus adorable encore dans le cadre que lui faisaient les salons de la princesse, — si joliment disposés et qui mélangent avec un goût habile le large luxe des grands seigneurs de son pays à la minutieuse opulence de notre mode française contemporaine.

Dès le premier soir où elle fit cette entrée triomphale dans l'admiration des hommes et des femmes qui composaient le cercle de l'hôtel Wierschownia, Mlle Hurtrel fut jugée d'une façon sévère par l'opinion, — invisible arbitre aux arrêts duquel nous nous soumettons d'autant plus volontiers, lorsqu'ils frappent sur autrui, que nous y trouvons d'ordinaire de quoi satisfaire nos secrètes rancunes, et cela sans responsabilité. Ce fut, de la part des femmes, la revanche de l'envie que leur inspira aussitôt l'indiscutable supériorité de cette créature, parée, comme d'un triple collier de perles sans prix, de jeunesse, de richesse et de séduction. Ce fut, de la part des hommes, la malveillance innée qui les porte à flétrir

les femmes dont ils admirent le plus la beauté, comme si, en avilissant d'abord par la pensée une créature charmante, ils se vengeaient d'avance de celui qu'elle aimera et qui ne sera pas eux. « Cette fille-là est née adultère, » avait dit d'elle le plus judicieux des viveurs, ce cynique et profond baron Desforges. Il avait la faiblesse de garder rancune à Hurtrel pour un mauvais tour que celui-ci lui avait joué dans une spéculation commune. Et, de fait, Noémie adopta aussitôt vis-à-vis des hommes un ton hardi et libre, qui le parut davantage, tant il contrastait avec l'aspect romanesque de sa personne physique. Très décolletée, et montrant de ses jeunes épaules délicatement modelées dans leur maigreur tout ce que la coutume, alors déjà si complaisante, permettait d'en montrer, elle avait une manière de regarder les gens bien en face qui ressemblait à de la provocation. Mais son rire surtout pouvait, au jugement des observateurs vicieux qui l'entouraient, corroborer le mot méchant du baron et pronostiquer le plus dangereux avenir. C'était, aux minutes où elle se laissait aller à sa gaieté, un de ces rires très hauts et très éclatants que connaissent bien les hommes qui ont beaucoup fréquenté les filles, — rire énervé comme il en retentit dans les cabinets particuliers, — rire de femme insolente, qu'elle lançait

en montrant ses jeunes dents blanches. Et tout cela faisait un ensemble qui n'était pas loin d'être de mauvais goût, d'autant qu'aussitôt installée dans le monde, elle affecta les longs tête-à-tête dans les coins de canapé, les appels adressés à un homme de l'un à l'autre bout d'un salon et d'une voix claire, bref, toutes les habitudes de la coquetterie la plus abandonnée. Mais, si c'était là de quoi la distinguer un peu des autres jeunes filles de sa société, ce n'était pas de quoi la distinguer beaucoup de la plupart des jeunes femmes; et puis, la princesse et sa puissante coterie avaient adopté les dames Hurtrel; leurs millions étaient bien et dûment avérés; l'hôtel qu'elles avaient loué dans l'avenue du Bois-de-Boulogne parfaitement situé; leurs réceptions, quand elles en donnèrent, furent d'une élégance irréprochable. Le comte, qui avait continué d'habiter Bruxelles à cause de ses affaires, se montrait à Paris assez souvent pour que la mère et la fille ne pussent prendre une vilaine et douteuse tournure d'aventurières. D'ailleurs, elles s'acquittèrent de leurs devoirs sociaux avec une ponctualité scrupuleuse. On ne connaissait pas d'amant actuel à la comtesse, et quant à Noémie, si son allure demeurait à peine dans les limites des bienséances convenues, du moins cette hardiesse avait-elle, au regard de tous les

hommes, l'avantage de rompre l'affreuse monotonie de certaines réunions mondaines : grands dîners, grands bals et jours de visite officiels. Une fois de plus on excusa l'excentrique attitude de Noémie, en prononçant à propos d'elle une de ces formules qui sont des pensées à l'usage de ceux qui ne pensent pas. On répéta : « Ces étrangères... » Et on s'amusa de l'esprit et de l'audace de la jeune fille, — en attendant qu'on s'en servît pour la déshonorer.

II

Les observateurs de salon, n'étant jamais désintéressés, ne remontent guère des faits, qu'ils savent si utilement et si justement constater, aux causes, qu'ils n'auraient aucun profit à connaître. Aussi pas un d'eux ne reconnut qu'il y avait un mystère dans cette jeune fille. Mais n'y en a-t-il pas un dans toutes les jeunes filles qu'on mène dans le monde, — pourvu qu'elles réfléchissent? Et si cela est moins fréquent que ne le feraient croire leurs beaux yeux profonds, c'est aussi moins rare qu'on ne l'imaginerait à entendre leurs conversations. Trop intelligentes pour ne pas pressentir que le décor de la so-

ciété dissimule des coulisses où elles ne peuvent pas entrer, obligées de se former des idées sur ces arrière-plans de la vie avec les éléments incomplets que leur fournit une phrase ambiguë, un regard échangé, un silence, leur imagination est toujours en travail. Il en résulte parfois un curieux mélange de réelle innocence et de dépravation factice, de virginité ignorante et de coupable divination. Cela fait des têtes singulières, dans l'intimité desquelles personne ne pénètre. Leurs mères, qui vivent chaque jour avec elles, ne s'aperçoivent pas de leurs insensibles évolutions d'esprit. Avec leurs amies, même les plus ingénues pratiquent toujours un peu le précepte du prudent proverbe : elles les traitent d'instinct sinon comme des ennemies, au moins comme des rivales du lendemain. Et leurs fiancés, dans leur égoïsme naïf d'amoureux, s'efforcent de les voir non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'ils les désirent. Aussi l'existence intime d'une jeune fille riche est-elle, le plus souvent, quelque chose d'étrangement solitaire, et celle de Noémie Hurtrel plus qu'aucune autre, à cause de sa situation de famille. Elle était réellement, comme le racontait la chronique, la fille d'un pair d'Angleterre, pour qui la comtesse Hurtrel avait éprouvé une des dix passions éternelles de sa vie. Semblable sur ce point à beau-

coup de femmes qui valent mieux que leurs actes, la comtesse, qui avait été très galante, pouvait se croire très romanesque, car elle s'était donnée à chaque amant nouveau avec l'idée qu'elle n'avait jamais aimé auparavant et qu'elle n'aimerait plus jamais dans la suite, — et, chaque fois, elle avait été sincère. Mais son sentiment pour ce malheureux marquis de Banbury — lequel fut plus tard assassiné au coin d'une des routes du comté de Clare, en Irlande, et d'une façon si atroce — avait duré plus que tous les autres. C'était le seul qui l'eût rendue mère, et, par un de ces miracles de ressemblance transfigurée, comme les fortes passions en produisent quelquefois, les traits déjà charmants du jeune lord se retrouvaient dans ceux de son enfant, mais plus charmants encore, et comme auréolés du souvenir de l'extase où s'était accompli ce prodige d'une incarnation presque idéale. Personne n'avait pu savoir si le comte Hurtrel, fort détaché de la comtesse dès les premières années de son mariage, avait soupçonné ou non le secret de la naissance de Noémie. C'était un homme positif jusqu'au cynisme, qui pratiquait dans toute sa rigueur cette philosophie de l'acceptation des faits, propre aux financiers comme aux politiciens. Il avait épousé sa femme pour sa fortune et ses relations de famille, et pris tout de

suite des habitudes d'un libertinage méthodique, qui lui rendaient l'inconduite de la comtesse plutôt commode, pourvu qu'aucun scandale ne vînt le forcer d'ouvrir les yeux. En quoi d'ailleurs l'existence de cette fille l'eût-elle gêné, qu'elle fût ou non la sienne? Il la voyait une fois par jour, lorsque la comtesse habitait Bruxelles et que lui-même déjeunait ou dînait à la maison, juste le temps de recevoir d'elle, dans le coin de ses favoris grisonnants et coupés très courts, un baiser qu'il ne lui rendait pas. L'absolue indifférence avec laquelle il avait traité cette enfant, l'unique rejeton de son mariage cependant, provenait-elle d'une conviction raisonnée sur sa naissance, ou bien d'une insensibilité naturelle pour tout ce qui n'était point succès de vanité ou satisfaction des sens? Il est probable qu'il y entrait un peu d'une de ces causes et un peu de l'autre, et que le comte ne s'était jamais donné la peine de résoudre une énigme qui lui était indifférente. L'instinct de la paternité n'existait guère chez cet homme. Existe-t-il chez beaucoup de ses contemporains? Il est permis d'en douter, à voir le nombre des enfants naturels non reconnus et la prospérité de ces usines à éducation, aménagées pour l'abandon légal des fils et des filles, qu'on appelle les internats : collèges et couvents. Noémie

Hurtrel n'avait donc, à la lettre, pas eu de père. D'autre part la comtesse, en avançant en âge, n'avait fait que s'abîmer davantage dans le gouffre de frivolité que la vie mondaine couvre de ses fleurs. Elle avait trompé de son mieux, et à force d'étourdissement, le morne, le tragique ennui qui est, aux environs de la quarantième année, l'expiation des galanteries de la trentième. Elle ne pouvait plus s'intéresser qu'à l'amour, et elle sentait l'amour lui échapper. C'est ainsi qu'entre ces deux abandons, l'un presque systématique, l'autre involontaire, Noémie avait grandi seule, — livrée, jusqu'à l'âge où elle devint la compagne forcée des sorties de sa mère, à des gouvernantes qui se succédaient hâtivement. La comtesse, comme toutes les maîtresses de maison qui ne suivent pas le détail de la conduite des personnes qu'elles emploient, faisait, aux minutes de ses surveillances subites, des découvertes qui la mettaient hors d'elle-même. Elle corrigeait alors sa négligence par des colères et des ruptures. Et ce désordre s'accompagnait de déplacements continuels. Pendant son enfance et sa jeunesse, Noémie avait erré à travers toutes les villes d'eaux et toutes les villes de plaisir, à la suite de cette mère, qui, sous un prétexte ou bien sous un autre, était toujours loin de sa maison et de son mari. Elle

menait cette vie spirituellement surnommée « de table d'hôte » par un humoriste de ce temps. C'est aussi la vie de tout un clan de personnes très riches, en Europe, lesquelles, sans trop s'en douter, révèlent ainsi, par leur besoin continuel de mouvement, l'inoccupation foncière de leur esprit et de leur cœur. Ç'avait donc été des hivers passés tout entiers en Italie, de longs séjours d'été installés dans les stations les plus différentes, de Trouville à Saint-Moritz, et de l'île de Wight à Biarritz. Tantôt ces dames occupaient un appartement dans un hôtel, tantôt elles louaient une villa ou un chalet. Parfois elles emmenaient avec elles une partie de leurs chevaux et de leurs gens. D'autres fois elles se contentaient du personnel strictement nécessaire et s'improvisaient, pour un séjour de quelques semaines, une écurie et une domesticité de rencontre. Le comte donnait sans discussion, avec la générosité d'un homme entre les mains duquel le roulement des plus grandes affaires industrielles et politiques d'un pays fait passer des sommes considérables, et aussi d'un mari qui gouverne à son gré la dot de sa femme, les cent cinquante mille francs par année qui soldaient les dépenses de ce vagabondage luxueux. Ce cosmopolitisme très moderne, inauguré par les juifs puis les Américains, et auquel les Anglais et

les Russes se sont donnés plus que les Français, fait un vagabondage presque contre nature, — à moins qu'il ne faille y voir, chez les israélites notamment, ces descendants des errants des grandes tentes, un cas d'atavisme inconscient, — et il aboutit, d'une façon presque fatale, ou bien à la singularité psychologique la plus inattendue, ou bien à l'effacement complet de l'âme et de la physionomie.

Noémie Hurtrel avait échappé à cet effacement, mais pour devenir une créature d'exception, — ce qu'il est si dangereux d'être, surtout lorsque la grande fortune, en vous affranchissant des menues servitudes, vous permet de pousser jusqu'au bout l'originalité de votre personne. Le premier effet de cette existence de voyages et de luxe effréné avait été d'atrophier dans cette âme la puissance de l'attachement aux choses réelles. Elle s'était trouvée si comblée que rien ne lui était devenu précieux. Et puis elle n'avait pas grandi, comme il faut grandir pour que le cœur se développe tout entier, parmi les mêmes objets et les mêmes êtres, que nous aimons alors, pour peu que nous soyons capables d'aimer, parce que nos moindres souvenirs se rattachent à eux et qu'une partie de nous y demeure unie nécessairement. Les appartements somptueux, les décors des villes, les lignes des paysages, les figures

des personnes avaient défilé devant ses yeux calmes d'enfant trop riche, à la manière d'une figuration d'opéra. Aucune impression directe et concrète n'avait donc été assez forte pour s'opposer en elle au développement de la faculté d'imaginer, et cette faculté avait surtout grandi par l'influence des livres. Comme elle connaissait très bien plusieurs langues et plusieurs pays, les occasions de connaître plusieurs littératures s'étaient offertes à elle, et elle les avait saisies avec l'avidité de lecture propre à la jeunesse lorsqu'il n'y a pas un complet rapport entre les aliments d'émotion fournis par l'expérience quotidienne et les appétits de la sensibilité grandissante. Noémie s'était de la sorte habituée à substituer les excitations de la vie rêvée aux excitations de la vie vécue. C'est ainsi qu'elle avait tour à tour été l'héroïne de tous les romans qui tombaient dans ses mains spirituelles et à demi masculines. Et quels romans ! Accoudée sur l'oreiller de son lit de jeune fille et ses beaux cheveux blonds tressés en une grosse natte, elle avait feuilleté tour à tour les œuvres de Balzac et de Spielhagen, *Monsieur de Camors* et *Cometh up as a flower*, confusément, sans jamais se placer au point de vue impersonnel, qui seul établit la perspective des œuvres de cette espèce et permet de les dominer en les comprenant. Elle

avait agi de même avec les poètes et, comme elle avait eu tout un printemps pour gouvernante la fille d'un professeur de Bonn, avec quelques philosophes. Elle avait souligné, de la pointe du crayon d'or qu'elle portait à l'extrémité d'une chaîne qui faisait bracelet autour de son poignet, un certain nombre des phrases de Schopenhauer et de Darwin, d'Herbert Spencer et de Hartmann. Il lui était arrivé d'aller chez sa couturière avec les *Pensées* de Pascal dans sa voiture et d'ouvrir au retour du bal l'*Autobiographie* de Stuart Mill, sans trop se douter qu'elle faisait là une action prodigieusement excentrique, tant l'habitude d'une vie arbitraire et improvisée justifiait l'étrangeté de tous ses caprices. Grâce à cette improvisation et à cette incohérence, il s'était accompli en elle un phénomène plus commun qu'on ne pense chez les personnes que les hasards de l'éducation conduisent trop tôt à un éveil cérébral qui n'est pas proportionné à l'éveil sentimental. Elle avait cessé de distinguer entre la créature qu'elle était réellement et la créature qu'elle s'imaginait ou qu'elle voulait être. Ajoutez à cela qu'elle avait fréquenté beaucoup d'hommes de plaisir. Ils affluaient chez la comtesse et dans toutes ses installations, attirés, un peu par la grâce de son accueil, un peu par ses facilités de maîtresse de mai-

son. Cette femme avait trop aimé l'amour depuis sa jeunesse pour ne pas fermer les yeux sur les intrigues qui se nouaient autour d'elle. C'est à l'école de ces hommes, qui s'amusaient de son parler d'enfant spirituelle, que Noémie avait achevé de se former ses idées sur elle-même. Quand elle parut chez la princesse Wierschownia, ces idées étaient définitives. Elle se considérait comme blasée et croyait tout connaître du monde, alors qu'elle était d'une innocence physique aussi entière que celle de la vierge élevée dans le couvent le plus fermé. Les libertins qu'elle avait vus chez sa mère avaient causé avec elle sans l'instruire : les uns parce que, la croyant déniaisée, ils lui disaient des phrases trop fortes et dont elle ne saisissait pas bien le sens; les autres parce qu'ils professaient le respect des jeunes filles, dernier scrupule de beaucoup de viveurs. Enfant unique, elle n'avait jamais eu, à défaut d'une sœur ou d'un frère, quelque amie intime de son âge avec laquelle entretenir de ces conversations dangereuses où deux demi-naïvetés s'éclairent l'une l'autre. Dès l'âge de seize ans elle avait obtenu de sa mère, qui, en sa qualité de femme sentimentale, s'était d'abord insurgée là contre, puis avait cédé par faiblesse, de ne plus pratiquer ses devoirs religieux, sous le prétexte, sincère d'ailleurs, de doutes philo-

sophiques; de manière que les questions profondes du confessional n'avaient pu la faire réfléchir sur toutes sortes de sujets. Elle se croyait insensible parce que ses coquetteries avec un musicien célèbre rencontré à Carlsbad, et qui s'était marié richement six mois après cette amitié de hasard, l'avaient laissée froide; et cependant sa physionomie d'enfant de l'amour ne mentait pas. Si elle s'était intéressée jusqu'à la passion aux sentiments de ses lectures, c'est qu'elle était tendre et romanesque au plus haut point. Elle se croyait misanthrope parce qu'elle avait pris l'habitude, par affectation de supériorité, de toujours mêler une ironie moqueuse à ses jugements sur les caractères et sur les actions, et il n'y avait pas de plus généreuse nature, de plus étrangère à l'utile et déshonorante habitude de la défiance. Elle s'était persuadée qu'elle aimait le luxe et les succès de vanité, bien qu'avec le sang paternel elle eût hérité ce profond pouvoir de bonheur ou de malheur solitaire qui est le propre de la race anglaise. Mais c'était la vie, cette vie qui nous révèle à tous ce que nous aurions pu être, alors qu'il n'est plus temps de le redevenir, qui devait lui apprendre combien elle se trompait sur son propre cœur, et non pas cette société de femmes à demi hostiles et d'hommes à demi méprisants qu'elle côtoyait

presque sans les voir, dans la grâce de sa beauté blonde, — toute pareille à une somnambule que la sécurité de son ignorance fait marcher, légère et droite, sur le bord d'un abîme...

III

Au mois d'octobre de cette même année 1877, la comtesse et sa fille quittèrent Paris afin de passer trois semaines au château des Oseraies, chez leurs amis les Taraval. Ces dames disaient « leurs amis » attendu qu'elles avaient le même cercle de relations que Mme Taraval et que, dans la saison, elles l'avaient rencontrée deux ou trois fois la semaine aux visites et aux dîners, aux soirées et à l'Opéra. Et puis, on était si vite des amies de Mme Taraval... Si peu que l'on fût à la mode, à un titre quelconque, il fallait un bien adroit effort pour esquiver cette amitié, qui se présentait d'une façon si sincère et si confortable. Le confortable ! C'était la manie et c'était l'art de cette femme, qui, à trente-deux ans, aurait été délicieuse comme à vingt, sans un embonpoint commençant, et qui possédait précisément l'intelligence nécessaire pour organiser d'une manière

accomplie les menus détails de la vie matérielle. Son hôtel de la rue Murillo était tenu avec une entente incomparable du luxe le plus utilitaire. Tout y était parfaitement aménagé en vue du plus grand bien-être possible, depuis les chaises de la salle à manger jusqu'aux fauteuils du boudoir, et depuis la salle de bains jusqu'à la table. Ce qui achevait de donner un air d'intallation plus définitif encore à ce luxe habile, c'était la physionomie de la maîtresse de maison, si heureusement installée elle-même dans sa taille un peu courte, avec ses grands yeux bruns et calmes, avec son visage d'une fraîcheur inaltérée, avec cette sorte d'atmosphère de sécurité où elle se mouvait, — sécurité fondée sur la réunion de toutes les chances. Elle avait une santé qui ne soupçonnait même pas la migraine, une grosse fortune, deux enfants dont la joliesse faisait se retourner les passants lorsque leur gouvernante anglaise les promenait dans les allées du parc Monceau, un mari qu'elle aimait et une absence entière d'Idéal d'aucune espèce. « Elle pense objets... » disait Noémie, et, pour une fois, cette jeune fille sans observation y voyait très juste.

Quant au mari de cette belle personne, c'était assurément, de tous les hommes que Mlle Hurtrel avait rencontrés dans son séjour de six mois à Paris, celui qu'elle avait remarqué avec le plus de complai-

sance. Hugues Taraval avait alors trente-six ans. C'était un homme d'une taille moyenne, demeuré mince grâce à un entraînement de vie physique bien compris et ininterrompu. Tous ses mouvements disaient la force. Il avait un visage un peu long, d'une pâleur ambrée, comme pris dans un casque de cheveux très noirs. Une moustache blonde et fine éclairait joliment ce profil que son nez busqué achevait de rendre hardi et presque militaire. Tout dans ses manières révélait la certitude que donne le succès des entreprises, et cette certitude était si profonde chez lui, qu'elle s'imposait même à ses ennemis. Il semblait impossible qu'on le surprît jamais en faute, et il devait évidemment réaliser chacune de ses prétentions. Il avait hérité de son père, un des plus solides agents de change de Paris, une richesse loyalement acquise, que la dot de sa femme avait doublée, — et il ne vivait, en apparence du moins, que pour les choses du sport, dans lesquelles il excellait. Montant à cheval comme un homme qui a été mis en selle à six ans, tirant le pistolet chez Gastine avec une supériorité qui lui avait épargné toute affaire, capable d'enlever comme un cocher de la Grande-Bretagne l'attelage à quatre de son mail de promenade et de diriger sans une erreur le détail compliqué d'un cotillon, il avait passé à bon droit, depuis

des années, pour un des maîtres de la haute vie. Les jeunes gens de ses deux clubs prenaient son tailleur, copiaient ses toilettes, citaient ses jugements. Et sa correction morale valait sa correction extérieure. Il avait la réputation d'être un *gentleman* dans la pleine force de ce terme par lequel la société élégante, qui emprunte tout à l'Angleterre, — depuis des coupes d'habit jusqu'à des valets de chambre, et depuis son argot de courses jusqu'à ses formules de convenance, — résume volontiers les strictes exigences de sa morale particulière. Taraval s'était, dès sa première jeunesse, conformé avec le soin le plus scrupuleux aux préceptes de ce code. Des esprits chagrins pouvaient remarquer qu'une telle perfection d'attitude ne va pas sans calcul, et aussi que la surveillance trop soutenue de soi-même procède d'un amour-propre poussé à son dernier excès. Ce sont là des subtilités de raisonnement bonnes pour des moralistes en chambre. Ces moralistes n'auraient eu garde non plus de ne pas remarquer le contraste de nuance entre ses cheveux et sa moustache, ou la couleur de ses yeux d'un jaune brouillé, — autre indice d'une race ambiguë. Mais les moralistes ne vont ni aux courses ni au cercle. Ils ne dînent pas en ville et ne fréquentent pas les chasses élégantes. Si donc Taraval vivait dans un impéné-

trable quant à soi, personne parmi les amis qui menaient la même existence que lui ne songeait à lui en demander compte. Car, précisément, cette surveillance infaillible qu'il exerçait sur sa personne, et qui faisait de lui l'esclave des convenances, constituait une flatterie constante pour toutes les idées reçues dans sa Société. Une tenue minutieuse et quotidienne n'est-elle pas un implicite aveu qu'on a pour but de plaire au monde, lequel a cette équité d'aimer qui l'aime? N'est-ce pas là aussi une sorte d'hommage muet envers tous ceux qui composent ce monde? Cette infaillibilité souveraine de tenue, jointe à une auréole de royauté d'élégance, avait séduit Noémie par-dessus toutes choses, et, quoiqu'elle se piquât d'une prématurée connaissance du cœur humain, elle était bien incapable de déchiffrer un personnage de cette perversion et de deviner ce qu'il y avait derrière cette tenue.

Ce qu'il y avait derrière cette tenue? Uniquement, en effet, un amour-propre, mais porté à la suprême puissance et développé aux dépens de toutes les autres forces de l'âme par une éducation de luxe qui s'était résumée en cette formule : paraître. Dans cet homme encore jeune s'épanouissait pleinement le vice habituel à la bourgeoisie parisienne : cette vanité, bafouée déjà par Molière, flétrie par Stendhal,

et qui pousse tous ses membres à passer grands seigneurs, dans le mauvais sens de ce terme, sitôt la fortune faite. Faut-il attribuer à une autre cause l'incapacité politique de notre classe moyenne, chez laquelle les larges situations d'argent deviennent un terreau pour la frivolité dépravée ou inutile, au lieu d'en devenir un pour le talent? Le talent, et c'est là sa noblesse foncière, suppose toujours une part de désintéressement. L'homme qui le possède, fût-il affamé de succès, éprouve à de certaines minutes un plaisir tout idéal à exercer les facultés par lesquelles il excelle, sans souci de l'effet à produire. Taraval était incapable d'aucune espèce de désintéressement, comme il était d'ailleurs incapable d'aucune espèce de talent, du moins dans un quelconque des domaines de l'esprit. Mais si son intelligence était très médiocre, elle était très juste. Il se connaissait jusque dans ses insuffisances, et il se les avouait à lui-même, ce qui sera toujours un principe de succès dans la conduite de la vie. Il s'était donc interdit, se souciant peu des dixièmes rangs, les diverses carrières que la fortune ouvrait devant lui, depuis la finance jusqu'à la diplomatie, et il avait concentré son énergie sur les succès mondains, où du moins son mérite trouvait son plein emploi. Il s'était vite blasé sur la jouissance d'ap-

parat que procure à un oisif la constante supériorité dans l'accomplissement des rites de la mode, et, peu à peu, il était arrivé à reporter toutes les énergies de son être intime sur les choses de la galanterie. Adolescent, il avait eu des aventures avec des personnes de la Société qui lui avaient fait trouver banales et insipides les excursions dans le demi-monde. Il avait d'abord accepté ces bonnes fortunes, puis il les avait choisies, et c'était maintenant l'unique affaire de sa vie de les provoquer. Il était ainsi devenu un séducteur de profession, et sa médiocrité d'intelligence l'avait singulièrement servi dans ce genre d'existence, en lui évitant les écarts d'imagination auxquels beaucoup d'hommes supérieurs doivent d'échouer auprès des femmes, faute de les voir telles qu'elles sont. En se mariant vers la trentaine, Taraval n'avait pas renoncé à l'occupation favorite de sa première jeunesse. Il avait choisi sa femme avec une rare entente de ses propres besoins. Il lui fallait une maison montée pour que son existence d'homme du monde eût sa pleine surface, et il avait eu assez de sens pour comprendre que cette position de mari, volontiers plaisantée par les jeunes gens, est une des plus fortes qui soient pour réussir dans certaines intrigues amoureuses. D'abord elle fournit une occasion de faire vibrer d'une ma-

nière plus intense la corde de la vanité au cœur de celles qu'il s'agit de conquérir. Où rencontrer une femme qui ne soit flattée de se voir sacrifier une autre femme, surtout quand cette femme est éprise de son mari et qu'elle possède la perfection de beauté de Mme Taraval? Puis, un homme marié offre à sa maîtresse des garanties d'une discrétion supérieure, en même temps qu'avec un peu de diplomatie conjugale il possède mille moyens de voir cette maîtresse sans la compromettre, qui ne sont pas à la portée d'un célibataire. Ainsi armé pour l'attaque de la femme, cet homme marié ne l'est pas moins pour sa propre défense. N'a-t-il pas là, tout près de lui, dans son ménage même, dans ses enfants, dans ses devoirs de famille, cet immanquable prétexte d'une rupture digne, auquel commencent par songer, cinq fois sur dix avant trente ans, et dix fois après trente, les libertins qui s'embarquent dans une soi-disant grande passion? Grâce à sa connaissance approfondie de la stratégie amoureuse et à l'adroit maniement de ces divers avantages, Hugues Taraval pouvait se dire que peu d'hommes de son âge avaient eu plus de succès que lui auprès des femmes de son monde. Mais il se le disait à lui-même et à lui seul, car justement son maladif amour-propre l'avait conduit à cacher ses triomphes, par un de ces étranges

détours du cœur qui seront une énigme éternelle pour le psychologue. En se taisant sur ses bonnes fortunes, il savourait la sensation de deux victoires : — victoire sur les femmes qui avaient été à lui, et qui demeuraient, dans les profondeurs de leur conscience, les témoins forcés de sa réussite; victoire sur le monde, qu'il trompait si parfaitement. La perfection de cette hypocrisie lui était d'ailleurs nécessaire pour prévenir la défiance de ses futures victimes. Car elles étaient bien des victimes, celles qui, cherchant une tendresse, coupable mais vraie, s'engluaient aux pièges de cette âme sèche et endurcie encore par l'habitude de l'assouvissement. Comme tous ceux qui ont beaucoup pratiqué l'adultère, Taraval professait pour les femmes un mépris digne d'un Oriental. Il en avait trop fait mentir pour croire jamais à la sincérité complète d'aucune. Mais par instinct il suivait la maxime du sage qui a dit que le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments. Son égoïsme se dissimulait sous un vernis de respect chevaleresque de l'amour auquel de plus expérimentées que Noémie s'étaient laissé prendre. C'est bien aussi cette faculté des femmes de croire aux protestations généreuses des hommes qui les excuse de beaucoup de leurs choix. Il leur est difficile de se défier tout à fait des étalages de senti-

ments auxquels répugnent les êtres tendres, au lieu que c'est le procédé infaillible des personnages pour qui tout moyen est bon, et qui veulent seulement *avoir* des femmes. Ce verbe brutal d'autrefois est toujours celui qui décèle le mieux la secrète brutalité de ces sortes de rapports cruels entre les sexes, qu'on appelle pourtant du beau nom d'amour.

IV

Donc Taraval s'était dit, du premier soir où il avait été présenté à Noémie Hurtrel, qu'il *aurait* cette jeune fille ou avant ou après son mariage. La date lui importait peu, n'étant pas de ces insensés qui souffrent du mal des jalousies rétrospectives, et pour qui le partage est une sensation insupportable, même dans le passé. Au contraire, cela était doux à l'orgueilleux que sa maîtresse immolât devant lui et des réalités présentes et des souvenirs. Mais, avant ou après, il s'était promis de faire tous ses efforts pour que Noémie se donnât à lui, d'abord parce qu'elle avait eu un succès éclatant dans le monde; puis il jugeait, sur sa familiarité comme sur la réputation de sa mère, qu'elle aurait des amants, et il voulait être

un de ceux-là. D'ailleurs, en sa qualité de libertin, comment n'eût-il pas apprécié, au premier coup d'œil, les attraits physiques de cette enfant : sa taille ronde, l'aisance de ses mouvements, les lignes harmonieuses de sa toilette qui disaient la perfection de toute sa personne, la tendresse de ses prunelles qui promettait un complet abandon d'elle-même le jour où elle croirait aimer? Cependant, si exact observateur qu'il fût du menu détail des choses, et justement parce qu'il était pratique au plus triste sens de ce terme qui sert à justifier tant de bassesses, il était loin d'avoir compris tout le caractère de la jeune fille. Il n'en avait vu que ce qui pouvait lui servir à s'emparer d'elle. Certes, il ne la prenait pas pour ce qu'elle s'imaginait être, et il avait vite reconnu la part de naïveté qui se trouvait en elle, quoique enveloppée d'un si mauvais ton! Il la jugeait comme une enfant encore, très mal élevée, très imprudente, ingénument dépravée, douée à la fois des défauts et des qualités qui devaient en faire un jour une des reines de Paris; et cela lui plaisait, à lui, le petit-fils d'un paysan vendeur de biens nationaux, — la fortune de leur famille avait commencé ainsi, — d'avoir tenu entre ses bras, abandonnées et vaincues, et d'avoir soumis aux caprices de ses sens quelques-unes des femmes de cet ordre.

C'était le gibier dont ce chasseur d'adultères était friand. Ses minutes les meilleures étaient celles qu'il passait debout contre la portière d'un salon, — il ne dansait plus guère maintenant, — à regarder l'éblouissement d'un bal; et il se dénombrait celles des femmes à la mode qui étaient là, parées, étincelantes, altières, entourées du respect de tous, et dont il avait été le possesseur. Il y avait eu des soirées où il avait pu compter ainsi jusqu'à sept ou huit de ses anciennes maîtresses parmi les plus adulées de la fête, et cette pensée lui chatouillait délicieusement la conscience. Tant il est vrai que le sentiment du devoir accompli revêt les formes les plus inattendues!

Tous ces projets, qui étaient demeurés vagues et incertains dans cette tête lucide, devinrent précis lorsque la comtesse et sa fille s'installèrent aux Oseraies, — où on leur réserva un petit appartement composé de deux chambres que séparait un salon. Et Taraval commença le siège de Noémie avec la méthode qu'il apportait à de telles entreprises. S'il donnait beaucoup au hasard, d'après cette idée que le caractère des femmes se compose surtout de moments et de passages, il avait toujours soin de rendre ce hasard probable. Son premier souci avait été d'éloigner la surveillance de la comtesse, qui, malgré

sa légèreté imprudente, aurait défendu sa fille héroïquement si elle l'avait vue menacée. Elle aimait Noémie à sa manière, qui, pour être inégale et négligente, n'en était pas moins tendre. Comme elle attribuait ses propres égarements à la misère de son mariage, elle voulait que sa fille se mariât bien, c'est-à-dire selon son cœur, et pure. Seulement elle avait été galante, et c'est la punition des femmes qui ont trop vécu par l'amour qu'elles ne puissent pas y renoncer, même quand leur beauté les abandonne, et avec elle, le pouvoir d'inspirer cet amour auprès duquel aucune des sensations d'ici-bas n'a de prix pour leurs nerfs. Elles vont alors, affolées et douloureuses, le demandant à ceux qui peuvent leur en donner du moins l'illusion et la chaleur, aux tout jeunes gens, au regard de qui elles apparaissent transfigurées, à travers l'intensité d'un désir sans comparaisons. Taraval, qui avait bien jugé la situation morale de la comtesse, avait prié à son château, en même temps que Noémie et que sa mère, le marquis de Haën, un débutant de vingt et un ans, qui aurait, comme tous les enfants de cet âge, traversé le feu pour réaliser cet étrange Idéal : être l'amant d'une femme mariée, et qui s'était montré des plus assidus auprès de Mme Hurtrel pendant tout le printemps. En outre, et pour avoir une occasion quotidienne d'étaler à

Noémie la dépravante présence d'un exemple de bonheur dans la faute, — quitte à souligner cet exemple par un commentaire soutenu de tous ses discours, — il avait eu soin de faire coïncider le séjour de la jeune fille dans le château avec celui du ménage à trois le plus avéré qu'il eût dans son intimité. Ce ménage se composait d'une madame Donvé, toute brune, toute mince et toute charmante, de son mari et d'un ami d'enfance à lui Taraval, un beau et solide gaillard, nommé Jacques Seldron. Dès la seconde année du ménage des Donvé, ce Jacques Seldron s'était installé auprès d'eux dans une intimité que les mauvaises langues expliquaient par la confusion des affaires d'argent du jeune couple, tandis que les revenus de Seldron étaient nets et considérables. C'était là une moitié de calomnie, mais une moitié seulement. Car si Mme Donvé était la maîtresse de Seldron, c'est tout simplement qu'elle l'aimait. Contrainte par ses parents à un mariage de convenance avec un jeune vieillard pour qui elle éprouvait une répulsion physique, elle s'était presque aussitôt consolée en s'abandonnant à des sensations sincères. Mais c'était ce presque aussitôt que ne lui pardonnaient guère les femmes : les unes parce qu'étant foncièrement pudiques, elles trouvaient cette facilité de mœurs une chose abominable; les

autres parce qu'ayant commis la folie de se défendre contre l'amour toute leur jeunesse, pour lui demander de cuisantes consolations quand il était trop tard, elles jalousaient jusqu'à la rage cette insolente béatitude d'une adultère de vingt-deux ans. En revanche, la bonne Mme Taraval s'insurgeait contre ce qu'elle appelait une indignité, car elle ne pouvait croire à de telles vilenies, et elle avait pris la petite Mme Donvé sous sa protection. C'était, comme on pense, à une sorte de franc-maçonnerie tacite entre Seldron et Taraval que cette protection était due. Elle suffisait pour que beaucoup d'hostilités fussent paralysées. Elle était sincère, et si la médisance est encouragée par les demi-démentis qui semblent défendre les gens afin de les faire mieux attaquer, sa lâcheté naturelle la rend timide devant les démentis catégoriques. Aussi n'est-ce pas seulement la politesse qui veut que ces derniers soient rares dans les conversations parisiennes.

Dès la première semaine de l'arrivée aux Oseraies, les prévisions du maître du logis se réalisèrent. Il avait été convenu qu'on ferait de longues promenades, le matin, à cheval, dans les bois qui jouxtent le parc, et ils sont magnifiques. Les Oseraies, situées à quelques heures seulement de Compiègne, confinent à des débris de chasse royale de la plus rare

beauté. Il arriva qu'à la troisième promenade la cavalcade fut réduite à quatre personnes : Noémie et Mme Donvé, Taraval et Seldron. A ce moment de la journée, Mme Taraval s'occupait de l'économie intérieure du château. Mme Hurtrel ne montait pas à cheval. Le petit Donvé, de qui la calvitie, les yeux plombés, les dents douteuses disaient l'épuisement précoce, était, par-dessus le marché, malade imaginaire, et il demeurait au lit jusqu'aux dernières limites de la matinée. Le marquis de Haën inventait un prétexte ou un autre pour s'excuser. La comtesse et lui avaient commencé déjà de prendre l'habitude d'une causerie solitaire, par ces beaux débuts des derniers beaux jours, dans le vaste et profond jardin du château. Les teintes dorées de ce mois d'octobre à peine entamé frémissaient dans les arbres. C'était la floraison des suprêmes roses, qui, toutes rouges et toutes blanches, s'ouvraient largement et s'effeuillaient, au pied de leur rosier, pétale à pétale; et la femme de quarante-six ans qui ne voulait pas vieillir et que ce tête-à-tête trouvait déjà parée se laissait enivrer par les paroles que prononçait dans les allées de ce jardin d'automne un jeune homme qui aurait pu être son fils. Elle ne songeait plus à sa fille, qui, à la même minute, galopait sous les branches, seule avec Taraval... Les

montures de Seldron et de Mme Donvé prenaient toujours l'avance. Leur couple apparaissait au tournant des allées, chevauchant botte à botte : elle, charmante de coquetterie tendre et d'une expression de félicité contagieuse; lui, moins élégant cavalier que son grand ami Taraval, mais athlétique et superbe de carrure sur sa forte bête. Puis ils disparaissaient de nouveau, vivant symbole des idées qui tout de suite avaient formé l'objet des conversations entre Taraval et sa compagne. Cet homme pensait, comme un observateur connu, que parler de l'amour avec une femme, c'est un peu faire l'amour, et il ne s'agissait jamais d'un autre thème entre la jeune fille et lui.

Au cours de ces chevauchées du matin, parmi l'enivrement du grand air et dans ce paysage d'une langueur enveloppante où les bouleaux blancs mêlaient le frisson de leurs feuilles jaunies à la vapeur des brumes, Noémie racontait toutes les idées qu'elle s'était façonnées à travers ses lectures et ses réflexions personnelles. Elle concluait qu'elle n'aimerait jamais, d'abord parce qu'aucun homme n'était digne des sacrifices qu'elle voudrait accomplir, si elle aimait, et puis, disait-elle, parce que l'esprit d'analyse avait tari dans son cœur les sources de la passion. Elle parlait avec cette attitude de dé-

sabusement prématuré dont elle était coutumière, laissant tomber de ses lèvres délicatement sinueuses des axiomes d'un pessimisme qu'elle croyait sincère... Ses blonds cheveux, massés sous le chapeau d'homme, brillaient dans la lumière avec les tons d'une soie vivante. Le clair azur de ses yeux se fonçait jusqu'au saphir dans le rose tendre et transparent de son visage, que fouettait le vent de la course, et le drap noir de son amazone moulait délicieusement son corsage. La grâce animale, en même temps que spirituelle, qui était dans cette fille née de la rencontre de deux passions brûlantes se décelait tout entière par sa jolie manière de s'asseoir sur son cheval et de ne faire qu'un avec le rythme de la bête. Et le charme de cet ensemble parlait aux sens de Taraval pour le moins autant que la perspective de dompter cette élégante créature parlait à son amour-propre. Après quelques matinées de ce genre, cet homme fut monté au plus haut degré du désir moral et physique, et si la chaleur d'âme excitée par le désir ne ressemble à celle que produit l'amour ni par la noblesse ni par la durée, ces deux exaltations ont ceci de commun qu'elles rendent également éloquents ceux qu'elles dominent, et aussi qu'elles sont également irrésistibles, — lorsqu'elles ne sont pas répugnantes. Or, la belle mine de Taraval jointe à

son allure de supériorité constante, n'était point pour produire un effet de répulsion. Et lui, de son côté, parlait à Noémie et développait des théories. Il avait tout de suite, et de parti pris, choisi la thèse contraire à celle de la jeune fille, en sorte qu'en face de cette enfant au cœur jeune et tendre, qui défendait la cause de la sécheresse de l'âme, c'était ce libertin, égoïste et féroce, qui soutenait le principe de la divinité de l'amour. Il le faisait avec le plus grand sérieux, ayant éprouvé que le badinage est une erreur de conduite avec les femmes, même très légères, à plus forte raison avec une personne qui n'a pas vécu. La gravité, au contraire, voire la déclamation tragique, projettent un magnétisme fascinateur. Les protestations les plus exorbitantes trouvent crédules presque toutes les oreilles, féminines ou masculines. Il nous est si difficile de ne pas croire à la sincérité d'une passion dont nous sommes l'objet! Des hommes, jeunes ou vieux, beaux ou laids, innocents ou roués, se croient bien aimés par des drôlesses dont ils savent qu'elles ont appartenu à cinquante amants et qu'ils payent. Jamais l'adorateur n'a paru mentir tout à fait au regard de l'idole. Aussi Taraval, après avoir, dans les premières de ces causeries du matin, formulé avec conviction la théorie du Grand Sentiment, passa bientôt du général au particulier.

Il déclara tout simplement à Noémie qu'il éprouvait pour elle une passion désespérée, et qu'il était le plus malheureux des hommes depuis le bal de la princesse Wierschownia. Il dit cela sans une parole qui pût effaroucher la pudeur physique de la vierge, d'un accent profond, avec un regard ardent de ses yeux jaunes, et l'exagération de ses phrases paraissait d'autant plus sincère qu'elle contrastait davantage avec la froideur habituelle de sa manière d'être. Mais cette sincérité n'était-elle pas réelle, et ne brûlait-il pas de toutes les flammes sensuelles, tandis qu'il voyait la silhouette de celle qui serait un jour la *professional beauty* de trente salons s'enlever sur les feuillages roussissants des arbres, avec la grâce svelte de son buste jeune? Il parlait, et ce buste était agité d'un souffle involontairement plus rapide, pendant que la main qui tenait les rênes de la ponette alezane tremblait un peu.

Pour une très honnête femme, il y a une insulte cachée au fond de toutes les déclarations d'amour. Traduites en clair et franc langage elles signifient : je vous désire, et si je vous le dis, c'est que j'espère. Mais la plupart des femmes, même celles qui sont sincèrement vertueuses, affectent de ne voir ni ce désir, ni cette espérance, afin de se donner la sensation enivrante du danger moral. Noémie, elle, ne

voyait réellement pas le désir qui montait vers elle, et l'espérance de Taraval ne lui représentait rien de défini. En revanche, le terrain nouveau sur lequel son compagnon l'entraînait lui fournissait une occasion trop précieuse de jouer son rôle de femme forte pour qu'elle agît comme le lui commandaient et la prudence et l'honneur. Elle laissa parler Taraval et lui répondit par des discours, de scepticisme d'abord, puis de consolation, auxquels il se prêta de bonne grâce parce qu'ils lui paraissaient offrir l'avantage de la familiariser avec l'idée de ce grand amour qu'elle avait inspiré. Dès le second jour, elle y croyait, et elle commençait de se mettre en règle avec sa conscience, — car, malgré tout, quelques scrupules remuaient dans son cœur, principalement à la vue de sa mère et de la femme de Taraval, — en se disant tout bas à elle-même, et en lui disant tout haut à lui, que de cet amour malheureux naîtrait une heureuse et durable amitié. Comme une personne qui a mesuré sa vie par avance, et tout l'avenir, elle promettait qu'elle n'aurait jamais pour aucun autre des sentiments plus tendres que ceux qu'elle lui portait : « Mais vous vous marierez... » disait-il. Et avec un sourire fin, elle répondait : « On se marie comme on va au bal. Cela rentre dans notre métier de femme du monde. Est-ce que vous

êtes jaloux, lorsque à Paris je danse avec le vieux M. d'Avançon ou avec le jeune M. de Haën?...» Il ne répliquait rien, et l'étudiait de toute la force de son attention, car il finissait par se demander si elle n'était pas une déterminée coquette, à certaines complaisances de ses yeux et de son langage, tandis qu'à d'autres minutes elle s'exprimait comme une ingénue de comédie... Et l'heure du retour arrivait parmi ces dangereuses causeries. Les deux couples se rejoignaient et reprenaient ensemble le chemin du château. Les vastes bâtiments de style composite se profilaient dans l'air bleu avec leurs tourelles en poivrière, et la vie officielle commençait, pareille à celle qui se mène dans les intimités de cette sorte. — C'était, après une première toilette, un déjeuner tardif, puis une séance dans le salon ou dans les chambres à écrire des lettres, une seconde toilette pour quelque promenade en voiture ou à pied, enfin une troisième toilette pour le dîner, qui était reculé jusqu'à huit heures. La soirée se passait à de menus ouvrages poursuivis tout en causant, dans le grand salon, que la flambée du premier feu rendait comme plus familier. Ou bien on écoutait de la musique exécutée par de Haën, qui déchiffrait au piano, avec un talent de second ordre mais assez sûr, de longs morceaux d'opéra. Il jouait aussi des fragments de

Chopin, tandis que la comtesse Hurtrel laissait retomber sa broderie pour mieux sentir la voluptueuse et maladive mélodie lui caresser l'âme à sa place endolorie. En leur qualité d'hommes de cercle, Donvé, Seldron et Taraval se relayaient à une table de bésigue. Quand c'était à ce dernier d'être libre, il venait s'asseoir auprès de sa femme et de Noémie, lesquelles se trouvaient, le plus souvent, l'une à côté de l'autre. La jeune fille était attirée vers la femme de celui dont elle se croyait aimée, par une de ces inexplicables sympathies qui, dans l'adultère, poussent si souvent un amant à rechercher, en toute sincérité de cœur, l'amitié du mari. Le contraste était complet entre les propos du matin et l'attitude très réservée de Taraval durant ces soirées calmes, qu'éclairaient les hautes lampes coiffées d'abat-jour de soie souple. Noémie savait gré de cette extrême réserve à son compagnon de promenade, comme d'un triomphe sur lui-même et comme d'un respect pour elle; et puis, ce contraste lui faisait ressentir un peu de ces délices du mensonge, qui seront toujours la poésie tentatrice des liaisons défendues... Vers minuit, elle et sa mère remontaient chez elles. Quelques instants elles s'arrêtaient à causer dans leur salon commun, puis le silence envahissait le château et un sommeil profond enveloppait la

jeune fille, toute lasse de ses chevauchées dans l'air des bois. Elle dormait, ses beaux yeux clos, sa fraîche bouche à peine ouverte, son doux esprit noyé dans les rêves. Elle ne se doutait pas qu'à ce moment une forme s'échappait de la chambre la plus voisine de la sienne, et c'était la comtesse elle-même qui se glissait jusqu'à la porte d'une autre chambre qu'elle trouvait entre-bâillée. Elle allait ainsi, à travers la nuit, s'abattre sur le cœur tremblant du marquis de Haën ; car ce jeune homme était devenu son amant, — presque aussitôt. Il faut bien le dire, ce n'est point par les mauvais côtés de sa nature qu'elle avait cédé si vite; mais, par une instinctive horreur de toute coquetterie, aimer, pour elle, c'était se donner, et elle aimait. Seulement un reste de pudeur maternelle et un de ces compromis de conscience qui sont les sophismes des passions lui avaient fait paraître horrible de se donner à côté de la chambre de sa fille. Noémie dormait toujours. Elle ne voyait pas Taraval se promener de long en large au lieu de se coucher et se demander quand il profiterait de l'absence de la mère, dont il avait eu soin de s'assurer, pour pénétrer dans la chambre de la fille. Non, elle dormait avec sa natte blonde enroulée autour de son adorable visage, en ce moment rendu par le sommeil à son véritable caractère de tendresse innocente.

Elle rêvait. Pourquoi son rêve ne lui montrait-il pas son Destin qui venait vers elle?...

V

Un événement non prévu brusqua les choses. La seconde semaine s'achevait à peine qu'une dépêche arriva, disant que le comte Hurtrel avait été frappé d'une attaque dans sa maison de Bruxelles, et qu'il était malade assez gravement. Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre sur l'intimité de cette vie de château, laquelle, par un hasard peu fréquent dans cet ordre de rapports sociaux, était heureuse, sans doute parce que les égoïsmes et les vices des uns et des autres se trouvaient, depuis ces deux semaines, s'entr'aider au lieu de se combattre, — problème fondamental de toute société. Il fut décidé que ces dames partiraient le lendemain dès la meilleure heure, juste le temps de laisser les femmes de chambre préparer celles de leurs malles qu'elles emporteraient tout de suite. Et les regrets exprimés par les divers hôtes des Oseraies étaient sincères. Mme Taraval avait arrêté que la comtesse passerait un mois plein au château; son automne était orga-

nisé ainsi, d'après un plan qu'il lui fallait changer. Mme Donvé et Seldron songeaient que c'en était fini de leurs tête-à-tête du matin. Si discret que fût Taraval, il ne pouvait, ni à leurs yeux, ni aux siens propres, devenir le complice avéré de leur adultère. Ce sont des confidences qu'on ne reçoit pas plus qu'on ne les fait, à un certain âge; elles lient d'un lien trop étroit et celui qui raconte et celui qui écoute. Mme Hurtrel avait le cœur déchiré à la perspective de quitter son amant de ces huit jours, qu'elle chérissait en ce moment d'une de ces passions propres à l'âge mûr des femmes, où la jouissance des voluptés données et reçues s'avive de l'implacable perception de leur brièveté. De Haën, qui se croyait follement amoureux, bien qu'il ne fût qu'enivré, voyait s'en aller sa maîtresse avec un cuisant regret. Mais surtout pour Noémie, cette soirée d'adieux fut énervante. Elle avait pleuré à la nouvelle de la maladie du comte, tout émue du danger de celui qu'elle croyait son père, et à cette émotion s'était ajouté le trouble causé par les discours qu'elle avait entendus. Tandis que le petit Donvé, devant qui l'on ne pouvait prononcer le nom d'une maladie sans le faire penser à lui-même, entretenait le salon de sa santé, Taraval l'avait entraînée, elle, sur un coin de canapé, et il lui avait murmuré des phrases de la

plus folle exaltation. Il se réjouissait, dans son for intérieur, de la nouvelle qui affligeait tout le petit cercle, car c'était l'occasion offerte de provoquer une scène décisive entre la jeune fille et lui. Il l'avait amenée au point où les audaces physiques peuvent être mises sur le compte des égarements de la passion, et son système avait toujours été de créer, fût-ce par la violence, quelque chose d'irréparable dans ses rapports avec les personnes qu'il courtisait. Cet irréparable une fois établi, sa conviction profonde était que les femmes aiment mieux en profiter que s'en venger. Il ne s'était pas encore trompé en spéculant sur cette triste idée, qui le décida, lorsque la compagnie se fut séparée, qu'il fut environ une heure et qu'il eut entendu la comtesse glisser dans le couloir, à entrer tout simplement chez Noémie, — comme si elle lui eût donné un rendez-vous.

La jeune fille était assise de côté sur le rebord de la fenêtre, qui faisait saillie à l'intérieur, et à travers les carreaux, ayant sans doute demandé qu'on ne fermât point les volets par cette belle nuit, elle regardait le paysage de bois et d'eaux qu'un mélancolique et solennel rayonnement de lune enveloppait d'une vapeur bleuâtre. Tout alanguie encore des émotions de la soirée, elle était vêtue d'une robe de chambre en mousseline de soie blanche, que des

dentelles garnissaient du haut jusqu'en bas, et cette toilette frissonnante, d'une légèreté impondérable, seyait merveilleusement au caractère de sa beauté, quasi diaphane à force de délicatesse et de transparence. Comme elle entendit qu'on ouvrait la porte du salon, elle crut que c'était sa mère, et, s'attendant à une tendre gronderie pour être demeurée éveillée si tard, elle se retourna dans un sourire. C'est alors qu'elle aperçut Taraval, qui se tenait debout à deux pas d'elle. Il avait son costume du soir, avec le mince bouquet de fleurs qu'il portait, à l'anglaise, dans la boutonnière du revers de son habit; — ce petit détail révélait l'homme qui n'a même pas essayé de se dévêtir pour dormir. Cette apparition saisit la jeune fille d'une façon si vive qu'elle se sentit trembler tout entière. Elle posa ses pieds sur le plancher et se redressa, mais sans avoir la force de bouger. Ses deux mains se crispèrent contre le rebord de la fenêtre, ses yeux s'ouvrirent démesurément, et, dans cette minute de surprise toute déconcertée, elle ne put que balbutier une phrase dont l'insignifiance même était, à cette minute, la plus dangereuse des faiblesses : « Vous ici, monsieur, vous ici, que se passe-t-il ?... »

Cela suffit pour soulager d'un grand poids la poitrine de Taraval. Son visage, d'ordinaire si ferme,

était en ce moment couvert d'une pâleur mortelle, et cette pâleur n'était pas une feinte. Il avait craint que, dans le saisissement des trente premières secondes, Noémie ne se précipitât sur la sonnette. Ce péril, le seul qu'il eût à redouter dans son entreprise très bien étudiée, était évité. « Ah ! » répondit-il, sans s'avancer, — car avant tout il s'agissait de ne pas l'effaroucher, — « quelle folie n'aurais-je pas faite pour vous parler encore une fois, la dernière peut-être, car vous partez demain, et jamais plus vous ne serez pour moi ce que vous avez été !... J'ai voulu entendre encore le son de votre voix, vous regarder encore... Ne me grondez pas... Qu'avez-vous à craindre d'un homme qui vous aime jusqu'à l'idolâtrie, et qui s'en ira tout de suite si vous le lui ordonnez ?... Mais vous ne ferez pas cela... » Ces derniers mots furent prononcés d'une manière câline, et avec les mêmes inflexions intimes qu'il avait dans leurs causeries du matin. — « Il faut vous en aller, » répliqua-t-elle sans faire un geste. « C'est déjà trop que vous soyez ici depuis deux minutes... » — « Hé bien, » fit-il, « je m'en irai, mais laissez-moi seulement tenir votre main une seconde, et vous voir ainsi... » Et réellement Noémie était admirable à contempler, tandis que les bougies posées sur la cheminée l'éclairaient par devant, et que, par der-

rière la fenêtre dont les rideaux étaient levés, le clair de lune faisait comme un fond infini et mystérieux. Il marcha jusqu'à elle, et son accent avait été si touchant qu'elle n'avait plus peur. Elle croyait à la sincérité de son sentiment et à son respect. Son innocence était si entière qu'elle n'avait pas la notion vraie du péril qui la menaçait. Il lui prit la main. Elle ne la retira pas. Il eut alors le tact de ne pas prononcer un seul mot, comptant sur la puissance communicative de l'émotion, et il s'assit sur le rebord de la fenêtre, contre laquelle Noémie continuait de se tenir droite. Elle ne savait plus que dire à cet homme qui venait de lui parler avec tant de douceur, et comme, dans ces minutes d'un silence presque électrique, elle crut l'entendre qui pleurait, une étrange pitié s'empara d'elle qui lui fit, ainsi que dans un songe, serrer la main qui avait continué de tenir la sienne. « Vous m'aimez donc?... » dit-il en réponse à cette caresse qui lui fut comme un signal d'agir, et, commençant de lui parler avec l'éloquence du désir, il lui décrivit le vide de ses jours quand elle ne serait plus là, les mélancolies de son intérieur sans amour, et qu'il avait, à des heures noires, l'idée de quitter sa femme et ses enfants, de fuir avec elle, pour vivre tous les deux ensemble, à jamais et bien loin. Silencieuse, elle l'écoutait, tout son être envahi

par une langueur mortelle. Il la prit tout à coup dans ses bras, et il sentit son corps souple et tiède sous la molle étoffe. Cette impression lui fit perdre la tête. Brusquement, il la souleva de terre et la porta jusque sur le lit, dont la blancheur virginale transparaissait sous les rideaux. Un éclair farouche passait sur son visage, qui ne se composait plus. Avec des mots d'une supplication éperdue, elle le repoussait maintenant. Elle détournait la tête pour éviter cette bouche qui cherchait sa bouche et lui donnait la sensation d'une brûlure. La lutte devint presque silencieuse. Car l'affolement de la jeune fille était tel que les cris s'étranglaient dans sa gorge serrée. Des muscles de fer la pressaient jusqu'à la meurtrir. Son énergie nerveuse diminuait... Elle eut un instant de prostration, et l'Homme fut le plus fort. Elle jeta un cri cette fois, qu'il étouffa violemment et qui se perdit dans la solitude de cette aile du château, — et elle lui appartint à travers toutes les révoltes de son âme et de sa chair, blessée, vaincue, abandonnée, comme un cadavre, à cette brutalité soudain révélée.

Lorsqu'elle se rendit compte de ce qui venait de se passer, qu'elle vit le désordre de leurs vêtements à tous deux, cet homme entre ses bras et qu'il voulut l'embrasser avec un tutoiement tendre, toutes ses

forces lui revinrent, décuplées par une colère aveugle. Elle le repoussa rudement et s'élança du lit, les yeux hagards, le visage bouleversé : « Mais allez-vous-en ! » lui cria-t-elle, « mais allez-vous-en !... » L'accent furieux dont elle prononça ces simples mots ne surprit point Taraval. Il était accoutumé à des récriminations pires. Il savait que ces rages tombent presque aussitôt. Ce sont les repentirs momentanés par lesquels les femmes rachètent leurs faiblesses à leurs propres yeux, surtout lorsqu'elles n'ont pas l'habitude du libertinage, et il venait d'avoir la preuve que l'innocence physique de Noémie était, jusqu'à ces dernières minutes, aussi entière qu'il est possible. Il pensa donc que c'était là une exaltation nerveuse qui s'en irait dans une crise de larmes et s'achèverait dans un nouvel abandon, cette fois volontaire et tendre. Il demeura sans réponse derrière le rideau du lit, tandis qu'il l'écoutait, au fond de la chambre, marcher de long en large, comme si elle attendait qu'il fût prêt à partir. Elle trouva sans doute qu'il tardait trop longtemps, car elle vint elle-même jusqu'à ce lit, souleva le rideau, et, avec cette même voix d'un mépris frémissant, elle répéta, sans le regarder : « Allez-vous-en !... » Il fit mine de s'approcher d'elle avec la douceur de gestes d'avant son accès de délire sensuel; le visage de

Noémie exprima une horreur indicible. Elle parut chercher autour d'elle une arme, puis elle s'élança jusqu'à la fenêtre. Elle l'ouvrit, monta sur le rebord : « Si vous ne partez pas d'ici à une minute, je me jette en bas, » lui dit-elle. « Vous m'avez déshonorée. Vous m'aurez tuée. Décidez... » Son beau visage exprimait en ce moment la démence de la fierté révoltée. Taraval, qui n'avait pas peur de beaucoup de choses, eut peur de ce visage-là. Un souvenir terrible lui traversa la pensée, celui d'un de ses amis auquel une maîtresse avait proféré une menace analogue en maniant un revolver et qui avait répondu : « Faites donc, ma chère, » par ironie, — et elle s'était frappée. Subitement il vit le corps de Noémie dans la cour du château, ses membres brisés, sa tête inerte, et, quoique cet homme fût très capable d'aller jusqu'au crime pour satisfaire ses passions, cette image lui fut intolérable. Il se dit à lui-même qu'il fallait obéir, et qu'elle lui en saurait gré plus tard. Mais comment sortir, sans être odieux ni ridicule? « Dieu veuille, mademoiselle, » fit-il avec une tristesse dans son regard et dans sa voix, « que vous ne sachiez jamais le mal que vous me faites en ce moment... » — Et il s'en alla sans se retourner. — Il y avait trois quarts d'heure peut-être qu'il était entré.

« Oh! le lâche! le lâche! le lâche!... » s'écria Noémie aussitôt qu'elle fut seule. Et tous les détails de l'odieuse scène lui revenant à la fois dans une nausée physique et morale, elle ressentit une douleur si aiguë qu'elle erra éperdue dans la chambre, en tordant ses mains. Puis une idée surgit en elle, qui redoubla son épouvante... Si sa mère avait tout entendu?... Et le cœur étouffé comme dans un étau, retenant son souffle, faisant tourner la porte du salon, dont le petit grincement l'angoissa, elle marcha sur la pointe de ses pieds jusqu'à la chambre de Mme Hurtrel... Aucun bruit... Sa mère dormait sans doute, et en ce moment où la jeune fille venait de voir avec un tel frisson de dégoût et d'horreur ce que cachait en son fond la passion d'un homme en qui elle avait cru, un besoin irrésistible s'empara d'elle de pleurer auprès d'un cœur dont elle fût bien sûre, d'embrasser un être qui fût tout à elle. Et doucement, pour ne pas réveiller la comtesse, elle ouvrit la porte. D'un coup d'œil elle vit le lit préparé, mais vide, et qui ne portait l'empreinte d'aucun corps. Les bougies allumées sur la cheminée brûlaient silencieusement. Où était sa mère?... A cette question une torture plus forte que la mort s'empara de Noémie. Un soupçon la traversa, et, comme dans un éclair, une vision lui apparut, qu'elle chassa de toute

la force de sa volonté, — vision atroce où le souvenir des réalités révoltantes qu'elle venait de subir elle-même avec une si soudaine épouvante s'unissait à la pensée de Mme Hurtrel. En même temps, la sorte d'induction involontaire que nos associations d'idées nous infligent parfois si cruellement évoquait devant ses yeux la figure du marquis de Haën. Mille détails de son intimité avec la comtesse lui remontaient à la fois dans la mémoire... Elle luttait contre ce raisonnement spontané, puis les minutes passaient, puis les quarts d'heure, et le bruit de l'horloge dans la chambre vide résonnait tragiquement aux oreilles de la pauvre fille, qui, vaincue par une évidence affreuse, finit par se jeter sur le lit de sa mère en pleurant, comme eût pu faire une enfant abandonnée. « Ah! maman! maman!... Elle sanglotait, le front dans l'oreiller, ne sachant pas si elle souffrait davantage du malheur qui l'avait frappée elle-même, ou bien de ce qu'elle venait de découvrir et qu'elle n'osait pas, qu'elle ne pouvait pas nommer. Elle était là, depuis combien de temps? Elle ne se le demandait point, lorsque la porte s'ouvrit et la comtesse entra... Ce fut une de ces minutes où le sang, comme dit l'énergique langage des gens du peuple, ne fait qu'un tour. Noémie s'était retournée et avait regardé sa mère. Il n'y eut pas d'explica-

tion entre les deux femmes. L'angoisse de leurs deux visages était plus éloquente que toutes les paroles. Heureusement pour la comtesse, l'émotion fut si forte qu'elle défaillit. Tous les objets tournèrent autour d'elle, qui s'affaissa. La fille, à qui la peur de voir mourir sa mère devant elle rendit son énergie, la porta sur le lit et s'agenouilla à son côté, le front sur sa main. Elle resta ainsi, pleurant toujours, et les heures de cette nuit s'achevèrent — car tout s'achève, même ces heures-là — sans qu'un mot fût prononcé.

VI

Ce n'est pas d'hier que les philosophes chagrins ont remarqué la facilité avec laquelle les femmes se soumettent à la loi, en apparence si dure, de la vie sociale, qui les force à revoir ceux qu'elles ont aimés, quand elles ne les aiment plus, avec le même sourire, la même poignée de main et la même intimité. Leur sang-froid est merveilleux pour retrouver, au cours d'une soirée, les folies de leur passé incarnées quelquefois dans plusieurs des personnages corrects qui les saluent avec la banale amabilité de

rigueur, et pour n'avoir pas l'air de s'en ressouvenir. Elles savent bien qu'elles ont appartenu à ces hommes ; elles le savent, comme nous savons que nous avons été de petits enfants, et cela est si vague, si lointain, qu'il leur semble qu'une autre a reçu et donné les caresses de ces anciennes amours. Il n'est pas certain, cependant, que quelques-unes d'entre les plus calmes de front et de sourire n'aient point un couteau dans le cœur à rencontrer des yeux connus, où elles lisent la certitude d'une faute qu'elles voudraient effacer au prix de leur vie. A coup sûr, Noémie Hurtrel pouvait bien se dire qu'elle avait le droit de lancer à Taraval tout son mépris dans un regard, et cependant, au matin de cette nuit de douleur, ce lui fut un comble de peine de songer qu'il lui faudrait se retrouver dans la présence de cet homme, — de lui et de l'autre. Elle associait dans une même horreur, qui, jointe à l'énervement de l'insomnie, allait jusqu'à la haine, la réalité physique de ces deux êtres, à côté desquels elle allait pourtant s'asseoir dans quelques heures. On avait arrêté, la veille au soir, qu'on attellerait le grand break et qu'on reconduirait les deux voyageuses jusqu'à Compiègne. La comtesse attendit cette minute du départ dans une angoisse toute pareille. Elle ne se faisait pas d'illusion sur la clairvoyance de Noémie,

et elle tremblait qu'un mot, qu'un regard, qu'un geste du marquis de Haën ne fît de nouveau saigner le cœur de l'enfant. Comme elle ignorait absolument l'épouvantable scène qui avait livré la jeune fille à la violence de Taraval, elle attribuait à la découverte subite de son intrigue, à elle, la crise de larmes et de désespoir dont elle avait été le témoin. Et une révolution étrange s'accomplissait en elle, qui, à ce moment, lui eût fait tout sacrifier pour épargner une nouvelle émotion à Noémie. Elle se trouvait, pour combien de jours ou combien d'heures? n'aimer plus au monde que sa fille. Comme toutes les personnes atteintes d'une maladie de la volonté, — une existence immorale est toujours le signe d'une de ces maladies-là, — elle laissait les sensations présentes s'exagérer chez elle jusqu'à lui supprimer la vision nette du passé et de l'avenir. C'est le phénomène que les savants modernes appellent dans leur langage technique : l'excès d'impulsion. Ainsi, à une demi-nuit de distance, l'amant sur la poitrine de qui elle avait, toute au désespoir de le quitter, appuyé longuement sa tête éperdue n'était plus pour elle qu'un objet de cauchemar, et le supplice intime des deux femmes était égal lorsqu'elles descendirent l'escalier du château dans leur costume de voyage en drap sombre, — la mère avec le masque de la

vieillesse qui transparaissait à travers la décomposition de ses traits, — la fille, au contraire, avec cette beauté souveraine des douleurs de la vingtième année qui pâlissent et spiritualisent le visage sans le déformer.

Ce fut pourtant le sourire sur les lèvres qu'elles tendirent la main aux soi-disant amis qui devaient les accompagner. L'étreinte de Taraval glaça Noémie à travers son gant, mais quoique cet homme ne se rendît pas un compte très exact des dessous du caractère de la jeune fille, le flair qu'il avait des sensations féminines lui fit comprendre que la moindre faute de tact commise en ce moment compromettrait à jamais un avenir sur lequel il tablait avec certitude, — il ne savait pas pour quelle date, — et le côté calculateur de son caractère eut du moins cet avantage que, ce matin-là, il fut parfait de tenue. Pas la moindre nuance dans sa façon d'agir ne rappela ni leurs intimités de ces dernières semaines, ni l'aventure de la dernière nuit. Hélas! Tout le tact du monde ne pouvait empêcher qu'il ne fût vivant, et qu'avec ces mêmes bras qui tiraient sur les guides des quatre chevaux attelés à la voiture, tandis qu'on gagnait la station, il n'eût serré le corps de la jeune fille et que son souffle ne se fût promené sur son visage. Il lui semblait qu'elle sentait cet embrasse-

ment et cette chaleur. Ramassée sur elle-même dans un coin du break, les jambes enveloppées d'un plaid, silencieuse, sous le prétexte d'une migraine commençante, elle l'entendait qui, de temps à autre, donnait d'un *pull up* à ses chevaux, ou bien, le buste retourné, le fouet tendu, montrait et nommait quelque maison de campagne perdue à travers les brouillards grisâtres de ce beau matin d'automne. En même temps, elle regardait ses compagnons. Elle voyait les yeux du jeune marquis chercher avec une expression d'inquiétude les yeux de la comtesse, qu'ils ne rencontraient jamais. Puis elle surprenait des sourires heureux de Mme Donvé à Seldron, car le petit Donvé s'était fait excuser sur sa santé de ne pouvoir sortir le matin, et une nouvelle évidence s'imposait à l'observation de Noémie. Puis elle regardait avec un indéfinissable remords, mêlé d'une étrange pitié, le visage confiant de Mme Taraval. Elle apercevait le profil tourmenté de sa mère, dont la seule vue la bouleversait. Les conversations banales qui se poursuivaient, en dehors des secrètes pensées de chacun, lui parvenaient à travers un rêve, et la vie lui apparaissait comme quelque chose d'obscurément infâme et tragique dans cette voiture opulente, parée sur le siège de ses deux valets en grande livrée, et au dedans chargée, de quoi?

Elle le comprenait maintenant : de mensonge et de luxure, de luxure et de mensonge. Comme elle aurait voulu mourir alors !... Car, dans ce premier frisson devant la réalité enfin aperçue, elle avait perdu la force de raisonner. Elle ne se disait pas qu'elle ne voyait qu'un coin particulier de mœurs et d'événements, et un coin disposé pour un piège par un scélérat. Quand il faut de tels efforts à un esprit d'homme pour briser le cercle de l'expérience personnelle et considérer le monde d'un point de vue général et désintéressé, comment supposer qu'une enfant puisse juger des choses autrement que par le mirage de ses bonheurs ou de ses malheurs ?

Ce fut avec ces sentiments de désespoir et de honte qu'elle quitta les hôtes de ce château, dont, si souvent depuis, elle devait revoir, à travers ses songes, la longue aile gauche, une construction sans caractère original, mais pour elle à jamais unique et redoutable. Ce fut dans ces sentiments qu'elle voyagea, presque incapable de parler à sa mère, dont les cheveux noirs laissaient voir, depuis la scène tragique de la veille, une petite place blanche à côté de la tempe. Ce fut avec ces sentiments qu'elle s'installa dans sa chambre de la vieille maison de Bruxelles. Cette bâtisse d'un autre âge avait appartenu à une

des plus vieilles familles belges, et le nouveau riche s'obstinait à ne pas la quitter, malgré son inconfort et les doléances de la comtesse. Par derrière, un immense jardin se développait, dont les arbres montaient jusqu'aux fenêtres du premier étage, et Noémie, en se penchant par-dessus le balcon de pierre sur lequel donnait sa chambre, aurait aisément cueilli une des feuilles, maintenant jaunies, de ces arbres. Elle pouvait s'enfermer devant ce paysage d'automne pendant des heures. Le comte, qui s'était presque aussitôt rétabli, ne voyait ces dames qu'aux repas. Mme Hurtrel, désespérée de la tristesse persistante de sa fille, mais incapable d'une action de détail pour modifier cette tristesse, se retirait, elle aussi, dans son appartement; elle se tourmentait, elle priait, elle se repentait; puis, comme les tempéraments ne subissent pas de révolutions définitives, même sous l'influence des causes les plus violentes, lorsque ces causes sont des faits qui passent, elle se souvenait du marquis, et elle lui écrivait d'interminables lettres, dans lesquelles les plus héroïques résolutions de rupture se mélangeaient à des caresses de langage qui contredisaient tout le reste. Et cependant, la jeune fille regardait son feu, ou bien le ciel bas, ou bien le jardin secoué par le rude vent des plaines flamandes. Elle regardait ces

choses, mais sans les voir, tandis qu'elle sentait s'ouvrir et saigner en elle une plaie.

Oui, une plaie. C'est ainsi qu'involontairement, dans les jours où elle retrouvait assez de lucidité pour réfléchir sur elle-même, elle appelait le mal singulier dont elle se sentait atteinte. Ce n'était pas une souffrance tout à fait continue comme celle qui résulte de la mort d'une personne aimée. Non, mais cette lancinante, et sourde, et périodique douleur, que connaissent bien ceux qui ont eu, comme elle, à souffrir d'une image tour à tour absente ou présente, suivant les hasards de la pensée. Vous allez et venez, en tout semblable aux autres hommes, et aucun des événements matériels qui constituent votre vie habituelle n'est en effet changé... Mais voici qu'une analogie s'impose à vous subitement, à propos d'un petit fait quelconque, et ressuscite cette image. Amant trompé, vous apercevez la bouche de votre maîtresse sur celle de votre rival. Ambitieux tombé, vous voyez les regards de vos ennemis triomphants. Coupable d'une faute que vous effaceriez de tout votre sang, votre action honteuse vous apparaît dans son plus extrême détail. C'est alors une angoisse physique et morale à croire que vous allez défaillir. Juste à la pointe du cœur une aiguille pénètre dans votre poitrine qui vous transperce, lentement. Toutes

les puissances heureuses de votre nature sont à la fois paralysées. C'est une crise de chagrin dont vous comprenez que, si elle durait, vous mourriez. Quelquefois c'est pendant votre sommeil que l'image revient, et, si ce retour a lieu plusieurs fois de suite, c'est à souhaiter de ne se rendormir jamais. Vous êtes alors l'esclave de l'idée fixe et vous n'essayez plus de lutter contre elle, car au bout d'un certain nombre d'accès vous avez éprouvé que la chasser c'est la rappeler. Vous attendez maintenant son retour de demi-heure en demi-heure, comme un ataxique attend le retour de la douleur térébrante. Et l'obsédante image revient en effet, poignante et meurtrière. De là dérivent ces profondes révolutions d'habitudes et d'humeur dont les chagrins de cet ordre s'accompagnent. Comment la présence périodique de l'idée fixe ne modifierait-elle pas notre caractère, puisque ce caractère n'est, en définitive, qu'une façon accoutumée d'associer nos idées?

Tout d'abord, sur cette blessure du cœur de Noémie, une crainte atroce répandit son poison pour la rendre plus cuisante et plus douloureuse. La jeune fille eut peur de devenir mère. Comme beaucoup de femmes, même de celles qui ont traversé le mariage, elle entrevoyait dans le phénomène de la conception un je ne sais quoi d'infiniment obscur et mystérieux.

Un journal regardé par hasard durant les premières journées de sa vie à Bruxelles précisa ses idées d'une manière terrible. Elle y rencontra, sous la rubrique banale de « Gazette des tribunaux », le détail d'un procès d'infanticide, et les révélations de l'accusée, une pauvre servante de la campagne à laquelle son maître avait fait violence, offraient une si frappante analogie avec ses propres souvenirs, qu'elle faillit se trouver mal... Oh! un enfant qu'elle aurait eu de cet homme, et conçu dans cette étreinte, elle sentait qu'elle le haïrait de toute la haine qu'elle portait à Taraval. Chaque fois que cette possibilité détestable s'offrait à elle, sa main se posait sur son côté. En proie à un effroi d'autant plus invincible qu'il était plus vague et plus ignorant, il lui semblait qu'une chair issue de la chair de cet être maudit remuait dans son sein. Cette crainte, qui tourna tout de suite à l'obsession, eût certainement abouti à la folie si elle n'avait eu l'idée de rechercher dans la bibliothèque du comte quelques livres capables de la renseigner sur son état. Elle découvrit ainsi deux ouvrages de physiologie sommaire dont elle dévora toutes les pages, et, comme dans une âme malade tout se transforme en maladie, les connaissances inattendues que cette lecture lui donna eurent seulement pour conséquence immédiate d'aviver la fa-

tale image. En même temps, ces livres de science lui révélaient que jusqu'ici elle avait vécu dans un songe. C'était la vérité qu'elle goûtait maintenant avec toute son amère saveur. Cela lui procurait un malaise intellectuel comparable à celui d'un homme qui perd la foi après avoir cru et pratiqué durant des années. Tout le plan de son esprit se déplaçait d'un même coup. Les idées qu'elle s'était formées sur son propre caractère tombaient morceau par morceau. Elle apercevait qu'elle était une faible, une ignorante enfant; elle posait le livre sur ses genoux, ses coudes sur le livre, son front dans ses mains, et elle demeurait ainsi de longs moments du jour ou de la nuit, et quand arrivait une certaine heure, — celle où s'était accompli l'acte infâme, — elle en écoutait le tintement passer dans l'horloge d'une église voisine, puis dans une petite pendule de voyage qui ne quittait pas sa table, et l'image était là de nouveau. Elle sanglotait alors, ayant sur elle comme l'hallucination de la violence dont elle s'était sentie souillée, — si profondément souillée qu'il lui aurait fallu, lui semblait-il, qu'on lui lavât tout son sang pour abolir cette souillure?

Cette impression de faiblesse tua toutes les autres et ne fit que grandir. « Ah! que je suis un pauvre être!... » se disait-elle à voix haute et toute seule,

comme une sorte de refrain qui berçait sa peine, indéfiniment. La foi orgueilleuse en elle-même qui avait été le vice naïf de sa jeunesse avait cédé la place à un abandon complet de toute prétention, et, comme il arrive, elle n'avait cessé de s'estimer trop que pour ne pas s'estimer assez. Sous l'empire de cette dépression morale, elle découvrit qu'aucun des plaisirs qui avaient été les siens jusqu'à cette époque ne la tentait plus. Il lui fallut, après l'entier rétablissement du comte, assister avec sa mère à quelques grands dîners, faire quelques visites, paraître dans quelques soirées. Elle demeura étonnée de ne rencontrer que l'ennui morne, là où elle était accoutumée de trouver une excitation de tout son esprit, et surtout elle haïssait dans ces sorties la cause certaine d'une crise nouvelle de son mal. Elle revoyait dans les salons plusieurs des hommes avec lesquels elle avait flirté autrefois. Ils s'approchaient d'elle avec cette expression du visage qui traduit l'amabilité presque trop familière, et cela poignait Noémie de rencontrer ce signe évident de ses anciennes complaisances. Elle s'exagérait, en ce moment-là, les corruptions du monde, au point de deviner un désir, qui la brûlait comme une insulte, dans ces amabilités. Tout en forçant, du mieux qu'elle pouvait, son visage à des sourires et sa bouche à des compli-

ments, elle repassait en souvenir ses relations de jadis avec ses interlocuteurs, et, dans la perspective de sa mémoire, ses gestes les plus innocents lui paraissaient des manques de réserve déshonorants, ses paroles légères, de haïssables avances. Elle se disait qu'elle s'était conduite ainsi avec Taraval, et elle *voyait* le résultat de ce qu'elle appelait, dans son accès d'injustice expiatrice, ses égarements. La seule existence de ces hommes à côté d'elle lui faisait courir par tout le corps ce frisson d'effroi que les chevaux éprouvent lorsqu'on leur tasse leur litière avec du fourrage sur lequel a couché un lion. L'image surgissait, évoquée soudain en pleine fête, de cette chambre lointaine des Oseraies, et de l'Homme, tout pareil à ceux-ci, transformé en bête féroce. Et dire que cela avait commencé dans des réunions semblables, et qu'elle avait aimé ces réunions, et qu'elle s'était complu dans ces frôlements et ces intimités! Alors, brusquement, elle se jugeait coupable. Elle se rappelait, dans une même minute, ses premières coquetteries avec Taraval, ses promenades à cheval, l'infamie — c'est ainsi qu'elle se parlait à elle-même — de leurs conversations, la lâcheté de lui avoir permis des phrases d'amour, la complicité de leurs tête-à-tête, son entrée chez elle, — et elle ne l'avait pas forcé de partir... — ses pre-

miers discours, le serrement de main qu'elle lui avait donné... — puis la vision devenait exacte jusqu'à la torture. Ah! comment la chasser jamais?

Sur ces entrefaites, après six semaines de ces crises de plus en plus rapprochées, l'anniversaire du jour de naissance de Noémie arriva, et une scène de larmes se produisit entre elle et sa mère, qui finit de lui empoisonner l'âme. La pauvre comtessse ne savait à la lettre que faire pour dissiper la mélancolie grandissante de son enfant, d'autant plus que la jeune fille ne lui manifestait d'autre sentiment que celui d'une tendresse plus dévouée. Et cette tendresse était sincère. Dans cette noble créature les souffrances personnelles se transformaient en pitié pour les autres, et elle plaignait sa mère aussi ingénument qu'elle se condamnait. Avoir une explication avec cette fille si caressante et si triste, la comtesse se disait que cela n'était pas possible. Comment faire comprendre à une enfant pure, et qui ne savait rien de la vie, — elle le croyait! — les besoins d'un cœur de femme qui a roulé de déceptions en déceptions? C'est ainsi que Mme Hurtrel interprétait et justifiait à ses propres yeux la variété de ses expériences amoureuses. Cependant elle finit par vouloir à tout prix rompre le silence, pour elle insupportable, dans lequel Noémie enveloppait sa

langueur. La tenant embrassée, le jour de sa fête, et parmi les fleurs qui paraient la chambre de la jeune fille, elle lui dit tout bas : « M'aimes-tu encore?... » Il y avait quelque chose de si tendre dans l'accent dont cette simple phrase fut prononcée, c'était un si touchant mouvement du cœur, que Noémie en fut pénétrée et que ses larmes jaillirent. « Ah! maman, » répondit-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de la comtesse par un geste d'une câlinerie enfantine, « tu sais bien que je n'ai personne au monde que toi... » Cette minute, dont la douceur fut suprême, devint le principe d'une nouvelle série d'heures douloureuses. C'est alors que Noémie découvrit ce qui formait le fond même de son être et que l'entassement de tant d'idées fausses lui avait caché, — un infini besoin d'aimer complètement, d'avoir une autre âme à qui suffire et qui lui suffît, une épaule où reposer sa tête comme elle venait de le faire, et, quoi qu'elle eût dit, quoi qu'elle eût cru, cette épaule-là ne pouvait plus être celle de la comtesse. Certes, son affection pour cette mère, si coupable et si repentante, était singulièrement profonde. Mais à toutes les manifestations de cette tendresse correspondait maintenant un renouveau de la torture intérieure. Aussitôt qu'elle songeait à cette mère pourtant adorée, l'image, la hideuse

image, apparaissait, invinciblement liée même à cette adoration. Cette épaule, où goûter le repos dans l'abandon du cœur, ce n'était pas non plus celle de l'homme qu'elle croyait son père. Toutes les effusions seraient venues se briser contre l'insensibilité de ce manieur d'argent qui lui faisait froid dans les veines rien qu'à le regarder à table, — une grande table carrée qui rendait comme perceptible la séparation de ceux qui s'asseyaient autour dans la vaste salle à manger garnie de tapisseries. Cet inconscient besoin d'aimer achevait de tuer la jeune fille, dont les traits changeaient de jour en jour, si bien que le comte lui-même s'en aperçut et fit venir un médecin. Avait-il été touché de la pâleur navrante de Noémie? Ou bien trouvait-il que le long séjour des deux femmes auprès de lui se prolongeait outre mesure? Car dans leur désorientement d'esprit, ni la mère ni la fille n'avaient formé de nouveaux projets, et, depuis sa demi-attaque, il était devenu, lui, d'une humeur à ne plus supporter personne dans sa maison. Toujours est-il que le docteur ausculta la malade, et sans trop rien dire de précis devant un état de consomption réellement effrayant par sa rapidité, il ordonna un départ immédiat pour le Midi. Huit jours plus tard, la comtesse et Noémie arrivaient à Cannes.

VII

Les journées qui suivirent l'installation dans cet asile d'hiver furent pour Noémie d'une douceur toute physique, et par suite irrésistible, qui la reposa, comme malgré elle, des semaines qu'elle venait de subir. Toutes les villes possèdent une sorte d'atmosphère morale qui flotte autour d'elles et que l'on respire sans bien en pouvoir analyser les éléments, de même qu'elles possèdent leur atmosphère matérielle où se combinent tant d'influences, soit bienfaisantes, soit dangereuses. Cannes est une ville de malades, et de malades anglais, c'est-à-dire qui veulent autour de leur agonie ou de leur convalescence cette solitude du *home* qui fait le premier besoin de tout Anglais. C'est pour correspondre à ce désir que les villas s'espacent le long de la côte, depuis la vieille cité qui masse sur la colline ses maisons serrées, d'une physionomie presque italienne, jusqu'à la pointe de la Croisette, où les grands pins ondoient au bord de la mer bleue, en face des îles... La plupart de ces villas sont entourées de jardins qui masquent au promeneur la vue de leur intimité. A de

certaines heures, comme au moment où la fraîcheur du coucher du soleil rend l'air meurtrier pour les poitrines délicates, les passants se font rares dans les rues encore toutes claires. Et nul bruit n'arrive aux demeures closes, sinon, lorsqu'elles sont voisines de la mer, ce roulement des flots dont même la monotonie inarticulée semble destinée à endormir mieux celui qui va s'assoupir pour toujours. A d'autres heures, c'est dans cette ville, silencieuse parfois comme le tombeau, des réveils heureux comme une espérance. Par les beaux matins, le ciel revêt les molles transparences d'un horizon italien ou grec. La ligne des montagnes neigeuses qui ferment le golfe se dessine toute blanche sur cet azur. Dans les creux des collines plus basses qui dévalent vers la mer en pente gracieuse, il semble que de la lumière violette traîne, emprisonnée. Sur une mer couleur de saphir, des voiles éblouissantes passent. Une douceur de vivre flotte dans l'air, qui nuance de rose des joues d'ordinaire trop pâles, et c'est une illusion de printemps qu'un nuage va dissiper. Mais justement ces passages de caressante lumière et de frissonnante mélancolie, ce silence et cette solitude, cette gaieté du soleil et cette froideur de l'ombre, avec leurs alternances soudaines, font la poésie originale de ce coin de monde, — une oasis d'éternelle

verdure profondément apaisante pour un cœur qui saigne; et Mlle Hurtrel ressentait, sans le savoir, cet apaisement, au fond du petit salon qu'elle s'était approprié, asile que garnissait une moisson de fleurs aux parfums enveloppants : narcisses blancs et jaunes, roses blondes et roses, mimosas dorés, pâles violettes de Parme et sombres violettes russes. Elle commençait à connaître ce qui est le seul bienfait des douleurs à lancinations périodiques. Elle apprenait à savourer, comme une jouissance, les insensibilités de l'intervalle des crises, ces anéantissements de l'âme épuisée qui n'a plus assez de force vive pour suffire à des attaques nouvelles de son mal.

Comme ces dames étaient arrivées très tard dans la saison, elles n'avaient pu louer qu'une villa d'assez médiocre apparence, qui se trouvait tout à fait la dernière sur la pointe de la Croisette, — au delà de cette romanesque et mystérieuse villa des Dunes, laquelle avait, cette année-là, pour hôtesse une malade impériale. Mais cette villa solitaire de la comtesse Hurtrel et de sa fille portait au fronton de son entrée un nom délicieux, qui avait, dès le premier jour, enchanté Noémie. Dans ce pays béni de la Provence, qui est véritablement un jardin d'hiver aux portes de l'Italie, la prodigalité des belles fleurs séduit d'abord les malades, et il en résulte, ou bien

qu'ils choisissent eux-mêmes pour désigner leur dernier gîte l'emblème de ces dernières fleurs qu'ils respireront, ou encore que les spéculateurs de terrains, devenus idylliques par calcul, se conforment à ce goût en parant, eux aussi, du souvenir de ces charmantes fleurs les maisons qu'ils veulent louer. Aussi toutes les demeures de Cannes s'appellent-elles, qui la villa des Bambous, qui des Mimosas, qui des Bruyères, qui des Anthémys, qui des Roses, qui des Muguets. Celle où la comtesse habitait avait nom villa des Cytises, à cause de la présence, dans le jardin, et par exception à Cannes, de deux de ces frêles arbustes que le peuple a si joliment baptisés : des pluies d'or. Et malgré la distance, comme Noémie, grâce à ses forces revenues, paraissait moins sombre, et que Mme Hurtrel avait retrouvé beaucoup de ses amis, le salon de cette villa au nom sauvage fut bientôt peuplé de visiteurs. Les cinq heures de la comtesse devinrent une occasion de rendez-vous pour beaucoup d'oisifs de cette plage, qui faisaient, eux aussi, partie de la vaste table européenne : véritables grands seigneurs en quête de distractions, demi-aventuriers de la haute vie en quête de hasards, diplomates en disponibilité, vieillards millionnaires qui finissaient de mourir au soleil. Tous ces personnages se rencontraient

aux Cytises, deux ou trois fois par semaine, à la fin des après-midi, et la comtesse échangeait avec chacun d'eux les petites nouvelles de l'aristocratie d'élégance de tous les pays, et Noémie offrait les tasses de thé, souriante et sans trop d'efforts. Les retours de la crise se faisaient moins fréquents, un rien de couleur reparaissait sur la pâleur blonde de son visage, et, comme l'hiver fut, cette année-là, d'une douceur exceptionnelle, peut-être la convalescence de cette âme se serait-elle achevée par la convalescence complète de ce corps délicat, si un des habitués de la villa n'avait présenté à ces dames un jeune noble anglais d'une singularité d'aspect et d'esprit tout à fait exceptionnelle, qui exerça, au bout de quelques visites, sur la pensée de la jeune fille une influence extraordinaire, — influence qui se comprendra mieux par une simple esquisse du personnage.

Cet homme, dont le nom est aujourd'hui célèbre parmi une élite d'initiés, s'appelait Sir Richard Wadham. Sa seule physionomie offrait, au premier comme au second regard, un je ne sais quoi de si étrangement différent de toutes les autres que, même à des années de distance, et ne l'ayant vu qu'une fois, la personne la moins observatrice l'aurait reconnu. Il était d'une taille un peu au-dessus

de la moyenne et d'une sveltesse de formes qui eût été déplaisante, si une souplesse presque sinueuse de ses mouvements n'eût donné à ce corps très mince une grâce un peu maniérée et serpentine, mais qui séduisait. Ce qu'il y avait de frappant en lui jusqu'au fantastique, c'était, sur ce corps frêle, une tête presque trop forte, avec un visage d'une fraîcheur d'adolescent, un tout jeune visage aux traits menus et qui semblait aussi lisse que celui d'une femme, où des yeux d'un gris pâle s'ouvraient rêveusement. La bouche charmante montrait, dans son sourire, des dents toutes fines et bien rangées, et cet ensemble s'encadrait dans la masse d'une chevelure jadis châtaine, mais qui avait grisonné prématurément jusqu'à devenir presque blanche. Le contraste de cette extrême jeunesse de traits avec ce signe d'une sorte de vieillesse précoce marquait cette physionomie d'un caractère sans analogue. On éprouvait devant cet être énigmatique, ainsi que devant certains portraits de saints et de saintes, — celui, par exemple, de la religieuse de Port-Royal par Philippe de Champagne, au Louvre, — l'impression que la Vie Spirituelle était là, portée à son degré le plus intense. Mais l'air de quiétude comme répandu sur toute la personne de Sir Richard attestait que cette spiritualité n'était pas obtenue à force

de mortifications. Aussi naturellement que les autres hommes se meuvent dans le monde de la matière, celui-là semblait aller et venir, respirer et agir, dans une sorte d'éther raréfié. Il tenait d'ordinaire sa tête un peu penchée sur son épaule gauche; tout en parlant, il appuyait son index allongé sur sa tempe du même côté, — et l'on pouvait voir sa main toute en doigts, où brillaient plusieurs pierres précieuses, dont une large émeraude. Car il avait la passion des bijoux, et sa toilette offrait le petit ridicule d'une recherche un peu trop spéciale, où se révélait le souci de marquer d'une empreinte rare les moindres objets auxquels sa personnalité se trouvait mêlée. Il causait, et sa voix achevait d'en faire une créature unique, tant elle était musicale et pure, et si bien adaptée à cette délicieuse langue anglaise, la seule qu'il parlât ou qu'il voulût parler, comme s'il s'était imposé la règle de ne faire jamais rien de ce qu'il ne faisait pas à la perfection.

Il se rencontre rarement que la physionomie soit en accord complet avec la personne intérieure, — car la première, surtout dans les années de la jeunesse, est presque uniquement l'œuvre de l'hérédité, tandis que les mille égarements de l'éducation et du milieu concourent à déformer l'autre. Ce qui assurait à Sir Richard Wadham une place tout à fait à

part dans le souvenir de ceux qui l'avaient fréquenté, c'était l'harmonie de son être visible et de son être invisible. Celui-ci était simplement la traduction de celui-là. Ceux qui ont voyagé en Angleterre ont pu constater que la race s'y distribue en deux types très distincts : l'un prodigieusement robuste et positiviste, le second, tout au contraire, d'un idéalisme incomparable. C'est d'après des exemplaires de ce dernier type que Shakespeare, le grand connaisseur de l'âme de sa contrée, a dessiné certains visages de ses femmes, d'une suavité pourtant si vivante. A ce même groupe se rattachent plusieurs artistes singuliers, tels que le pauvre Cowper, qui mourut fou; le noble Shelley, pour lequel ce monde fut toujours un songe; tel encore l'incohérent Edgar Poë, dont les lettres intimes attestent qu'il conserva jusqu'à la fin, à travers ses charlatanismes et ses folies, le culte d'un amour véritablement angélique, au sens exact de ce terme. Sir Richard Wadham était un homme de cette tradition. Les principes essentiels de son activité n'étaient ni des sensations ni des sentiments. C'étaient des idées. Toute sa nature s'expliquait par une adoration religieuse de la Beauté, mais d'une beauté souverainement rare et pure. Né au moyen âge, il eût vieilli et il fût mort dans un cloître. Mais élevé par

un père que sa noblesse n'empêchait pas d'être radical en politique, et positiviste dans sa philosophie, Richard avait été détourné tout jeune d'un emploi pratique de sa dévotion native. Il avait connu à l'Université les lettres païennes, et c'est sur les choses de l'art que toute sa pensée avait reporté sa ferveur. Alors commençait de se développer dans sa patrie ce mouvement intellectuel, aujourd'hui achevé dans l'anarchie et parfois le ridicule, dont les peintres dits préraphaélites furent les initiateurs vraiment convaincus. Les tendances mythiques de ces artistes, leur souci de doubler de rêve toutes leurs créations, leur effort pour demeurer à la fois très symboliques et très réels, la complication de leur esthétique à demi païenne et à demi dantesque, leur sincérité enfin et leurs vertus de cénacle devaient attirer particulièrement un esprit possédé comme celui de Sir Richard Wadham par des exigences d'un ordre analogue. Il commença de peindre sous la direction du chef du chœur, de ce Gabriel Rossetti qu'il était si difficile d'approcher sans subir son influence et qui avait posé d'une manière neuve le grand problème des artistes modernes : la question du passage de l'idée à l'image, de l'analyse à la poésie, de l'esprit critique à l'esprit créateur. A partir du jour où ces préoccupations d'art furent en-

trées dans la pensée de Richard, elles n'en sortirent plus. Elles devinrent l'unique raison d'être de sa vie, et sa fortune considérable lui servit seulement à établir une solitude autour de ses songes. Depuis un an les médecins l'avaient envoyé à Cannes, redoutant pour lui la grande maladie anglaise, la consomption, fille du climat et de l'excessif travail de la race. Il avait acheté une villa sur la hauteur et aménagé dans cet asile un atelier duquel il ne sortait guère, absorbé par des essais d'une peinture toute d'idées, que ses amis disaient extraordinaire, — peu d'amis, car Sir Richard, par un scrupule imité de son maître Rossetti, et pour ne pas sentir peser sur sa fantaisie le jugement d'autres esprits, ne montrait ses œuvres quasi à personne. Lorsque de pareils procédés ne sont pas le résultat d'un maladif amour-propre, ils témoignent d'une énergique puissance d'Idéal et d'une ardente adoration de la Beauté. N'est-ce pas le propre de toutes les grandes passions, et d'elles seules, de n'avoir pas besoin de la présence d'autrui pour contrôler leurs bonheurs et encourager leur exaltation?

La spiritualité de cet homme, cette spiritualité dont faisaient foi la coupe si noble de son front, la délicatesse de ses narines, la finesse de ses lèvres et la fierté de son regard, était si entière, qu'à trente-

deux ans il était aussi chaste qu'une vierge. Comme le grand besoin de sa personne avait été — par une sorte de moralité esthétique — de mettre en accord son existence intérieure et son existence extérieure, il avait pris en dégoût, dès ses premières années, tous les compromis de conscience, même ceux que les hommes les plus délicats ne se font guère scrupule d'accepter. Il lui eût été parfaitement impossible de s'abandonner sans remords aux curiosités ou aux accommodements de la volupté facile. Comme il n'avait jamais rencontré de femme qu'il aimât d'un amour profond, il s'était emprisonné dans une pureté de mœurs absolue; et cela, sans beaucoup d'efforts. Car, au rebours d'un préjugé universel, c'est un phénomène bien connu des confesseurs et des médecins, qu'une telle pureté peut être assez facile à conserver, pourvu qu'elle ait été absolue et qu'il n'y ait jamais eu développement des sens par le plaisir. Il est presque impossible de redevenir chaste. Il est possible de rester vierge, surtout lorsqu'il y a, si l'on peut dire, substitution de facultés, et que le démesuré fonctionnement du cerveau absorbe toute la sève vitale. C'était le cas pour Sir Richard. Il devait sans doute à cette exceptionnelle abstinence la candeur de visage et d'âme qui était le charme le plus séduisant de sa personne. Le raffi-

nement extrême de la pensée demeurait, chez lui, innocent et pur, au lieu de tourner à la corruption douloureuse comme chez la plupart des grands artistes de ce temps, qui ont tous, plus ou moins, connu la disproportion entre leurs délicatesses d'intelligence et la grossièreté forcée de leurs débauches. Seulement, car tous les états exceptionnels se payent tôt ou tard, cette façon de vivre avait conduit Sir Richard à une diminution, presque à un anéantissement, de ce que le langage commun appelle la sensibilité. Les personnes le laissaient presque indifférent. Il ne connaissait pas cette sorte de battement, charnel si l'on veut, mais si profond, de tout le cœur en présence d'un Etre. Par un inconscient égoïsme, il rapportait toutes ses impressions à son œuvre. Par suite les créatures humaines qu'ils rencontrait sur son chemin n'avaient pour lui qu'une valeur d'utilité intellectuelle. C'est dans un but de cet ordre qu'il s'était fait présenter à la villa des Cytises. Il avait vu Noémie passer en voiture, et la rencontre de ce visage d'une idéalité de contours rendue plus séraphique encore par la torture intime, ce teint délicieux, comme d'une rose malade, ces yeux qui disaient une âme digne de ce visage, cet or fluide de ces cheveux qui se dorait encore au soleil, tous ces détails d'une beauté si

touchante lui étaient apparus comme des motifs d'étude. Le désir de regarder de plus près cette forme toute voisine de son rêve d'art l'avait conduit à quelques démarches en dehors de ses habitudes. C'est ainsi qu'il entrait dans la vie de la jeune fille, à l'heure même où son genre de supériorité devait le rendre si dangereux pour ce cœur convalescent dont il allait, sans même s'en douter, faire à nouveau s'ouvrir la blessure.

VIII

Quelles mystérieuses métamorphoses de l'âme traverse un être humain qui s'éprend d'un autre? Quelles influences, impossibles à décomposer dans leur menu détail, déterminent cette invasion de notre vie entière par un sentiment qui se glisse en nous minute à minute, et que nous reconnaissons alors seulement que nous sommes incapables de le chasser? Ils ne sont pas perceptibles, les faits, pourtant à jamais ineffaçables, qui nous contraignent de placer tout notre bonheur sur une seule tête, et de ne plus vibrer que dans un seul cœur. Non, mais un son de voix, mais un regard, mais la ligne d'une

bouche, mais, moins que cela, un air de visage, voilà les causes infiniment petites de ce grand effet. A la distance de plusieurs années et quand l'inexorable nature nous a une fois de plus démontré le mensonge de cette illusion en faisant avorter dans la douleur le roman nouveau de notre rêve, commencé sur la plus sublime espérance, notre souvenir retourne en arrière. Nous remontons avec angoisse le chemin que nous avons descendu dans la joie, et, revenus à la place où nous avons fait les premiers pas, nous demeurons étonnés de voir quelle enfantine sorcellerie nous enchanta. C'est qu'aussi bien l'amour ne considère pas ce que les événements valent en eux-mêmes. Ils sont pour lui des signes, et rien davantage. Ce n'est pas telle ou telle circonstance qui nous touche, c'est l'idée que nous nous formons d'une âme d'après ces circonstances, et, comme les plus minces sont les plus significatives, nous nous attachons à celles-là. Oui, un son de voix suffit à nous rendre amoureux, parce qu'il en dit plus sur l'existence intime d'un être que toutes les paroles. Un geste nous séduit; mais qui n'a éprouvé qu'une créature humaine tient tout entière dans un geste, et qu'une sensibilité, ou fine ou brutale, se révèle par la seule physionomie d'un mouvement? La couleur d'un regard nous a bouleversés; mais c'est que

nous avons vu par delà ces yeux bleus ou noirs, et qu'à travers leurs prunelles l'univers d'une personne nous est apparu. Or, la personne est tout pour l'amour, et les faits ne sont rien; il a cette clairvoyance de comprendre que la félicité ou le malheur ont pour condition première et dernière cette essence indéfinissable qui est comme l'arrière-fond des êtres. Aussi, l'amour sera-t-il à jamais en conflit avec la société, qui procède par un raisonnement tout opposé. Pour cette dernière, un homme et une femme sont deux collections de faits précis : deux âges, deux fortunes, deux santés, deux passés, deux familles. L'amour dit simplement : le monde n'a plus de prix pour moi sans cette créature... Et comment avez-vous acquis cette certitude? Et l'amour pourrait répondre : en la voyant sourire.

Il n'y eut donc pas d'autres événements entre Noémie et Sir Richard Wadham que la présence, et cependant, après quelques conversations, la jeune fille aimait éperdument le jeune homme. Il n'avait pas attendu beaucoup de jours pour renouveler sa première visite. La troisième suivit de près, puis la quatrième. Il vint d'abord à l'heure où le salon était traversé par le passage des amis et des amies de Mme Hurtrel, et ce fut tout de suite une douceur pour Noémie que de causer avec lui parmi la vanité

des propos échangés autour d'eux. Même dans l'accalmie momentanée de ses crises de remords et d'épouvante, les petits détails de la vie mondaine continuaient de la trouver indifférente. Elle avait été remuée trop profondément par sa tragique aventure pour que les chagrins et les jouissances superficielles de la malignité ou de l'amour-propre pussent de longtemps l'intéresser. La conversation du jeune Anglais était, au contraire, de nature à la captiver singulièrement, car l'état de son cœur endolori la rendait apte à mieux ressentir le charme apaisant des choses intellectuelles, qui nous soulagent de nos peines en nous transportant hors de nous-mêmes, dans le cercle des spéculations générales et désintéressées. Malgré sa très réelle instruction, Noémie n'avait jamais connu la jouissance pure qui résulte du maniement des idées. Jusqu'ici, elle avait rapporté tout ce qu'elle avait lu et compris à des effets d'attitude. Son intelligence lui avait servi de parure. Elle en avait fait un luxe de plus, précieux et inutile, comme tous les luxes. Il ne lui fallut pas beaucoup d'entretiens avec Sir Richard pour reconnaître et pour subir l'ascendant de la pensée de cet artiste, qui exerça aussitôt sur elle la dictature de ses certitudes et qui lui révéla comme une manière nouvelle d'exister. Elle aperçut, ce qu'elle n'avait jamais soup-

çonné, un homme pour qui les réalités de la vie spirituelle avaient seules une véritable importance et au regard duquel aucune des petitesses du monde social ne trouvait place. Elle l'interrogea sur ses travaux, et les quelques phrases qu'il prononça lui firent entrevoir l'amplitude de la réflexion de ce peintre, qui, pareil à tous ceux de son groupe, est plutôt guidé par l'analyse que par l'instinct, et dont la causerie, par suite, dépasse de beaucoup les œuvres. En même temps, l'ardeur de conviction passionnée qu'il mettait à énoncer ses théories à la jeune fille démontrait l'intensité des sentiments de ce solitaire dont toutes les actions étaient interprétées par un Idéal. Et avec quel incorruptible sérieux il avait conçu cet Idéal, cette solitude même en faisait foi. Il était difficile d'imaginer un plus parfait contraste que celui de la société fébrile, dévorante et vide où avait grandi Noémie et dont elle venait de tant souffrir, avec le caractère de ce laborieux et sincère jeune homme, — si les apparences ne mentaient point.

Et les apparences disaient vrai. Noémie, qui avait eu quelques instants d'un doute anxieux sur ce sujet, se convainquit à entendre causer Sir Richard, à le voir aller et venir, à interroger l'ami qui l'avait présenté aux Cytises, qu'elle avait rencontré un être tout à fait exceptionnel, et, sans même qu'elle s'en

aperçût, cet être devint pour son imagination une sorte de juge à qui elle rapportait secrètement toutes ses pensées. « Qu'en dirait-il?... » Cette interrogation se posait devant elle à propos des moindres détails de sa rêverie, jusqu'au moment, et c'est celui de la naissance définitive de l'amour, où les défauts du jeune homme firent qualité à ses yeux. Il n'avait aucune sorte d'esprit, le charme de la repartie vive et alerte et de la fantaisie légère lui manquait absolument, et, pour tout dire, une nuance de pédantisme déparait sa conversation. Noémie lui savait gré de cette absence de facilité heureuse dans la causerie, comme d'une preuve du sérieux profond de sa nature. Il était malade d'un excès de critique, toujours à la recherche de la nuance rare, et, quoique supérieurement intelligent, il ne devait jamais atteindre à cette large et franche conception de l'art qui produit les œuvres géniales. Cette subtilité inquiète et cette rareté lui semblaient, à elle, les vertus suprêmes d'un talent exquis, chez lequel le tourment intime attestait un insatiable désir de la perfection. Il y avait dans Sir Richard un dédain volontaire et spontané à la fois — mais en définitive puéril — pour toutes les formes inférieures de la vie, et cela plaisait à Noémie, comme la juste conscience d'un esprit hors de pair, auquel il fallait son cercle d'initiés. Il n'était

pas jusqu'aux singularités de toilette de cet homme qui ne trouvassent grâce à ses yeux parce qu'elle y retrouvait quelque chose de sa personne. Et le caractère de sa passion se modelant sur le caractère de celui qu'elle aimait, ainsi qu'il arrive dans les sentiments sincères, elle devint pour Richard comme un disciple agenouillé devant le maître. Elle commença de ne plus lire que les livres qui pouvaient lui servir à le mieux comprendre, elle répétait ingénument ses théories, ses tours de phrase, ses intonations même et ses gestes. Quand il lui développait ses doctrines d'esthétique, elle le regardait, immobile, le menton sur sa main le plus souvent, et buvait ses paroles. Elle fut bientôt presque aussi au courant que Richard lui-même des différentes étapes parcourues par le mouvement de la renaissance préraphaélitique. Elle apprit ce qu'avait été le *Brotherhood*, ce premier cénacle formé autour de Rossetti. Elle se mit à chercher dans les vers qu'elle rencontrait parmi ses lectures cet au-delà suave et subtil qui est l'objet de l'effort des artistes de cette école. Le phénomène qui s'accomplissait chez elle était complexe. Il y avait d'abord une réapparition de l'hérédité paternelle qui lui faisait trouver un étrange plaisir à se mouvoir dans une atmosphère d'idées uniquement anglaises, et surtout, à travers ces idées, elle croyait

sentir battre le cœur du jeune homme. Elle se rapprochait de lui, elle se donnait à lui, purement mais si profondément, et sans le savoir, à chaque émotion nouvelle de sa pensée. Et puis, elle comprenait qu'agir ainsi, c'était lui plaire, et par suite augmenter les chances de ses visites. Elle les attendait avec une si cruelle et si enivrante impatience!... Il venait maintenant de préférence après le déjeuner, car c'était l'heure où il était le plus facile de trouver Mlle Hurtrel seule avec sa mère. La comtesse, qui travaillait à quelque ouvrage de femme dans un coin du salon, laissait les jeunes gens causer ensemble autant qu'ils le voulaient, trop heureuse qu'un peu de gaieté revînt aux yeux de son enfant. Et ces entretiens-là étaient si vivement désirés par Noémie, qu'elle ne pouvait pas demeurer assise lorsqu'elle prévoyait que Richard allait arriver. En proie aux affres de l'incertitude, elle appuyait son front contre les carreaux d'une des deux fenêtres du salon qui donnaient sur la mer. Les larges ondes bleues frémissaient sous le clair soleil, — moins que son cœur à elle. Ou bien c'était une crispation de l'eau verte, sous un ciel couleur de plomb que des oiseaux aux grandes ailes blanches traversaient lugubrement. Quel présage de mélancolie pour le pauvre être qui les regardait passer!... A travers un étage,

elle reconnaissait le coup de sonnette du jeune homme. Il entrait, et tous les frémissements, toutes les mélancolies se fondaient pour Noémie en un infini bonheur, — un humble bonheur pourtant, et qui aurait paru bien enfantin si on l'eût noté dans son détail. Mais y a-t-il d'autre bonheur, quand on aime, que de voir ce que l'on aime, de l'entendre et de trouver à chaque regard, à chaque parole, une raison de l'aimer davantage?

Ce fut pour Richard un délicat et précieux plaisir d'artiste que celui de ces premières semaines d'intimité, plaisir si intense qu'il faisait accomplir au jeune homme des actions d'amoureux. Et cependant il n'aimait pas Noémie. Peut-être était-il incapable d'aimer. Peut-être l'existence cérébrale avait-elle tari en lui les sources vives de la passion, et, chérissant ses idées avec cette idolâtrie, peut-être lui était-il interdit de chérir une personne au même degré. A coup sûr, aucune femme n'avait été pour lui la créature nécessaire, celle en l'absence de laquelle on se répète le mot divin de la légende : « Plus ne m'est rien, et rien ne m'est plus. » Mais précisément ce qui le ravissait dans Noémie, c'était une incarnation féminine de ses idées. Cela l'enchantait de retrouver chez cette gracieuse enfant comme une transposition, un peu mince et diminuée, mais si

jolie, de la mélodie intérieure qui était sa pensée. Cet attrait fut si vif pour lui qu'il permit à la jeune fille de visiter son atelier, et ce lui fut une jouissance exquise de ne pas entendre tomber de cette bouche fine un seul jugement sur ses œuvres qui ne traduisît une vibration fine comme elle. La comtesse Hurtrel regardait, elle aussi, avec un soulagement profond, Noémie aller et venir parmi les toiles sous le grand jour clair de cet atelier, sérieuse, mais heureuse, mais revenue à la vie et à la jeunesse. La soie d'or de ses cheveux luisait dans la lumière. Une robe d'un vert myrte serrait sa taille mince, un mantelet de la même étoffe lui prenait les épaules. Son chapeau un peu avancé jetait une ombre sur le haut de son languissant visage, et, comme il y avait en elle le genre de beauté qui avait toujours particulièrement séduit l'artiste, elle semblait la sœur animée des femmes dont l'image s'évoquait dans les tableaux posés sur les chevalets ou suspendus aux murs. Elle était, transportée dans un cadre moderne d'élégance, la Vierge d'un *Ecce ancilla domini*, l'Eve avant la chute d'un *Jardin d'Eden*, la Madeleine d'une *Marie-Madeleine à la porte de Simon le pharisien*, la Psyché d'une *Vallée de lumière*, la Psyché encore d'une *Barrière du souvenir*. Tels étaient les titres des principales études que Sir Richard avait

le plus complaisamment terminées, et par ces titres seuls on jugera du caractère de cette peinture de songe. Il y avait encore, éparses sur les tables, des eaux-fortes composées sur les vers de quelques écrivains aimés de Richard. Il avait commenté ainsi les lignes suivantes, de Rossetti : «*Ah! dear one, you've been dead so long!*... Ah! chère aimée, vous avez été morte si longtemps;» — d'Edgar Poë : «*By the side of the pale faced moon*... Tout à côté de la face pâle de la lune;» de Shelley : «*The hopes which thou and I beguiled to death on life's dark river*... Les espérances que toi et moi avons laissées mourir sur la sombre rivière de la vie.» Après une contemplation multipliée de ces œuvres d'une idéalité surprenante, une sorte de vapeur d'opium vous forçait d'apercevoir les choses du monde sous un angle inexprimablement singulier, — et la jeune fille s'abandonnait à cette ivresse avec une volupté intense. Cette heure-là fut sans doute celle où son être s'épanouit dans l'extase la plus complète. Que ne pouvait-elle durer toujours?

Ce fut justement au sortir de cette visite, — car nos minutes les plus douces confinent bien souvent à nos minutes les plus tristes, comme par une loi de la destinée, ou plutôt c'est que notre âme se trouve d'autant plus sensible aux émotions meurtrières

qu'elle vient de s'exalter davantage par des émotions délicieuses, — ce fut donc au sortir de cette visite que la comtesse, par une seule phrase, brisa d'un coup le cercle d'enchantement où Noémie se mouvait depuis le jour où elle avait vu Sir Richard. La mère et la fille avaient quitté l'atelier pour faire une promenade en voiture découverte, par un des plus radieux après-midi de cette radieuse fin de février. Comme la victoria passait devant une villa plus romanesquement posée que les autres, Noémie ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! si nous avions cette villa l'an prochain! Jure-moi que tu feras tout pour la louer... » Et elle embrassa enfantinement sa mère. Celle-ci, qui cherchait une occasion pour interroger sa fille sur les sentiments qu'elle lui soupçonnait, répondit : « L'an prochain, ce n'est peut-être plus à moi que tu demanderas de te choisir un coin pour y vivre. Et puis est-ce que lady Wadham aurait envie de cette villa-ci?... » La jeune fille rougit violemment : « Ce n'est pas bien, » fit-elle, « de me taquiner sur mon admiration pour le talent de Sir Richard... » — « Mais est-ce seulement de l'admiration?... » reprit la comtesse en serrant les doigts fins de sa fille, qu'elle sentait trembler. — « Oui, seulement de l'admiration... » répliqua celle-ci en retirant sa main, d'un air si visiblement

peiné que sa mère la laissa s'envelopper dans un silence qui dura jusqu'au retour. Le genre des rapports qui s'étaient établis entre les deux femmes depuis la terrible scène des Oseraies avait enlevé à la pauvre comtesse toute force à l'égard de son enfant. Comme au matin de leur départ du sinistre château, elle se sentait incapable de supporter le moindre passage de chagrin sur le visage de cette fille où elle avait vu couler des larmes, pour elle inoubliables. Il résultait de cette disposition une obéissance passive aux plus vagues caprices de Noémie, ou mieux, car ces caprices n'existaient point, à ce que la comtesse imaginait devoir être sa fantaisie de la minute. Elle la regarda donc avec une tendresse infinie, lui reprit la main, mais n'essaya même pas de troubler sa rêverie, par une délicatesse de sollicitude qui aurait été bien touchante si le principe n'en avait pas été trop triste.

Lady Wadham, — ces quatre syllabes avaient suffi pour que le cœur de Noémie se contractât brusquement et recommençât de saigner. Comme il arrive dans l'enivrement du début d'un grand amour, elle n'avait jusqu'ici jamais songé à l'avenir de son sentiment pour Richard. Chaque minute avait absorbé toutes les forces de son être, sans lui laisser le pouvoir de regarder au delà. Elle n'avait pas ré-

fléchi que celui qu'elle aimait était libre, qu'elle-même était une jeune fille, enfin qu'un mariage était possible entre eux. Lady Wadham, — elle se répéta ces deux mots tout bas, et elle aperçut le bonheur, cet infini d'émotions divines qui apparaît parfois à l'horizon de nos songes, mais si lointain! Elle le vit, elle, tout rapproché, tout voisin, avec l'absolue certitude d'un être qui aime. Puis, à la même seconde, voici que surgit, avec une clarté de vision non moins complète, entre elle et ce bonheur, son inexpiable, son ineffaçable souillure. Même, si elle vivait avec Richard, et pour toujours, est-ce qu'elle pourrait détruire le souvenir de la nuit horrible où un autre l'avait possédée? Ah! l'image ressuscita cette fois avec l'intolérable évidence des plus mauvais instants de Bruxelles, et elle comprit que, la tête posée sur ce cœur de jeune homme, cette image reviendrait la faire mourir de douleur. Maintenant que, rendue à sa véritable nature, elle savait d'instinct ce que c'est qu'un profond, qu'un entier amour, elle devinait que garder un secret de cette sorte au milieu d'une intimité de tous les jours serait un supplice à ne pas le supporter. Et dire ce secret, avouer sa honte à Richard? Quand elle eût été certaine de son pardon, est-ce que, devant la moindre trace de mélancolie dans son regard, après cette confidence, elle

n'agoniserait pas de désespoir ? Et si jamais sous un de ses baisers elle allait se souvenir des baisers qu'elle avait subis ?... Oui, subis; mais alors elle n'était pas coupable ? Et Richard n'aurait pas même à lui pardonner ?... Elle eut le courage de repasser par le menu le détail du drame dont elle avait été la victime, et elle se jugea responsable de toutes les paroles qu'elle aurait pu dire et qu'elle n'avait pas dites, des gestes qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'avait pas faits. En proie à ce malaise tragique du scrupule que connaissent si bien les créatures trop délicates pour la vie, elle n'accusait même plus Taraval. C'était elle seule qui, par ses coquetteries, par ses imprudences, par le serrement de main au bord de la fenêtre, avait tout mérité. Cet examen de conscience aboutissait à une condamnation sans appel. C'en était fini de son bonheur. Elle ne l'avait vu que pour savoir qu'elle l'avait à jamais perdu.

La nuit qui suivit ce funeste examen de conscience s'écoula dans la fièvre, et les journées suivantes furent pires. Noémie connut dans toute son intensité la plus cruelle des douleurs : la présence de l'être qu'elle aimait le mieux au monde ne lui était qu'une occasion de torture. Car il ramenait maintenant l'image avec lui, et la malheureuse enfant avait à subir les nouveaux assauts de sa peine, à l'instant

même où son cœur était le plus tendre. La maladie morale fit alors d'effrayants progrès, et bientôt cette âme ingénieuse à se torturer s'inventa un autre supplice. Puisqu'elle ne pouvait pas épouser Richard, se faire aimer par lui était un crime. Aussitôt que cette idée fut entrée en elle, les moindres marques d'intérêt que lui donnait le jeune homme lui devinrent insoutenables. Il ne prononçait plus une phrase empreinte d'une sollicitude affectueuse sans que la pauvre enfant éprouvât un atroce remords. Ces visites qu'elle désirait avec tant de secrètes délices autrefois, elle les redoutait maintenant comme une torture, et le pas du jeune homme dans la pièce voisine lui piétinait le cœur... Après deux semaines de cette intime agonie, toutes les forces vives de son être se condensèrent sur cette idée : mettre un événement irréparable entre elle et Richard. S'il avait demandé une explication, elle se sentait en effet impuissante à ne pas se laisser aller à son amour, et c'était cette faiblesse criminelle qu'il fallait empêcher, fût-ce au prix de sa vie. Elle songea d'abord au suicide, première tentation qu'elle repoussa avec épouvante; elle comprit que si elle se tuait, sa mère attribuerait cette action désespérée aux conséquences du secret surpris aux Oseraies. Elle médita d'entrer en religion, elle ne croyait pas; — de s'en-

fuir de chez elle, mais si Richard la suivait? — de tout avouer à la comtesse, mais c'était lui infliger une part de responsabilité dans le crime de Taraval... Ce fut sur elle, pendant huit autres jours, une de ces tempêtes morales qui démâtent une âme de toute sa réflexion et la livrent en proie, douloureuse épave, au plus léger reflux des événements. C'est par des orages semblables que s'expliquent certaines résolutions déraisonnables, qui ont pour elles cette raison suprême d'être des résolutions et de mettre fin au tourment odieux de l'incertitude. Au vingt et unième jour de la crise que subissait Noémie, son mauvais destin voulut qu'elle fût demandée en mariage par M. de la Roche d'Ayrac, un très galant homme, parfaitement élevé et parfaitement insignifiant, que sa grande taille et ses belles manières n'empêchaient pas d'être timide comme un enfant et qui aimait Mlle Hurtrel depuis deux années. Si elle avait possédé encore assez d'énergie pour délibérer, c'est-à-dire pour voir sur un même plan les choses de l'avenir et celles du présent, Noémie aurait compris que ce mariage était une folie, puisqu'il devait la replacer, sous peu de mois, dans l'obligation de se donner à quelqu'un qu'elle n'aimait pas, et cela, avec une passion profonde pour un autre dans son cœur. Si elle avait conservé assez de lucidité pour

apprécier la valeur morale de ses actes, elle aurait senti qu'en accordant sa main à M. de la Roche d'Ayrac elle manquait à la plus simple probité, puisqu'elle savait ne pouvoir pas le rendre heureux. Elle répondit : Oui, cependant, à cette demande parce qu'elle aperçut aussitôt, avec une évidence qui la décida du coup, que ce mariage était la rupture définitive avec Richard, et la rupture sans discussion. Les faits positifs auxquels l'engageait cette réponse étaient loin. Ceux auxquels cette réponse l'arrachait, présents. Comme beaucoup de jeunes filles qui ont consenti à des unions de ce genre pour s'affranchir des chagrins actuels de leur vie, elle connut enfin, quand la nouvelle de son mariage fut officielle, quelques jours d'un anéantissement d'âme, infini comme la mort. Pourtant, la tristesse qui passa dans les yeux de Richard, lorsque la comtesse lui annonça cet étrange mariage, fut pour Noémie une de ces tortures auxquelles on s'étonne de survivre. Mais cette tristesse provenait-elle d'un amour blessé, ou bien était-ce la pitié qui saisit un homme généreux lorsqu'il voit la vie exercer une fois de plus son habituel travail de dégradation sur une créature charmante et qui vaut mieux que sa destinée?...

IX

« ... C'est à ce moment, » continua Mme de Tillières après m'avoir raconté, ou indiqué, — car les femmes ont un art de tout dire sans rien articuler, qui leur permet de parler des plus vilaines choses de ce vilain monde sans y salir la pudeur de leur conversation, — « c'est à ce moment que je devins l'amie intime de Noémie et que je reçus ses confidences, non pas toutes, et j'ignorerais encore la cruelle scène entre la mère et la fille, si le marquis de Haën n'avait pas été, comme tous les jeunes gens de son âge, un étourdi et un vaniteux. Il ne put se retenir d'expliquer à une demi-douzaine de ses amis du club son aventure avec la comtesse, qu'il ne nomma point, — mais eux la nommèrent, — et comment cette aventure avait pris fin. Car la pauvre insensée avait bien eu le courage de rompre avec lui, mais non pas de lui cacher la cause de cette résolution. Elle avait eu la générosité, ou la naïveté, comme vous voudrez, de croire au désespoir de ce jeune homme... — A quoi j'ai dû ces confidences de Noémie? Vous savez comme ces choses arrivent

presque toujours. Je me suis trouvée là dans un moment où son secret l'étouffait. Je me suis montrée caressante pour elle à la seconde où elle avait besoin qu'on la plaignît... Je me rappelle maintenant tous les détails. C'était par un après-midi de septembre. Elle était fiancée alors depuis cinq mois. Elle ne se décidait ni à fixer le jour de son mariage, ni à quitter Paris, où elle demeurait sous le prétexte d'emplettes, tandis que j'y étais revenue de meilleure heure à cause de réparations à faire dans cet appartement même où nous sommes. Dans l'indigence de toute société, nous nous voyions beaucoup. J'étais allée la prendre en voiture et nous avions poussé jusqu'au Bois. Noémie était si pâle, que je ne pus m'empêcher de lui parler avec plus d'affection qu'à l'ordinaire. Elle fondit en larmes. Je l'interrogeai, et elle commença de me raconter son histoire. Ce ne fut pas, comme vous pensez, un récit suivi, mais des souvenirs qui s'appelaient les uns les autres, et dont chacun était encore sanglant, comme la trace d'une blessure. Nous rentrâmes, et c'est dans cette pièce, devant ce petit jardin, parmi ces mêmes objets, assise à côté de moi sur ce même divan, qu'elle me découvrit la misère de sa vie. Je vous laisse à deviner quels sentiments m'assaillirent durant cette confession, qui, visiblement, lui coûtait

un terrible effort. Mais il n'est pas dans la nature humaine de taire tout à fait le fond de son cœur, et puis elle avait besoin d'un conseil... Elle voulait savoir, et elle me demanda si elle avait bien agi en rompant comme elle avait fait avec Sir Richard. Par une sorte d'hallucination que je n'ai pas rencontrée depuis, son amour des belles journées de Cannes était devenu pour elle quelque chose de vivant comme un être, et elle se reprochait d'avoir tué cet amour comme une mère se reprocherait d'avoir tué son enfant. Je ne pus lui répondre qu'en lui jurant que j'aurais agi comme elle. Je la comprenais si bien... Une femme qui aime véritablement éprouve le désir passionné de montrer tout son cœur à celui qu'elle aime, et ne pas pouvoir satisfaire ce désir est un des plus cruels supplices qui soient ici-bas; c'est surtout, pour un être aussi noble que Noémie, un crime de lèse-amour et comme un sacrilège. Mais quand elle me parla de ce mariage, qu'elle ne pouvait se décider à accomplir, je fus bien obligée de lui déclarer que je ne la comprenais plus. J'étais plus jeune alors, quoiqu'il y ait si peu de temps écoulé depuis. Je n'avais pas acquis cette indulgence que donne le sentiment de l'inachevé de la vie; et puis, je ne pouvais pas soupçonner que la volonté de tromper les angoisses de sa mère avait

dominé Noémie quand elle avait promis sa main à M. de la Roche d'Ayrac. Je voyais seulement qu'elle allait se marier, avec un autre amour dans l'âme, et s'engager pour toujours à un honnête homme qui croyait en elle, quand elle était incapable de l'aimer jamais. Pour elle et pour lui, ce mariage était un malheur, et pour elle, par surcroît, une mauvaise action. Les paroles où je lui exprimai ces idées la remuèrent intimement et réveillèrent sans doute en elle de secrets remords. Je n'obtins pourtant d'autre réponse que celle-ci : « Vous avez raison. Mais tout est irréparable. » Elle répéta ce mot plusieurs fois, avec une voix qui me fait encore mal lorsque j'y songe après des jours : « Irréparable, irréparable ! » A l'accent dont elle disait cela, il semblait qu'elle sentît comme une fatalité peser sur elle. Il n'est pas impossible qu'elle ne se crût la victime expiatoire des fautes d'une autre. Et cela était-il si loin de la vérité ? Ce n'est pas vous, en tout cas, qui me contredirez !... A la suite de cette conversation, vous devinez que nous nous vîmes presque chaque jour. Elle me marquait une sorte de tendresse qui me touchait beaucoup. Car je sais trop que le mouvement d'âme qui suit une confidence est souvent un regret, si bien que notre abandon de cœur nous détache de nos amis au lieu de nous les rendre plus

chers. Il n'en fut pas ainsi avec Noémie. Lorsqu'elle ne me voyait pas chez elle dans la matinée et que nous n'avions pas de rendez-vous fixé pour l'après-midi, que de fois il lui est arrivé de s'arrêter avec sa gouvernante à ma porte, et de monter chez moi pour cinq minutes. Elle me prenait dans ses bras, posait sa tête sur ma poitrine, et elle me disait : « Il me semble qu'il n'y a que cette place au monde « où je ne souffre plus. » Je lui parlais de sa mère, alors elle répondait : « Ma mère est si bonne, elle « m'aime tant, mais elle ne peut pas tout savoir. » Je me contentais de cette explication, et, flattant de la main ses beaux cheveux, je lui demandais : « Est-ce « que vous continuez à ne pas vous rendre à mes rai- « sons ? » — « Ne parlons plus de cela, » faisait-elle en m'embrassant, et nous n'en parlions plus, en effet. Mais plus j'apprenais à connaître le cœur de cette adorable enfant, plus la pensée de ce mariage sans amour me paraissait abominable. J'essayai de faire partager, sinon mes craintes, au moins quelques-uns de mes scrupules à la comtesse Hurtrel, qui me répondit que sa fille était absolument libre. J'allai jusqu'à poser à M. de la Roche d'Ayrac la plus étrange question, en lui demandant s'il se croyait aimé de Noémie. Il me dit, comme un amoureux aveuglé, qu'il l'aimait tellement qu'elle finirait par en être

touchée. Aussi bien, elle se montrait parfaite à son endroit et d'une douceur qui n'était pas de l'hypocrisie, car elle en était venue à considérer que si ce mariage n'était pas le bonheur, c'était le calme, « et « tout est pour le mieux ainsi, » ajoutait-elle en fixant dans l'espace un point invisible. — Je ne fus donc pas trop étonnée lorsque j'appris qu'elle avait enfin fixé une date, et que le 12 novembre était le jour marqué pour la cérémonie. Je ne vous raconterai pas quels événements précédèrent ce fatal 12 novembre. Tous les mariages du monde se célèbrent d'une manière identique, avec le même cortège de dîners et de réceptions. Il n'y a guère de différence, d'habitude, que dans la valeur de l'idéal sacrifié sur l'autel des convenances par la fiancée. Je continuai de voir Noémie presque tous les jours, je faisais avec elle la plupart de ses courses, et, bien que je l'étudiasse avec l'attention la plus passionnée, je ne pouvais rien saisir en elle, sinon la morne accalmie dont s'accompagnent les suprêmes renonciations. Elle avait dans toute sa personne un je ne sais quoi de si vaincu tout ensemble et de si doux que cette vue me brisait le cœur. Je me taisais cependant, bien que j'eusse conçu pour elle une de ces amitiés si partiales qu'elles n'ont plus l'énergie du blâme. Et je l'écoutais arranger d'avance des plans de vie auxquels je

me trouvais mêlée. Son hôtel ne devait pas être loin de ma rue Matignon. Comme M. de la Roche n'avait point de maison de campagne, elle le déciderait à chercher une terre dans le voisinage de Nançay, le château de ma mère. Quelquefois elle me questionnait subitement sur ce que j'avais pensé d'elle avant de la connaître; et quand je lui disais que, dès le premier jour où je l'avais rencontrée chez Mme d'Arcole, je l'avais aimée, quoique ses manières ne fussent pas tout à fait de mon goût, elle me regardait avec une indéfinissable reconnaissance, comme si mes paroles l'eussent soulagée d'un grand poids. C'est qu'il était impossible, dans ces derniers moments de fiançailles qui étaient les derniers moments de sa vie, d'approcher d'elle sans l'aimer en effet, tant son véritable caractère, enfin délivré de toute attitude, la parait de candeur et de grâce tendre. Il n'y avait qu'un personnage — faut-il vous le nommer? — pour qui cette douceur se démentît. Ce personnage ayant osé lui parler de ses sentiments persistants pour elle, la réponse de Noémie avait été si insultante que cet homme, tout audacieux et orgueilleux qu'il fût, n'avait pas recommencé. « Vous vous êtes fait un ennemi mortel... » lui dis-je quand elle me raconta cette scène. « Il ne « peut plus me faire du mal... » avait-elle répliqué.

Tout semblait donc s'arranger pour le mieux dans une situation qui n'avait pas d'issue, et cependant je ne crois pas que j'aie jamais éprouvé de tristesse comparable à celle qui s'empara de moi lors de la messe de ce mariage. Lorsque Noémie passa en tête du cortège, toute pâle dans sa toilette blanche, avec ce visage où transparaissait la plus belle âme et la plus faite pour inspirer et pour ressentir de profonds sentiments; lorsque je me rappelai, en présence de cette apparition céleste, l'épouvantable malheur dont cet être délicat avait été frappé par son imprudence et par la scélératesse d'un monstre; lorsque je me redis qu'elle marchait à l'autel avec un amour sublime auquel cette heure insensée la faisait renoncer pour toujours, non, je ne pus retenir mes larmes. Il me sembla que ce monde frivole et féroce était venu dans cette église assister à une immolation. Ces hommes corrects et ces femmes parées me donnèrent l'impression de bourreaux qui regardent mourir leur victime. N'était-ce pas cette vie menteuse de la richesse qui avait, jour par jour et depuis son enfance, conduit la fille de la comtesse Hurtrel à cette irrévocable minute? Les mélodies que l'orgue répandait à travers l'église résonnaient à mes oreilles comme autant de marches funèbres. C'étaient des chants de fête, qui disaient l'amour heureux, la joie

comblée, — et cependant!... A la sortie de l'église et quand, après l'odieux défilé dans la sacristie que j'ai toujours détesté, je me trouvai dans l'hôtel de la comtesse, cette impression de tristesse s'accrut encore, à cause de la pâleur de Noémie et de sa visible émotion. Mais ce pouvait être l'effet de cette journée, si tragique lorsqu'elle n'est pas divine, pour les âmes d'une certaine qualité. Elle présida cependant à toute la réception avec cette grâce mélancolique dont le charme était si puissant sur moi. Lorsque l'après-midi s'avança et qu'elle dut aller dans sa chambre pour se préparer à partir, — les jeunes gens quittaient Paris le soir même, — elle me pria, en m'embrassant tendrement, de rester encore un peu avec sa mère. Elle embrassa aussi la comtesse et le comte, venu de Bruxelles pour la circonstance, avec beaucoup d'effusion. Puis elle sortit en nous envoyant un dernier baiser avec la main, et, avec ses yeux, un regard dont je compris l'expression singulière trois quarts d'heure plus tard seulement, — lorsque la femme de chambre, entrant comme affolée, nous dit que mademoiselle venait de se tirer un coup de pistolet dans le cœur... Nous nous précipitâmes... Noémie était étendue par terre, vêtue de sa robe de mariage, son corsage défait, car elle avait cherché la place de son pauvre cœur devant

une grande glace au pied de laquelle elle était tombée. Sa tête n'avait heurté aucun meuble en s'affaissant, et nulle trace de sang ne se trouvait sur son visage. Ses yeux bleus étaient tout grands ouverts et comme noyés de pleurs. Elle avait demandé à la femme de chambre de la laisser seule et d'attendre qu'elle la sonnât. Cette fille était dans la pièce voisine quand la détonation de l'arme, un petit revolver de poche, et le bruit de la chute du corps l'avaient fait accourir. Il y avait sur la table trois lettres, dont une adressée à la comtesse, une à M. de la Roche d'Ayrac et la troisième à mon nom. Noémie avait écrit ces trois lettres avant de se tuer, avec la fébrilité de main de ceux dont les minutes sont comptées... » — Après un silence, Mme de Tillières ajouta simplement : « Je vais vous montrer ma lettre, à moi. » Elle sonna, et demanda un petit coffret de maroquin noir, qu'elle ouvrit avec une clef d'or pendue à l'un de ses bracelets. Elle me tendit une enveloppe déjà un peu jaunie et je lus :

« J'ai voulu que vous fussiez dans le salon, mon unique amie, quand maman apprendra la nouvelle.

Je sais si bien la peine qu'elle va avoir. Je sais aussi la vôtre et celle de ce pauvre M. de la Roche, envers lequel je me sens plus coupable encore. J'avais trop présumé de mes forces. Je ne peux pas être sa femme, je ne le peux pas. Jusqu'à ce matin et tant que j'ai eu devant moi quelques journées, puis quelques heures, j'ai cru que le sacrifice serait possible. Mais voici que depuis ce matin l'image, l'atroce image est revenue, et que la plaie s'est rouverte trop fortement. Ah! ma Juliette, il faut que je m'en aille de ce dur monde.

«*Et puis, il y a une autre raison pour que je parte; c'est que mon sentiment pour celui que vous savez me fait trop souffrir. Songez, mon amie, que j'ai vu le bonheur, que je le vois encore, que cela aurait pu être,* — aurait pu être, — *que de tristesse dans ces mots! A cet instant où je vous écris et qui est un des derniers de ma vie, je revois cette plage enchantée de là-bas, cette mer bleue, ce beau ciel et lui! Ah! pourquoi l'ai-je connu si tard? De l'avoir perdu, voyez-vous, je ne me serais jamais consolée. Toujours, toujours ces heures de notre villa des Cytises me seraient revenues, et je serais morte de ce regret, minute par minute. La seule différence, c'est que je m'en vais tout d'un coup. Quand vous y penserez après votre premier chagrin vous vous direz*

que j'ai eu raison. C'était irréparable. Vous me pardonnerez, parce que vous m'aimiez et que vous me compreniez, et vous ferez pour celle qui ne pourra plus vous parler jamais ce qu'elle vous demande avant de mourir.

« C'est un comble de douleur pour moi, à cette minute, de songer que, si Richard m'aime, ma mort redoublera la peine que lui a causée mon mariage. Je vous conjure de le voir, de lui parler; il faut qu'il sache que je suis partie pour n'être pas à un autre qu'à lui; il faut que vous le remerciiez des jours célestes que je lui ai dus et qui furent ma part heureuse sur la terre. Que ce souvenir le décide à vivre et à devenir tout ce qu'il serait devenu auprès de moi, si la destinée avait été tout ce qu'elle n'a pas été!

« Adieu, mon amie, gardez un souvenir à l'enfant qui mettait sa tête sur votre épaule et qui va s'endormir pour toujours. Laissez-moi vous prendre dans mes bras comme le jour où je vous ai tout *dit. Vous ne saurez jamais ce que votre cœur a été pour le mien, ce jour-là. Et adieu encore, car cela me fait trop de mal de penser à vous. »*

« Vous savez le reste, » dit Mme de Tillières, « la pauvre comtesse vit en Belgique depuis cette fatale

journée, perdue de dévotion et de remords. M. de la Roche d'Ayrac s'est remarié après une année de désespoir. Il a épousé la cousine de la petite Donvé. Quelle ironie! Le comte Hurtrel et Taraval sont plus âgés de quelques années, et c'est tout. Quant à moi, je ne me suis pas consolée. »

— « Et Sir Richard a-t-il vu la lettre de Noémie? »

— « Non, » fit-elle. « Sir Richard n'aimait pas Noémie, et je n'ai rien eu à lui dire lorsque je suis arrivée jusqu'à lui. Sir Richard n'a jamais aimé que ses tableaux... »

— « Alors, » repris-je en regardant de nouveau l'écriture tremblée de la lettre, « Noémie Hurtrel est morte pour rien? »

Et Mme de Tillières répondit d'une voix altérée:
— « Pour rien... »

Oxford, mai-juin 1883

DEUXIÈME AMOUR

(ÉTUDE DE FEMME)

A. Gaston Paris.

DEUXIÈME AMOUR

(ÉTUDE DE FEMME)

Vers le milieu du mois de juillet 188., il arriva que M. Elie Laurence, deuxième secrétaire d'ambassade auprès d'une des cours du Nord, se prit de querelle avec un des gentilshommes du pays. L'altercation s'engagea devant une table de whist, mais le prétexte du jeu cachait mal une rivalité connue de galanterie. Bien que le jeune Français n'eût pas touché un fleuret depuis trois ans, il blessa gravement son adversaire. Cette victoire d'amour-propre fut un désastre pour ses intérêts. Le gentilhomme blessé se trouvait être le fils aîné du premier ministre, et, d'autre part, Elie avait accepté la rencontre sans consulter son chef. Le trop adroit diplomate, qui déjà n'était pas en faveur au ministère à cause de ses opinions politiques, fut mis en disponibilité, — disgrâce momentanée dont ses amis le félicitèrent, puisqu'elle lui permettait de revenir à Paris. Il s'en applaudit lui-même, car le romanesque de la

cause lui cachait les inconvénients de l'effet. Pourtant ce petit malheur offrait un danger réel. Laurence était rendu au loisir dans une difficile période de sa vie morale. Il subissait une crise que l'action extérieure, si faible fût-elle dans le poste qu'il quittait, lui avait dissimulée depuis plusieurs mois. Cette action cessant, la maladie d'âme dont le jeune homme était atteint se révéla par d'immédiats symptômes.

Elie Laurence avait alors trente-trois ans. Il était assez grand et mince, avec un je ne sais quoi dans la fragilité de sa personne d'un peu plus jeune que ne l'aurait voulu son âge. Cet air d'extrême jeunesse, comme répandu sur la construction et sur les mouvements de tout son corps, s'augmentait par la délicatesse des traits de son visage, demeurés presque enfantins. Mais le plissement profond des paupières qui se fronçaient au coin dans le sourire, mais la fatigue de la coloration du teint qui disait la fatigue du sang, mais une sorte de torpeur lassée qui sommeillait dans l'arrière-plan des yeux très bleus, mais vingt autres indices encore révélaient au second regard l'usure précoce et secrète chez cet homme à gracieux aspect d'adolescent. Les caractères complexes de cette physionomie donnaient l'impression singulière d'un être trop jeune et à demi fané. Les

passions semblaient l'avoir gâté sans l'avoir mûri, et cette apparence d'enfant blasé n'était qu'une transcription visible de l'obscur travail accompli par les circonstances sur cette créature nativement trop fine et trop frêle. Orphelin à quinze ans, maître à dix-huit d'une petite fortune, Elie Laurence avait laissé aller sa vie sans la gouverner. Comme il possédait le sentimentalisme à fleur d'âme qui permet de se jouer à soi-même, sans trop de mauvaise foi, la comédie de l'amour à propos des plus légers caprices; — comme son joli profil, à peine virilisé par une fine moustache brunissante, s'harmonisait coquettement avec la câlinerie un peu féline de ses manières; — comme, en outre, son unique occupation durant ses années de stage au quai d'Orsay avait été de courtiser toutes les femmes et d'aller dans tous les mondes, il avait rencontré l'occasion de beaucoup d'aventures, et il s'y était abandonné, sans réfléchir qu'un homme flétrit le meilleur de lui-même dans des plaisirs de passage. La facilité de ces liaisons, plutôt acceptées que choisies, jointe à l'étourdissement quotidien des sorties mondaines, avait empêché l'éclosion de tout sentiment puissant dans ce cœur, plutôt voluptueux que passionné. Laurence était donc parvenu à la fin de sa première jeunesse sans avoir aimé, bien qu'il eût pu, avec

moins de modestie, se considérer comme une façon d'homme à bonnes fortunes. Il avait un certain nombre de souvenirs, — mais de regrets, pas un. L'étrange anomalie de cette destinée devait aboutir, sur la fin de la trentième année, à un douloureux état de langueur morale. L'obscure aperception de l'avortement de son cœur accompagna dans ce jeune homme la sorte de mélancolie physique, dure rançon de l'abus du plaisir, que connaissent trop bien ceux qui ont touché une fois le fond de leur énergie vitale; et Laurence, fils d'un Parisien et d'une Parisienne, n'avait pas eu au service de son libertinage un de ces tempéraments rudes et entiers où se trouve ramassé le trésor d'une inépuisable hérédité rustique. Il avait usé sa vie, et il n'avait pas vécu. Depuis deux ans qu'il avait quitté Paris, l'intérêt d'esprit provoqué en lui par les détails de sa carrière lui avait permis de ne pas trop songer à cette triste vérité dont l'évidence s'imposa, aussitôt que l'oisiveté forcée le livra en pâture aux longues réflexions. Lorsque, durant le mois de novembre qui suivit sa disgrâce, il se fut installé à nouveau dans le petit appartement qu'il avait gardé rue Barbet-de-Jouy, sur le devant d'un hôtel rarement habité par les maîtres; lorsqu'il eut déposé les cartes cornées dans les maisons dont il était jadis le fidèle, re-

nouvelé une partie de son mobilier, assisté aux pièces en vogue, repris langue au cercle et tout disposé pour inaugurer un train de dissipation correcte, il commença de sentir les atteintes du plus intime, du plus invincible ennui. Les premières fumées des sens s'étant dissipées, et aussi la vapeur d'illusion qui nous fait tout voir en beau dans nos heures de début, son existence se découvrit à sa rêverie dans son insipide et vaine médiocrité. Il jugea que se lever à neuf heures, écrire des lettres, lire les journaux, déjeuner chez soi, s'habillier, faire des visites, s'habiller derechef, dîner au dehors et finir sa soirée dans le monde, au théâtre ou au club, constituait le régime le plus intolérablement monotone qui se pût imaginer. Il s'étudia, et il reconnut, avec une lucidité cruelle, qu'il était devenu, non pas égoïste, — car il ne s'aimait pas beaucoup lui-même, — mais très indifférent aux autres, et il dut s'avouer qu'il en avait été ainsi toujours. Il avait eu d'aimables amis, mais ils étaient ou éloignés ou mariés. D'ailleurs, passé trente ans, nos amis ne nous suffisent pas plus que nous ne leur suffisons. Ils vivent de leur côté, nous du nôtre. Il retrouva d'anciennes maîtresses sans émotion, il fut présenté à des femmes nouvelles sans curiosité. N'ayant entrepris aucune étude spéciale,

il connaissait tous les livres de sa bibliothèque et ne les rouvrait que distraitement. Les quatre pièces qui formaient son intérieur étaient tenues d'une manière convenable par un ancien valet de chambre de ses parents, demeuré à son service, en sorte que ses journées s'écoulaient sans les contrariétés matérielles, supplice et distraction de la plupart des célibataires. Et il s'ennuyait... Un de ses oncles, auquel il avoua ingénument son obscur malaise, lui conseilla de se marier. Deux jeunes filles, auprès desquelles on le fit dîner, lui déplurent par l'involontaire comparaison qu'il fit d'elles à ses amies d'autrefois. Comme la marque distinctive de son caractère était l'abandon de ses actes aux influences ambiantes, il ne lutta point et il attendit... quoi? Lui-même n'en savait rien, — et c'était simplement l'occasion de donner une pâture aux puissances d'amour sincère qui étaient demeurées intactes et inutiles dans les profondeurs inconscientes de sa personne. Notre être moral subit les mêmes lois que notre être physique. Toute faculté inoccupée y devient un principe de malaise. Mais ce malaise nous avertit quelquefois trop tard, quand nous avons manqué pour toujours l'occasion de vivre notre véritable vie.

Cette courte monographie — dans laquelle plus d'un jeune Parisien reconnaîtra sans doute l'histoire

de ses propres sensations, car les causes du spleen de Laurence n'étaient guère exceptionnelles — fera mieux comprendre la place que le hasard très simple d'une rencontre occupa dans cette âme atone, et par suite plus soumise qu'une autre aux surprises de l'imprévu. La valeur des événements dans notre sensibilité ressemble à la valeur des tons dans un tableau : c'est la juxtaposition qui produit le degré de saillie, et, sur un fond gris d'existence, la plus légère impression fait couleur. Par un des soirs de ce mortel hiver, où les heures se déroulaient pour lui si lentes, Elie se trouva sur le quai qui longe l'esplanade des Invalides, face à face avec un de ses anciens compagnons du ministère, qui avait été, six ans auparavant, le héros d'une histoire retentissante. Coup sur coup, en effet, sans qu'aucun indice eût fait prévoir un pareil scandale, la chronique parlée des salons avait annoncé la disparition, d'abord de M. Gérard Lairesse, — c'était le nom du jeune homme, — puis celle de Mme Claire Audry, une jeune femme de vingt-huit ans, dont la conduite avait été, jusque-là, pure de tout soupçon ; et, presque aussitôt, car le cosmopolitisme contemporain transforme l'Europe en une façon de petite ville, des personnes bien informées révélèrent que M. Gérard Lairesse et Mme Claire Audry vivaient ensemble en An-

gleterre. Ce fut alors à qui chercherait dans le passé de la fugitive de quoi flétrir ce que l'on appela son abominable hypocrisie, et le monde se vengea par d'atroces calomnies de la félicité enviée de cet adultère lointain. Cette malveillance furieuse s'étendit bientôt jusqu'au mari, lequel eut le cynisme de prendre son infortune avec une philosophie singulière. C'était un homme de quarante ans, haut en couleur, grisonnant déjà, célèbre par sa gourmandise, et qui passait pour posséder une capacité financière de premier ordre. Il était président du conseil d'administration d'une grande banque, dont toute la fortune était due à son entente magistrale des affaires. Y avait-il eu entre Audry et sa femme quelqu'un de ces drames cachés qui donnent à l'épouse un droit de supériorité si écrasant qu'un procès déshonorerait le mari? Plusieurs le pensèrent, au silence que garda cet homme, et à la facilité avec laquelle il se prêta au règlement définitif des comptes entre l'absente et lui. D'autres accusèrent le positivisme du personnage, qui n'en perdit, en effet, ni un coup de fourchette ni un coup de Bourse, et qui en fut quitte pour s'installer davantage encore chez une actrice galante du nom de Léona d'Asti, sa protégée depuis plusieurs années. Vainement le monde s'épuisa en conjectures sur les sentiments respectifs

des acteurs de ce roman réel; puis le silence s'établit à l'endroit d'une situation qui demeura tout ensemble inexpliquée et typique. La phrase : « Vous savez, c'est comme cette petite madame Audry... » revint de temps à autre dans la conversation. Quelques femmes romanesques admirèrent secrètement la délivrée. Quelques hommes sages plaignirent secrètement Gérard. L'histoire de cette fuite mystérieuse revint sur l'eau à l'occasion d'un procès de finance dont Audry se tira, comme il put, sa fortune indemne, mais l'honneur perdu, — et ce fut tout. « Il n'y avait pas d'enfants... » dirent de loin en loin ceux qui mentionnaient encore cette aventure pour en prendre texte à l'appui de leurs théories, dans les discussions quotidiennes sur les diverses sortes d'adultères.

Elie Laurence connaissait d'autant mieux cette anecdote de la légende mondaine qu'il avait été lié avec Gérard, pendant une partie de sa jeunesse, d'une de ces demi-amitiés qui tiennent à des convenances d'humeur et à des identités d'habitudes. Ils étaient rédacteurs au même bureau, et ils fréquentaient les mêmes salons. Mais, depuis l'enlèvement de Mme Audry, Lairesse n'avait donné signe de vie à son collègue du quai d'Orsay, et Laurence n'avait même pas songé, lors de son retour, à s'in-

former du camarade disparu. Aussi demeura-t-il comme frappé de stupeur en voyant sur ce trottoir parisien son compagnon d'autrefois s'avancer vers lui, la main tendue, un bon sourire aux lèvres, et dans les yeux cette joie du revoir qui supprime du coup la distance des années. Cette stupeur fut même marquée si nettement, que Gérard sourit davantage : « J'étais bien la dernière personne que vous pussiez vous attendre à rencontrer... » fit-il sans embarras, et, comme pour prévenir toute question : « Oui, mon cher ami, » continua-t-il, « voilà plus d'un an que nous sommes revenus... Que voulez-vous? Paris vaut bien une messe, disait l'autre; et moi, je dirais : Paris vaut bien un coup d'épée... Mais tranquillisez-vous, je n'en ai donné ni reçu... Et vous-même?... » Et, par un geste affectueux, il avait passé son bras sous le bras d'Elie, il marchait avec lui, l'accompagnant, changeant sa route, et l'allégresse de cette reconnaissance gagnait Laurence. Comme s'ils ne s'étaient quittés que de la veille, les jeunes gens allaient au pas l'un de l'autre, sautant de sujets en sujets avec la rapidité d'association d'idées de deux amis qui pensent tout haut, et, tandis que la causerie vagabondait parmi les souvenirs communs, Elie étudiait son camarade, qu'il retrouvait tout pareil à celui qu'il avait connu autrefois. Grand de

taille, le visage ouvert, regardant bien droit avec deux yeux bruns qui disaient la hardiesse, Gérard avait, dans son profil un peu busqué, grâce à la coupe de sa barbe et aussi à la martiale beauté de ses traits, quelque chose de la célèbre physionomie d'Henri Quatre. La carrure de ses épaules, la souplesse de ses mouvements, dénonçaient toutes les énergies d'un homme évidemment destiné par la nature à la lutte. Par cette soirée noire de janvier, où Elie Laurence avait souffert plus qu'à l'ordinaire de sa dépression morale, la rencontre de Gérard devait lui imposer de douloureuses comparaisons : « Celui-là vit, du moins, » songeait-il. « Ah ! que ne suis-je lui !... » et, par une invincible suggestion d'images, la présence de son ancien ami fit ressusciter dans son souvenir cette Mme Claire Audry, telle qu'il l'avait vue un certain soir, dans un grand dîner où il était assis à côté d'elle... Elégante et grande, elle avait une manière lente de tourner la tête qui éveillait l'idée d'un être parfaitement calme. Ses cheveux, d'un châtain cendré, se partageaient simplement des deux côtés de cette tête au front noble, par une raie tracée sur le côté. Dans le regard de ses yeux très noirs et très tendres, un peu noyés même, flottait une pensée sérieuse jusqu'à la gravité ; mais en même temps une extrême facilité à rougir

et comme une gaucherie charmante de certains gestes corrigeaient la gravité du regard et faisaient songer à quelque créature doucement farouche, comme l'est une antilope. Sa bouche s'ouvrait comme une fleur et montrait des dents irrégulières, mais d'une blancheur délicieuse; et quand elle caressait ses épais bandeaux par une habitude de rêverie, elle laissait voir une main plutôt forte, avec des doigts un peu carrés, — signe de volonté, disent les observateurs. Elle portait, ce soir-là, une robe de dentelle noire, qui dégageait son cou, presque robuste, mais sans lourdeur aucune. Pour toute parure, elle avait mis dans ses cheveux et à son corsage quelques diamants d'un feu changeant. Et cette vision se précisait davantage. La vaste salle à manger s'évoquait devant Elie, avec les tapisseries de ses murs, avec les domestiques en culottes courtes, avec l'étincellement des cristaux sur la table garnie de fruits et de fleurs, avec la guirlande des femmes décolletées et des hommes en frac de soirée. Ce décor de luxe était le symbole de la royauté mondaine que Mme Audry avait abdiquée pour suivre Gérard. Quelles étranges tempêtes de sentiments cette créature si fière avait-elle dû traverser pour consentir à cette abdication? Et, de souvenirs en souvenirs, Elie en arrivait à subir de nouveau l'impression d'étonnement attristé qui

lui avait serré le cœur à l'annonce de la fuite de la jeune femme. Il se rappelait avoir souffert, bien qu'il la connût à peine, du soudain revirement d'opinion qu'il avait vu s'accomplir à son endroit, revirement qui s'était fait en lui aussi. Du moins ce n'avait pas été sans qu'un intérêt suprême demeurât attaché à la vivante énigme de ce caractère de femme... — Ces images diverses traversèrent la tête d'Elie avec la rapidité du songe tandis qu'il répondait de son mieux à Gérard, qui l'interrogeait maintenant sur leurs camarades de la carrière. Ils arrivaient au coin des rues de Varenne et Barbet-de-Jouy. « Vous êtes fidèle à votre ancien logement, » lui dit Gérard. « J'ai cherché aussi un petit hôtel dans ce quartier. Mais j'ai trouvé juste ce qu'il nous fallait, rue de Balzac... Viendrez-vous nous y voir? » ajouta-t-il en prenant dans son portefeuille une carte qu'il tendit à Elie. « Mme de Velde sera, j'en suis sûr, tout à fait charmée de vous retrouver, et moi, je suis votre ami comme jadis, n'est-ce pas?... » Il serrait la main d'Elie, en disant cela, de cette étreinte un peu rude que l'autre connaissait bien. Laurence répondit un « oui » aussi affirmatif et aussi cordial qu'avait été la demande. Ils se séparèrent... « Mme de Velde?... » songeait Elie, tout en commençant, un quart d'heure plus tard, sa toilette de

la soirée... « C'était bien son nom de jeune fille : Claire de Velde. Gérard était sincère en m'invitant à venir chez eux... Mais comment peut-il supporter l'idée d'introduire un étranger dans la solitude de leur bonheur ? Quel accueil me fera-t-elle ? Pourquoi m'a-t-il abordé avec cette physionomie d'un ami heureux de reprendre une relation d'autrefois, quand cet autrefois devrait être mort pour lui ?... Comment ont-ils pu revenir à Paris, au risque de rencontrer tant d'anciens regards ? Cette femme que j'ai connue si pudiquement réservée est-elle découronnée de toute sa délicatesse ?... Sont-ils heureux ?... » Toutes ces questions se formulaient devant le jeune homme ainsi que les données obscures d'un problème d'âme qu'il pressentait plutôt qu'il ne le formulait bien nettement. Puis il se disait : « Oui, certes, ils sont heureux, car ils vivent... Ils vivent. Mais comment ?... » Et ce « comment ? » l'accompagna, dans la maison où il allait dîner, avec une obsession qu'il ne put vaincre ce soir-là, malgré les épaules de ses voisines et les anecdotes piquantes d'un causeur à la mode. Il avait tant de fois assisté à des réunions pareilles, tant de fois entendu des propos de ce genre. La société l'ennuyait, comme un mauvais journal lu et relu depuis le titre jusqu'aux annonces ennuie un voyageur emprisonné dans un coupé de chemin de

fer. « Vraiment, » se disait-il en rentrant à minuit, fatigué jusqu'à l'écœurement par la monotonie des conversations, « si c'est pour ne plus jamais aller dans ce monde que Mme Audry a tout quitté, la blâme qui voudra. Moi, je l'envie... » Et, tout en souriant de sa boutade, il retournait involontairement les diverses hypothèses qu'il avait hasardées en lui-même sur le mystère des relations de Claire et de Gérard...

Les moralistes l'ont souvent remarqué, sans en rendre bien compte : de toutes nos passions, la curiosité demeure la dernière à mourir. Même elle grandit, semble-t-il, de ce que perdent les autres, car où recrute-t-elle le plus grand nombre de ses fidèles? Parmi les vieilles gens et les âmes sèches. Ceux dont la vie personnelle est très intense ne gardent pas le loisir de se mettre à l'affût des actions d'un indifférent. N'eût été l'indigence momentanée de son propre cœur, Elie Laurence eût moins continûment pensé à Mme de Velde durant la semaine qui suivit sa rencontre avec Gérard. Toutefois, détail qui prouvera combien cet homme était resté jeune en dépit de sa vie, aucune vilaine, aucune obscure espérance de bonne fortune ne se mélangeait à cette préoccupation. Dans la curiosité que lui inspirait celle

qu'il avait connue Mme Audry, il n'entrait point cet abominable « pourquoi pas moi?... » — secret murmure de la plupart de ceux qui abordent une femme dont ils savent, de science certaine, qu'elle a commis une faute. Et cependant, — mais une âme encore sensible abonde en contradictions de cet ordre, — s'il ne se fût pas rappelé les beaux yeux noirs, l'attirant sourire, la fierté gracieuse de Claire, Laurence n'eût sans doute pas sonné aussi tôt à la porte de l'hôtel qu'occupait son ami rue de Balzac. Lairesse avait dit : « Vous me trouverez toujours le matin... » Il était à peine onze heures. Elie, venu à pied le long de l'avenue des Champs-Elysées, se trouvait disposé à interpréter la moindre remarque dans le sens de ses réflexions sur le problème qui le préoccupait. La physionomie assez singulière de la rue choisie par Gérard lui fut un premier prétexte à hypothèses. Cette rue de Balzac, jadis nommée rue du Moulin-Beaujon, à cause de l'ancien jardin des Folies-Beaujon, sur lequel elle fut ouverte en 1825, transformée ensuite en avenue Fortunée, du prénom d'une dame Hamelin, femme d'un propriétaire de cette avenue, doit sa désignation actuelle à ce fait que l'auteur du *Père Goriot* y mourut au mois de juillet 1850. L'inégalité du terrain la rend d'un passage difficile du côté qui re-

garde les Champs-Elysées. Dans cette portion se dressent plusieurs maisons meublées, tenues, ainsi que l'atteste leur écriteau, par des hôteliers anglais et réservées à des familles anglaises. C'est dire que les locataires en sont absents tout le jour, car un Anglais qui vient à Paris quitte sa chambre à huit heures pour n'y rentrer qu'à la nuit. Est-ce à la roideur de la pente, est-ce à la présence de ces pensions désertes qu'il faut attribuer le calme du tronçon qui monte ainsi jusqu'aux mornes rues Lord-Byron et Chateaubriand? Toujours est-il que les promeneurs s'y font rares comme sur une place perdue de province. Elie Laurence voulut voir, dans la préférence donnée par son ami à ce coin paisible en plein Paris luxueux, l'indice d'un compromis entre un besoin de retraite et un désir de retour à la vie mondaine. L'hôtel lui-même, situé à mi-chemin de la montée, était séparé de la rue par une cour. Lorsque Elie poussa le battant de la porte cochère, un timbre résonna, et le concierge parut sur le pas de sa loge, qui occupait un des côtés de cette cour, tandis que l'autre était réservé aux écuries. En ce moment, un palefrenier commençait de panser un cheval, dont l'écume indiquait qu'il venait de fournir une longue course. « Gérard est sorti ce matin et seul?... » songea Elie, qui dévi-

sagea aussitôt la maison avec une curiosité suraiguë. C'était une construction à deux étages précédée d'un perron droit qui régnait dans toute la largeur. Une marquise, droite et longue comme ce perron, en faisait une sorte de promenoir. Aux deux extrémités, deux portes ouvraient : celle de gauche, par laquelle un valet de chambre introduisit Elie après qu'il eut fait passer une carte à Gérard, transformait le rez-de-chaussée en un appartement indépendant; tandis que la porte de droite, accrochée à l'intérieur, laissait voir un escalier garni d'un tapis, qui desservait les deux étages d'en haut. Ce signe évident d'une séparation d'existences donna pour le visiteur un intérêt plus puissant encore au visage de la pièce où il entrait après avoir traversé un vestibule tout sombre. C'était la chambre à coucher de Gérard : « Vous m'excusez, » dit ce dernier, « de vous recevoir ici... Je sors de mon tub... Vous savez, après la promenade à cheval, l'eau froide... C'est ma vieille hygiène... Sans exercice violent, je crois que je mourrais... Comme vous êtes gentil d'être venu!... » Et, ce disant, il achevait de revêtir un costume de matin en flanelle rayée. Elie, installé déjà au coin du feu, le regardait, souple et fort, avec son teint éclairé par le coup de fouet du grand air et du bain, et les moindres gestes de ce

corps robuste révélaient l'homme énergique, aussi certainement taillé pour les grandes dépenses de l'activité qu'il était fait, lui, Elie, avec ses membres frêles et son être énervé, pour le rêve et la passion : « Après cela, jugez donc des destinées par les tempéraments, » se répétait-il en examinant la chambre. — « Vous me permettez de m'habiller devant vous ?... avait repris Gérard après quelques minutes... Un domestique allait et venait, et Laurence raisonnait en lui-même sur les observations qui lui sautaient aux yeux, tout en s'enveloppant des bouffées d'une cigarette de tabac russe que son ami venait de lui tendre. Les deux fenêtres entre lesquelles avançait le lit donnaient sur un petit jardin dont les arbres, maintenant dépouillés, dessinaient leur squelette par delà les vitres. Le soleil du clair matin d'hiver entrait gaiement, et sa lumière emplissait cette chambre à coucher qui était bien celle d'un garçon riche. — Les plus légers détails indiquaient aussi l'absence complète d'un esprit de femme dans cet intérieur. Tout y était viril, presque sévère, depuis la solidité massive des meubles jusqu'aux faisceaux d'armes groupés sur les murs tendus de vert sombre. D'autre part, il suffisait d'un coup d'œil pour constater que le maître de cette garçonnière vivait beaucoup chez lui. La pièce n'avait pas cette face

muette et rangée des logis qui sont seulement la fausse fenêtre d'une vie de célibataire et masquent de décorum une existence en partie double. Le lit de milieu, tout bas et mince, avec son unique oreiller, était défait. Le livre placé sur la table de nuit et retourné, les pages ouvertes, avait été lu avant le sommeil, comme les journaux épars et les lettres décachetées avaient été parcourus au réveil. Sur un guéridon, le déjeuner montrait une seule tasse auprès de la théière en argent; et tous les autres objets nécessaires aux habitudes de confort d'un jeune homme élégant avaient cet air manié qui ne s'imite pas, car il réside dans une évidente mais involontaire et indéfinissable harmonie. Notre personne ne s'empreint-elle pas sur le milieu dans lequel ses fonctions habituelles s'accomplissent, avec une exactitude presque photographique? Gérard, qui surprit les regards errants de son visiteur, répondit à la muette interrogation qu'il crut y lire : « Vous n'excuserez. L'appartement devrait être fait. Mais mon valet de chambre a eu des courses pour moi. Un sot règlement de dette de jeu. J'ai perdu hier dans un tripot deux cents louis. A notre âge!... Vous voyez, je ne suis pas trop mal... J'ai encore un cabinet de travail et au besoin une petite salle à manger... Ce n'est pas très grand, mais j'ai du soleil et de l'air... » et il

respirait à pleins poumons. « A propos, » ajouta-t-il, quand le domestique se fut retiré, « vous nous restez à déjeuner?... » Le coup d'œil dont s'accompagna cette demande traduisit une inquiétude que la réponse à demi affirmative d'Elie dissipa aussitôt : « Je vais écrire un mot à Mme de Velde, » fit Gérard; « je lui ai parlé de vous, elle sera heureuse de vous voir... » Il précéda son ami dans un cabinet de travail, assez étroit en effet, mais dont les livres et les papiers témoignaient qu'on y séjournait souvent. Tandis que Lairesse déchirait une feuille de son *block-notes* et griffonnait un billet qu'un domestique vint prendre et porter sans autre instruction, Elie avait bien envie de regarder un portrait posé sur la large table et qui était celui de Claire. Il n'osa point, et se contenta de discuter intérieurement le degré de signification que pouvaient avoir et l'appartement et les façons de Gérard. — Etait-ce une hypocrisie de tenue? Gérard ne présentait aucun des symptômes d'un amant heureux et qui vit avec une maîtresse conquise par un coup d'audace sur tous les préjugés du monde. Sa sortie solitaire du matin, sa séance au jeu la veille, — et où? — indiquaient un de ces divorces tacites et pourtant ménagers d'une situation irrévocable. Comme au soir de la rencontre le long de l'Esplanade, la conversation

portait presque uniquement sur d'anciens collègues. Gérard en parlait comme un officier mis à la retraite parle de l'armée. Il était au courant de toutes les mutations. Ses yeux brillaient... Ils s'assombrirent quand l'heure avança, et ils étaient devenus presque ternes au moment d'entrer dans l'appartement du premier étage, qu'ouvrit un domestique en livrée dont les boutons portaient les deux lettres C et V.

Si la curiosité d'Elie était déjà vive lors de son arrivée devant l'hôtel, à cet instant elle se trouvait portée à son comble par la quantité de petits faits qu'il venait de surprendre. Mais au premier regard jeté sur la jeune femme, c'est à peine s'il put continuer d'observer, enveloppé qu'il fut aussitôt par un charme d'attendrissement dont il aurait eu peine à définir la nature. Il la reconnut aussitôt. Elle lisait, assise au coin du feu dans un petit salon d'une tonalité bleu pâle, vêtue d'un déshabillé blanc du matin que garnissaient d'innombrables volants de dentelle. Ses cheveux châtains avaient gardé leur nuance fine et cendrée d'autrefois, et, comme autrefois, une raie les divisait simplement sur le côté. Le caractère de profond sérieux qui faisait jadis la beauté morale de son visage résidait encore dans ses yeux doucement noirs et dans les lignes reposées de ses joues et de son front. Seulement ce sé-

rieux paraissait s'être exagéré. C'était maintenant une gravité voisine de la mélancolie, qui devait donner une sensation douloureuse à quiconque savait son histoire. Ne s'était-elle point placée dans de telles circonstances qu'il n'y avait plus de moyen terme pour elle entre la félicité suprême et le pire malheur? Ce visage était un peu amaigri, ces yeux un peu creusés, cette bouche charmante, qui appelait invinciblement la comparaison avec une fleur, se fermait dans un pli tout près d'être triste. Non, cet ensemble n'avait rien de commun avec l'image de la félicité dans la faute. Mais il écartait aussi toute idée de faute. Elie n'eût pas connu les faits comme il les connaissait, et on lui eût montré Mme de Velde en lui racontant qu'elle avait été l'héroïne d'un des fameux scandales de la société parisienne, qu'il eût crié hardiment à la calomnie, tant il rayonnait de fierté calme, de noblesse franche, de sérénité résignée autour de cette femme de trente-quatre ans, qui s'inclina d'un mouvement de princesse lorsque Gérard présenta le visiteur. Le geste par lequel sa main fit signe à Elie de prendre place était empreint de cette grâce chaste où les hommes qui ont un peu vécu reconnaissent l'instinctif *noli me tangere* de l'honnête femme, cette sorte de pudeur absolue, irraisonnée, comme physique, et qui

décourage jusqu'au plus timide désir. « Votre ami, monsieur, » dit-elle, « m'avait trop souvent entretenue de vous pour que ce ne fût pas un réel plaisir de vous recevoir... » Cette simple phrase, qui plaçait pourtant Gérard entre elle et Laurence, fut prononcée d'une voix un peu basse et voilée, mais sans que rien, ni dans l'intonation ni dans la physionomie, révélât l'embarras qu'une femme du monde doit éprouver en se retrouvant proscrite et déchue devant un homme qui l'a connue honorée et souveraine. Ce n'était pas non plus l'impudence avec laquelle une créature vaincue marche au-devant de l'affront possible. Non; cela ressemblait à la sécurité hardie d'une personne qui s'est jugée dans le for de sa conscience, qui s'est donné raison et qui n'admet pas qu'on la discute. Et dans la conversation qui précéda le déjeuner, comme dans celle qui se soutint à table, pas une seconde Claire ne se départit de cette attitude. — « Mais est-ce une attitude? » se demandait Elie, indéfiniment.

Il se trouvait assis à l'un des côtés de la table carrée, sur la droite de Claire, en face de laquelle était Gérard. Deux buffets de la Renaissance ornaient cette salle à manger. Un seul tableau était appendu aux murs boisés, qui représentait la fuite d'un *steam-boat* dans la brume. Dès le commence-

ment du déjeuner, les mots se firent plus rares. Une gêne, vainement dissimulée par la cordialité des avances, pesait sur les trois convives. Elie Laurence, qui continuait de se commenter tout bas les plus menus détails, sentait cette gêne comme palpable à travers les inflexions de la voix de Gérard, ses gestes surveillés, l'inexprimable contrainte de son regard. Il observait que son ami, affamé sans doute par son exercice du matin, mangeait et buvait de grand appétit, tandis que Mme de Velde, après avoir touché du bout des dents au morceau placé dans son assiette, posait sa fourchette et son couteau sur ce qu'elle laissait, comme les petites filles qui veulent éviter une réprimande. Jusque dans la façon dont ces deux êtres se tenaient à table, il y avait pour ainsi dire des différences de physiologie et de circulation du sang. Et l'atmosphère de gêne s'épaississait toujours, d'autant plus que Claire semblait maintenant absente de la chambre, avec son visage immobile, ses réponses brèves, son indifférence songeuse... Elie, à bout de ressources, crut trouver un sujet de conversation dans le tableau qui lui faisait précisément vis-à-vis, et tout de suite il s'aperçut qu'il fournissait à ses hôtes une occasion de manifester leur divorce d'intelligence après leur divorce d'habitudes et de tempérament... « C'est une

toile du peintre anglais Turner,» fit Mme de Velde; «l'aimez-vous?...» Et sur la réponse affirmative d'Elie, elle se tourna vers Gérard avec un sourire : «Vous voyez,» reprit-elle, «que je ne suis pas seule de mon sentiment...» — «Mais j'ai toujours cru que vous deviez avoir raison,» répliqua-t-il; «les beaux-arts et moi, nous étions déjà brouillés au quai d'Orsay... Vous en souvenez-vous, Laurence?...» Elie se rappelait en effet le mépris que Gérard, homme d'ambition et d'énergie pratique, professait dès cette époque pour ce qu'il appelait dédaigneusement le côté littéraire de la vie; et il écoutait la jeune femme discuter sur la peinture anglaise avec la fine justesse de sensations qu'elle paraissait devoir apporter à toutes choses, instruite et simple, sans coquetterie d'esprit, mais comme une personne qui a beaucoup réfléchi et comparé. Très évidemment, depuis des années, elle avait vécu parmi des livres et des idées. Quelques minutes plus tard, la causerie avait tourné. Gérard parlait de l'Angleterre à son tour et du peuple anglais, mais il avait porté la question sur le terrain de la politique. Il critiquait les dernières mesures prises à l'égard de l'Irlande. Il comparait les colonies anglaises aux colonies françaises. Claire se taisait maintenant, et sa main sans bagues lissait ses cheveux par un geste qui re-

portait Elie à plusieurs années en arrière. Il écoutait Gérard cependant, et il admirait la précision directe de ses phrases; puis il concluait que son ami et sa maîtresse étaient séparés par leurs qualités mêmes. Elle ne semblait pas plus apprécier la valeur de ce qu'il disait, qu'il n'avait paru goûter le charme de ses paroles à elle, tout à l'heure. Une mélancolie l'envahissait qui redoubla encore, à un moment où, revenus dans le petit salon pour prendre le café, il vit Gérard mettre un baiser sur la main de Claire, en réponse à une taquinerie gracieuse... Le soleil d'hiver glissait à travers le store baissé, qui était d'un bleu plus pâle que le bleu des tentures et coupé d'une bande de guipure ancienne. Pour un étranger, certainement, cette jeune femme auprès de ce jeune homme, tous les deux libres de s'aimer, tous les deux rapprochés l'un de l'autre par le sacrifice hardi de leur avenir, tous les deux riches et placés dans ce décor d'élégance tendre, — c'était le bonheur. Mais pourquoi une vapeur de gêne avait-elle enveloppé cette causerie du déjeuner, dont cependant tout rappel de la vie mondaine avait été soigneusement omis? Pourquoi, même à cette minute du baiser, une étrange nuance de contrainte se lisait-elle sur le visage de l'amant, et, dans les yeux de la maîtresse, une nuance de renoncement sans

espérance? Ou bien Elie se trompait-il et tous ces indices d'une mystérieuse et irréductible séparation entre ces deux êtres n'existaient-ils que dans son imagination, que dans son désir peut-être? Etait-il bien sûr que le subit accroissement de sa tristesse ne dérivât point d'une subite et indistincte jalousie?

Malgré ce malaise du premier jour, — à cause de lui peut-être, — Laurence fit une seconde visite à la rue de Balzac, puis une troisième, puis une quatrième, et, si la curiosité de comprendre le caractère de Mme de Velde dans ses rapports avec Gérard était toujours aussi forte en lui, maintenant il s'y mélangeait beaucoup de cette vague tendresse qui marque la naissance des sentiments durables. Ces sentiments eux-mêmes furent bientôt caractérisés d'une telle manière que, s'il fût descendu au fond de sa conscience, Elie n'eût guère pu s'empêcher de se les avouer. Mais dans la seconde période de la vie, quand l'homme ne se trace plus des programmes de passion qu'il réalise ensuite par devoir, il n'est pas rare que l'on se fasse illusion à rebours sur les attachements auxquels on s'abandonne. De même qu'à l'époque de l'adolescence nous croyions immortelles des émotions d'une heure, sur le déclin de la première jeunesse nous nous imaginons

tenir moins à nos amours que nous n'y tenons réellement. Elie était d'ailleurs trop scrupuleux en matière d'amitié pour ne point se juger incapable d'aimer d'amour la maîtresse d'un ami qui l'avait introduit dans sa maison et qui lui marquait une infinie confiance. Hélas! elle est si insensible et si fleurie de bonheurs délicats, la pente qui nous mène de la sympathie pour un joli esprit de femme à la passion pour toute sa personne! C'est plus tard seulement, c'est trop tard, lorsque le sortilège nous a enlacé tout entier, que nous reconnaissons dans notre commencement de familiarité avec celle que nous n'eussions jamais dû aimer le principe de notre coupable enivrement. Au bout de huit semaines Elie Laurence, qui s'était laissé entraîner à voir Mme de Velde tous les jours, ne se rendait pas compte encore de la place que cette femme avait prise dans son cœur jusque-là si vide. Il savait bien qu'il ne s'ennuyait plus, et il savait aussi qu'au lieu d'étudier en observateur la situation de Claire et de Gérard, il en acceptait pêle-mêle les avantages et les inconvénients. Mais dans quel recoin de son âme lassée eût-il trouvé la force de résister à l'attirance qu'exerçait sur lui la respiration de ces atomes presque impondérables qui font l'atmosphère et comme le parfum physique et moral d'une femme, — atomes subtils

qui, flottant autour de Claire, l'enveloppaient, lui, le songeur, d'une sorte d'engourdissement délicieux?...

Dès ses premières visites, il la trouva presque toujours seule, et il ne s'en étonna pas trop, la devinant assez déjà pour comprendre de quelle grande difficulté devait être, à une femme aussi fière, mais déclassée, le recrutement de ses relations présentes. Plus tard, il apprit qu'elle recevait secrètement, et le matin, quelques-unes de ses amies du monde, restées fidèles malgré les préjugés que professe l'hypocrisie des salons pour les fautes déclarées. Elie apprit encore que Gérard avait déjà essayé d'introduire dans cet intérieur abandonné deux de ses anciens camarades. Mais ils avaient déplu à Claire par quelques-unes de ces imperceptibles fautes de tact, auxquelles les femmes sont rendues d'autant plus sensibles par les délicatesses d'une situation moins officielle. Elle en était donc arrivée à vivre dans le silence luxueux du petit hôtel, presque sans aucune sorte de société, car on pouvait à peine donner ce nom à trois personnes âgées, apparentées à elle de loin et pauvres, — une dame veuve et deux vieux garçons, — qui surgissaient une fois par semaine, vers l'heure du dîner. Quant à Gérard, il n'était pas besoin d'un grand effort d'observation pour constater qu'il appréhendait les monotonies

du tête-à-tête. Sous un prétexte ou bien sous un autre, il sortait le plus souvent pour l'après-midi. Et Claire passait des journées entières enfermée dans le petit salon bleu, qui devint bien vite le centre du monde pour Laurence. Avec l'espèce d'égoïsme naïf qui est celui de beaucoup de maris, — égoïsme qui relevait dans la circonstance une estime justifiée pour la loyauté de Claire, — Gérard prit bientôt l'habitude d'utiliser les assiduités de son ami au profit de ses désirs d'indépendance : « Elie vous tiendra compagnie, » disait-il à Mme de Velde; « vous êtes tous les deux de la race des chats... Vous vivriez immobiles dans un coin de la chambre... Moi, je suis comme les lévriers, il faut que j'aille et que je vienne... » Claire inclinait la tête sans répondre. Elie s'excusait, puis il restait. Sa volonté n'avait pas de force contre la séduction de la présence de cette femme. Ce qu'il y avait de particulièrement irrésistible en elle, c'était une magie d'influence intimement douce qui captivait plus qu'elle ne troublait, une suavité continue et enveloppante des attitudes et des gestes. Elle ne faisait pas un mouvement qui fût plus vif qu'un autre, et cette lenteur de tout son être produisait un effet d'harmonie qui se reflétait dans toute la physionomie du petit salon. Depuis les fleurs sans cesse re-

nouvelées qui garnissaient les menus vases posés de-ci de-là, jusqu'au rangement des livres dans la bibliothèque basse, jusqu'à la disposition de quelques boîtes de laque sur les tablettes de la mince vitrine, tout, dans cet asile qu'une lumière atténuée par le store baissé colorait tendrement, s'accordait au caractère de la douce recluse. Sur le piano posé de façon transversale, les cahiers de musique étaient ouverts. Le feu brûlait dans la cheminée d'une flamme égale, et presque toujours Claire était assise à la même place, auprès de ce feu, sur une chaise longue garnie d'une soie ancienne d'un rose mort et glacé d'argent. Ses pieds un peu longs posaient sur un coussin. Des coussins encore soutenaient par derrière ses épaules, qu'elle avait plutôt hautes et carrées qu'effacées et tombantes, — mais ces jolis défauts donnaient à sa personne ce rien de gaucherie, cette grâce spéciale qui plaisait en elle plus que la perfection de formes d'une autre. Elle travaillait à quelque ouvrage de broderie ou elle lisait. Mais qu'elle piquât du bout de son dé en or l'aiguille à tapisserie dans le canevas monté sur son métier, ou qu'elle fît glisser la lame du couteau d'écaille noire entre les pages de son livre, toujours ce même rythme lent et doux de ses moindres mouvements révélait une créature de silence et de rêve-

rie, qu'une méditation ininterrompue semblait devoir préserver de tout contact trop vif. Tout d'abord, entre Elie Laurence et elle, cette solitaire tendit comme un voile de réserve que le jeune homme n'essaya pas de soulever. Elle ne lui donnait la main ni à son arrivée ni à son départ, et, s'il laissait tomber la conversation, elle ne la relevait jamais. Elie Laurence lui sut gré d'être ainsi, comme il lui sut gré plus tard de se départir de cette réserve. Ce n'était pas seulement l'illusion de l'homme qui trouve dans chaque détail une raison nouvelle d'aimer davantage ce qu'il a commencé d'aimer. Dans la situation si délicate où Claire se trouvait engagée n'était-ce pas un signe de distinction d'âme qu'elle redoutât une intimité improvisée et qu'elle en pût admettre une éprouvée? Les êtres vraiment sensibles et qui ne vivent pas pour l'opinion sont ainsi. Notant toujours avec un soin jaloux les plus infimes indices, Elie put observer que, durant les semaines de début de cette intimité, Claire le recevait en toilette de ville et comme prête à sortir, même lorsqu'elle devait passer la journée au logis. Plus tard, au contraire, et quoique par une convention tacite elle attendît sa visite, il la trouvait dans une robe faite pour la chambre et ses pieds chaussés de petits souliers. Et il ne savait dans quel costume elle lui plaisait da-

vantage; car, avec sa robe de ville un peu courte, ses minces bottines vernies à talons bas et faites pour la marche, elle avait ce qu'il appelait assez bizarrement dans sa pensée la «totalité», — cette charmante et vivante allure d'une femme qui ne fait qu'un avec ce qu'elle porte, et, par moments, c'étaient des jeunesses de tournure et de visage qui donnaient à cette Parisienne de plus de trente ans comme un air charmant de pensionnaire en liberté; au lieu que dans la robe de chambre plus longue, surtout si elle en enroulait la traîne autour de ses pieds, elle apparaissait grandie, ayant un je ne sais quoi de serpentin, d'inquiétant et d'alangui dans l'interminable ligne de son corps. Mais, dans l'une ou dans l'autre de ces toilettes, elle demeurait la femme si simple, si chaste, qu'il paraissait impossible qu'elle n'eût pas traversé le monde en hermine, — irréprochablement blanche et pure. L'idée qu'elle se trouvât dans une situation irrégulière s'en allait de l'esprit lorsqu'on approchait d'elle, comme aussi l'idée, lorsqu'on la voyait aux côtés de Gérard, qu'un lien coupable pût les unir.

Et c'était bien là l'insoluble et passionnante énigme qui s'imposait à la réflexion d'Elie, surtout dans le trajet de la rue Barbet-de-Jouy à la rue de

Balzac, — trajet qu'il prit l'habitude, après un certain temps, de faire jusqu'à six fois par semaine et toujours aux environs de cinq heures du soir. Ce ne fut point de sa part un calcul, bien que Gérard Lairesse, lorsqu'il rentrait lui-même et trouvait là son ami, ne manquât jamais de le prier à dîner et à passer la soirée. Non. Mais avec l'intuition poétique, familière aux délicats blasés, Elie Laurence avait senti, plus qu'il ne l'avait observé, que Mme de Velde était une personne de fin d'après-midi. Pour toutes les femmes, en effet, ne se rencontre-t-il pas une heure de la journée, instant fugitif où leur beauté s'harmonise avec la couleur et, pour ainsi dire, l'âme des choses? Il en est de rieuses et de gaies dont la mutinerie folâtre est plus délicieuse le matin. Il faut vivre avec celles-là dans la familiarité de la vie de campagne ou au bord de la mer, et c'est dans quelque chevauchée sous le soleil encore montant qu'un homme qui les aime goûte davantage leur charme heureux. Il en est d'autres, d'impériales et de triomphantes, auxquelles convient l'éclat des fêtes de nuit, et dont la royauté éclate plus entière dans la magnificence des grandes toilettes, parmi les lustres et les fleurs, les diamants et les épaules nues. La grâce de Claire, si délicate, si grave et pourtant si touchante, séduisait plus en-

core dans la demi-clarté du crépuscule commençant. Elle appuyait son front sur sa main, s'abandonnait un peu en arrière parmi les coussins de la chaise longue, et avant que le domestique n'apportât les petites lampes anglaises à globes rosés et bleuâtres, elle parlait d'une voix adoucie et profonde. Il lui arrivait alors de prononcer de ces phrases singulièrement vagues et tristes, où l'imagination de l'interlocuteur pouvait deviner quelque confidence dissimulée sur des souffrances dont elle ne se plaignait jamais... Oui, c'était ainsi, les yeux perdus, la bouche rêveuse, moins sûre d'elle-même et plus languissante, avec une agonie de la lumière autour d'elle, que Laurence la revoyait lorsque, par les temps secs, il venait à pied le long de cette esplanade des Invalides où il avait rencontré Gérard. Elle était si voisine et si lointaine déjà, cette rencontre! Et, comme il arrive aux amoureux, machinalement il associait l'image de Claire à chaque détail de son chemin. Cette esplanade obscure, qu'il l'avait traversée de fois à une époque où Mme Audry était encore libre! Quelle mystérieuse destinée l'avait d'abord éloigné, puis rapproché de cette femme?... Une minute, il s'arrêtait sur le pont, il regardait la Seine couler verte et froide, et sur le fleuve laborieux les remorqueurs tirer à grand renfort de va-

peur, le long de la chaîne de touage, les énormes bateaux pleins de charbon. Au loin, à gauche, les deux tours du Trocadéro montaient, grêles, dans le ciel clair; les arbres des Tuileries, à droite, se fondaient dans le ciel plus sombre. Il éprouvait une volupté, à la fois sentimentale et sensuelle, à se ressouvenir, devant le travail glacé de la vie en plein air, de l'étroite et tiède retraite où la jeune femme l'attendait. Il prenait par la rue François-Ier maintenant, large et longue, et il pouvait, dans la demi-solitude de cette allée paisible, faire et défaire en toute liberté le plan de sa conversation avec Mme de Velde. Il aimait aussi l'avenue des Champs-Elysées, fourmillante de voitures, à cause de son contraste avec le provincial silence de la montée de la rue de Balzac. C'est la félicité des secrètes, des inconscientes tendresses, que cette expansion de la rêverie sur tous les objets. On n'aime jamais mieux qu'aux heures où l'on ignore qu'on aime. Triste vérité, qui nous montre une erreur de notre âme impuissante dans tout effort vers la passion complète! Mais il en est de l'amour comme des petits enfants. Vainement voudrait-on les garder dans l'innocente mignonnerie de leurs premiers sourires. Il faut qu'ils grandissent. Il faut qu'ils nous fassent souffrir. Il faut qu'ils nous quittent..

Un jour qu'il était arrivé ainsi rue de Balzac à cette heure incertaine qu'il aimait entre toutes, Laurence ne trouva pas de domestique pour l'introduire, quoique la cloche du concierge eût annoncé sa venue. La porte de l'appartement de Mme de Velde était ouverte. Il entra. Il frappa doucement avant de pénétrer dans le petit salon; aucune voix ne lui répondit. Il ouvrit cette seconde porte, et il aperçut Claire, qui ne l'avait pas entendu. Elle était assise dans la pénombre, au coin du feu, les mains croisées sur ses genoux, dans une attitude qui exprimait un abattement sans mesure. Il y avait dans la pose de cette femme, qui n'était plus toute jeune, et qui, vêtue de blanc comme on imagine les fantômes, regardait devant elle, par cet après-midi finissant d'hiver, les flammes de la cheminée où elle semblait suivre l'écroulement d'une chère, d'une ancienne espérance, — il y avait, dis-je, quelque chose de cruellement, d'irrémédiablement lamentable et navré. C'était comme la totale abdication d'un pauvre être vaincu. Et cette expression de désastre intime contrastait si fort avec l'ordinaire maîtrise de soi de cette figure fière, que le jeune homme en fut ému jusqu'à la douleur. Il marcha vers elle d'instinct, et il lui prit la main : — « Vous souffrez?... » fit-il. Elle releva la tête et lui montra un

visage décomposé. Il en fut si touché, qu'involontairement son cœur se serra et que deux grosses larmes vinrent à ses yeux, — de ces larmes d'homme que les femmes aimantes ne voient jamais couler sans avoir le désir de les boire en un baiser. Elle le regardait, et, comme elle ne se dominait plus, elle se laissait voir jusqu'à l'âme. Une ineffable reconnaissance émana d'elle, et redevenue calme : — « J'avais une mauvaise heure, » dit-elle; « qui n'en a pas? Mais vous voici, et tout cela va se dissiper... Je vous garde, » ajouta-t-elle, lorsque le domestique entra, portant les lampes. « Gérard ne sera pas là pour dîner, et c'est une charité de ne pas me laisser seule... » Elie accepta, et, soit que la pitié dont il avait donné une preuve si évidente eût profondément remué Claire, soit qu'elle fût, ce soir-là, sous une de ces influences nerveuses où l'angoisse soudain se résout en délices, comme une femme nouvelle apparut au jeune homme. Par une subite métamorphose, elle se laissait aller à redevenir la rieuse, l'expansive, l'enfantine personne qu'elle avait dû être en des époques plus heureuses. Elle causait, et ses regards brillaient. Elle se levait, et une grâce souple révélait que, derrière son habituelle froideur, une créature de caressante tendresse était dissimulée. Elle regardait, et comme un fluide

nageait dans ses prunelles d'ordinaire muettes. Pour la première fois elle aborda dans la conversation cet éternel sujet de l'amour, auquel il semble que l'entretien doive nécessairement aboutir même entre l'homme le plus scrupuleux et la femme la plus pudique, pour peu qu'ils soient en confiance... Le dîner était fini. Au dehors le vent soufflait. Ils étaient seuls, et, après avoir parlé des déceptions inévitables de ce douloureux et perfide amour, Claire disait que l'amitié du moins ne mentait pas. Elle disait que sa chimère avait toujours été de rencontrer, non pas une amie, mais un ami, parce qu'il y a trop souvent dans la nature de la femme de l'indécis et de l'incertain, tandis qu'une âme d'homme peut si bien réunir une loyauté de frère à une délicatesse de sœur. Avec un regard d'une sincérité si émue que toute nuance de coquetterie en était absente, elle demandait à Elie s'il ne croyait pas à la possibilité d'une telle amitié, pourvu que la femme fût entièrement vraie et l'homme supérieur à ce faux amour-propre qui transforme en un combat les rapports entre les deux sexes. Elle ajoutait, revenant sur elle-même et comme hantée par de tristes images, que c'était une grande misère de voir comme on se méconnaissait les uns les autres dans cette existence si courte, et qu'on se fît tant souf-

trir avec des malentendus. Puis, ingénument, et avec la candeur d'une jeune fille qui parle comme elle pense, elle interrogeait Elie : « Est-ce que vous ne voulez pas être mon ami?... » disait-elle. Et il répondait : — « Il y a si longtemps que je le suis à votre insu... » Il lui racontait le souvenir qu'il avait gardé d'elle, — et les heures de cette soirée fuyaient légères. Ils étaient tous les deux dans cette divine minute où deux êtres, faits pour se rendre heureux, se découvrent soudain, et ne voient l'un de l'autre que leur manière de sentir, sans se rendre compte de la conséquence de cette découverte. Pas une seconde, durant cette soirée de songe, Elie n'eut l'impression qu'il avait devant lui une femme qui pût en effet lui être autre chose qu'une sœur. Ce qu'il y avait dans sa nature de féminin, d'un peu alangui et blasé, le rendait merveilleusement propre à jouir de ces demi-teintes qui sont l'aube de l'amour partagé, — et c'est seulement à la rentrée de Gérard qu'il s'aperçut du terrible chemin que Claire et lui venaient de parcourir. Lairesse arrivait, lui aussi, avec un reflet de gaieté dans les yeux. Il avait dîné en compagnie de quelques amis et passé deux heures au théâtre. Tandis qu'il racontait sa soirée, Elie regardait Claire, dont le visage s'était de nouveau éteint et altéré. — Quant à lui, une

douleur aiguë venait de le saisir, dans laquelle il reconnut avec épouvante toute la jalousie de l'amour.

Le voilà donc, le résultat de cette curiosité désintéressée? Il aimait la maîtresse de son ami! — Mais elle? Ce qu'il avait reconnu dès le premier jour d'inexplicable dans le caractère de Mme de Velde lui rendait sa conduite plus inintelligible. Dix hypothèses obsédaient son esprit, tandis qu'il revenait chez lui au sortir de cette étrange soirée, commencée dans le plus noble attendrissement, continuée dans l'effusion du cœur et terminée maintenant dans l'agonie de l'inquiétude. Elie avait été trop corrompu par ses précoces amusements pour qu'un fonds d'amertume et de défiance ne se fût pas amassé en lui, qui devait remonter vers la surface de son âme à la première secousse violente. Aussi quelques-unes de ces hypothèses étaient atroces. Il se prit à se demander s'il n'avait pas affaire à une femme profondément perverse et habile, qui se préparait une seconde liaison à la veille de rompre avec la première. Mais tout démentait cet odieux soupçon, qu'il repoussa en se méprisant lui-même. Il se disait alors que si elle était sincère, elle ne l'aimait que d'amitié; et cette idée lui procurait à

la fois un apaisement et une douleur, car s'il mettait ainsi en repos ses scrupules d'ami de Gérard, il mutilait les plus impérieuses exigences de sa passion. Un homme qui aime a faim d'être aimé, comme un homme qui n'a pas mangé depuis cinq jours a faim d'un morceau de pain. Claire n'avait pas menti; mais Laurence n'était pas capable en ce moment de comprendre le compromis de conscience, si subtil et pourtant si loyal, par lequel beaucoup d'honnêtes femmes essayent de garder auprès d'elles celui qu'elles aiment, et dont elles se savent aimées, sans qu'il puisse leur parler d'amour. — « Non, elle m'aime, elle m'aime, » se disait Elie en se rappelant la transfiguration du visage de Claire lorsqu'elle l'avait vu pleurer sur sa peine à elle... A chacune de ces volte-face de sa pensée une résolution différente correspondait. Tour à tour il décidait de ne plus retourner rue de Balzac, d'avoir une explication avec Gérard, de poser une question définitive à Claire... Il finit par s'en tenir au parti qui ménageait à la fois ses remords à l'endroit de son ancien camarade, son besoin de la présence de Mme de Velde et ses incertitudes sur les sentiments de cette femme énigmatique. Il se dit qu'il se conformerait de point en point au programme d'amitié — sans autre nuance — qu'il avait accepté

avec tant d'émotion; et, pendant plusieurs nouvelles semaines, il se tint parole, non sans d'indicibles et profonds bonheurs, car le changement marqué des façons de Claire à son égard lui fut d'abord une douceur qui lui suffit presque entièrement. Puis, cette douceur diminua par degrés pour céder la place à des troubles profonds. Ce fut d'abord la jalousie qui le mordit de nouveau à la place malade de son imagination, — jalousie causée par la seule présence de Gérard. Ce n'était pas que ce dernier eût jamais usé de ses droits pour manifester le moindre mécontentement de l'intimité d'Elie et de Claire. Il était plutôt à cet endroit d'une indifférence qu'un observateur misanthropique eût attribuée à une secrète complicité. Elie Laurence sentait, lui, le contraire. Il avait maintenant assez complètement étudié les étranges relations qui unissaient ces deux êtres, pour connaître les véritables sentiments de son ami. Dans sa liaison avec Mme de Velde, Gérard se trouvait à ce point où un homme qui tient à sa propre estime demeure attaché par devoir à la femme qu'il a compromise irréparablement. Tandis que dans des crises de ce genre les amants irrésolus et faibles, comme l'Adolphe de Benjamin Constant, se vengent sur leur maîtresse, en la torturant, de la fidé-

lité qu'ils lui gardent, les côtés virils du caractère de Gérard se manifestaient par une attitude chevaleresque. Il mettait un point d'honneur à environner Claire de tout son respect, et il s'en fût voulu d'un soupçon envers elle comme d'une flétrissure personnelle. Elie, qui n'aurait point pardonné à Gérard une intrusion dans ses sentiments pour Claire, ne lui pardonnait pas cette générosité. Avec l'étrange logique propre aux amoureux, il haïssait l'indifférence de son ami, comme il eût haï sa défiance. C'est que, dans les deux cas, la certitude s'imposait à lui, toujours douloureuse, du pouvoir de Gérard sur Claire. Mais surtout c'était la grâce adorable de cette femme qui lui infligeait une souffrance constante. Sans se rendre compte de l'imprudence de cet abandon, et confiante dans le pacte de délicatesse qu'ils avaient conclu, tantôt elle laissait Elie prendre sa main et la baiser longuement. Tantôt, avec un geste de sœur, elle flattait les cheveux du jeune homme. Sans paroles, elle lui souriait d'un sourire ému lorsque leurs yeux se rencontraient. Elle le baignait, elle le noyait des effluves de sa personne, et quand il la voyait avançant vers le feu son pied chaussé d'un bas de soie noire brodé de dentelles à jour, ou que, penchant sa tête en arrière, elle montrait mieux la grâce de son buste, des

frissons couraient en lui. L'amour qu'il avait dans le cœur passait maintenant dans tout son être. L'homme physique et l'homme moral sont tellement unis et mêlés en nous, qu'en dépit de toutes les conventions et de tous les fermes propos, celui qui aime une femme, et qui la sent présente et vivante, en arrive à la fièvre du désir. Et un éclair farouche passe dans les yeux de celui qui avait juré de n'être qu'un ami, tandis que dans les yeux de l'amie tremble une lueur de pitié triste et de crainte...

Une crainte? Quelle crainte? Ah! c'est de Laurence, c'est d'elle-même, c'est de son passé, de son avenir, c'est de tout que Claire avait peur. Un nouveau changement s'était fait dans ses manières, que le pauvre Elie, en proie aux imaginations désordonnées de l'amour sans certitudes, attribuait injustement, aujourd'hui à une fatigue du cœur, le lendemain aux ordres de Gérard, un troisième jour à une passion combattue. Quand le malheureux jeune homme se présentait maintenant au silencieux hôtel de la rue de Balzac, il portait sur son visage ces stigmates des luttes intérieures, si cruellement visibles aux regards de la femme tendre et qui reconnaît son œuvre. D'entrevue en entrevue,

ces deux êtres sentaient davantage qu'une explication était nécessaire entre eux, et cependant l'un et l'autre semblaient la fuir. On eût dit que, pour des raisons différentes, ils redoutaient tous deux la fin de cette angoisse. Plusieurs fois, pourtant, Elie voulut parler; la supplication muette des yeux de Claire l'arrêtait toujours. Plusieurs fois aussi, — surcroît de tourment à son tourment accoutumé, — il lui arriva de venir à l'heure habituelle et de trouver la porte close. Mme de Velde sortait maintenant l'après-midi. Mais où allait-elle? Après chacune de ces absences, le jeune homme remarquait dans son abord une sorte de fermeté mélancolique et douce qui lui faisait mal, car il se sentait comme tenu à distance par des yeux et un visage où il lisait une pensée qui n'était pas pour lui. Quelle pensée? Il n'aurait pas su le dire. Ce fut précisément au soir d'un jour où il était venu à cinq heures déjà, sans trouver Claire, qu'il ne put se retenir de s'écrier, après les premiers mots de conversation : « Comme vous m'avez rendu malheureux aujourd'hui!... » Ils étaient seuls encore, et dans ce même petit salon bleu dont la fenêtre était entr'ouverte. Le scintillement des étoiles d'une nuit de printemps palpitait au ciel, et l'arome des lilas en fleur dont le jardin était rempli montait dans la chambre par douces

bouffées. Il y a des minutes de félicité tendre de toute la nature, où la plainte vient au bord du cœur comme les larmes au bord des yeux. Tandis que Laurence prononçait cette phrase de demi-reproche, Claire se tenait debout auprès de la fenêtre. Elle ne répondit pas. Ce silence blessa Elie, qui continua : « Si ce n'était qu'aujourd'hui!... Mais c'est tous les jours, toutes les heures, que je souffre pour vous... Et l'on croirait que vous ne vous en doutez même point... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis au bout de mes forces?... Est-ce que vraiment vous ne le voyez pas?... » Il parlait avec l'âpre égoïsme de la douleur irritée, et sa voix était devenue dure, et de toute sa personne montait cette colère agressive qui pousse un homme, quand il aime trop, à torturer la femme qu'il aime, pour que, du moins, il ne soit pas seul à souffrir. Claire le regardait avec un accablement infini sur son visage, et elle dit, comme se parlant à elle-même : « Il fallait bien que cette heure aussi arrivât... »

— « Ah! vous me faites trop de mal en me parlant comme si vous étiez ma victime, » continuait Elie tout à fait hors de lui-même, « quand c'est moi qui souffre tant! Répondez-moi, êtes-vous juste de m'infliger ce supplice? Vous savez que je vous aime, cependant. Ne niez pas, vous le savez... Hé

bien! si vous ne m'aimez pas, du moins dites-le-moi, que j'aie le courage de vous fuir... Ne me laissez pas dans le tourment de cette agonie d'incertitude... Pourquoi m'avez-vous retenu auprès de vous, pourquoi ces marques de votre sympathie, si réellement je ne vous suis rien?... Que voulez-vous de moi, enfin?... »

— « Vous m'aviez promis d'être mon ami, » fit-elle simplement; et elle pâlissait de seconde en seconde. Son souffle se faisait plus court. Ses paupières battaient sur ses yeux, dont l'iris s'agrandissait démesurément. Elle était mortellement troublée, et si belle! Et Laurence continuait : « Oui, j'ai promis, mais je ne connaissais pas mon cœur... Ah!... Si vous avez pour moi en vous quelque chose de tendre, dites-le... Non, n'ayez pas peur... Laissez-vous aller comme je fais maintenant, regardez-moi, vous voyez que je vous parle avec tout ce qu'il y a de sincère en moi... Faites de même... » — Et il l'attirait vers lui par un geste passionné, et elle ne se défendait pas. Sa tête, comme appesantie par une émotion trop forte, se baissait un peu. Elle était si près de lui qu'il respirait le fin parfum dont sa toilette était imprégnée. Il prit à deux mains cette tête tremblante, et sur le bord de ses cheveux, à la place douce de sa tempe, il mit un bai-

ser... Ce fut un effleurement des lèvres, une caresse à peine appuyée, mais qui fit jeter à Claire un léger cri. Elle s'échappa comme si une blessure venait de s'ouvrir en elle, et, le repoussant de ses bras étendus, avec un geste d'horreur, elle disait : « Mais vous ne sentez donc rien, vous ne comprenez donc rien, que vous me traitez ainsi?... » Les mots s'arrêtèrent sur sa bouche; et il y put lire, comme sur une page écrite, la révolte de la créature fière pour qui le désir de sa personne est un affront insoutenable, et, par une volte-face soudaine de son cœur, il n'éprouva plus que l'immense regret de l'évidente douleur qu'il venait de lui causer, en même temps qu'il aperçut la possibilité de la perdre à jamais... « Pardon! Pardon!... » s'écria-t-il comme un enfant; et il tomba sur un fauteuil où il fut pris d'une de ces crises de sanglots que connaissent seuls les hommes que leur organisation nerveuse rend presque pareils aux femmes par les soudainetés maladives de leurs impressions. Mais elle, doucement cette fois, et revenue auprès de lui : « Ce n'est pas votre faute, Elie, » reprit-elle; « j'avais fait un rêve impossible... » Elle était là, debout devant lui, plus blanche que les dentelles de sa robe du soir qu'il aimait tant, et, de ses yeux sombres, dont la noirceur était presque effrayante dans ce visage si pâle,

elle le contemplait. Un apaisement s'échappait d'elle. De ses mains elle tenait les deux mains du jeune homme, et un magnétisme inexplicable de tendresse et de douceur sans trouble le pénétrait. Il eut la force de lui sourire... Combien de temps demeurèrent-ils ainsi tous les deux, dans cette attitude qui les rendait semblables au groupe d'une sœur aînée consolant un frère plus jeune? Ils n'auraient su le dire. Ce fut elle qui la première rompit le charme, en lui disant d'une voix tout à fait altérée : « Je ne me sens pas bien... Je suis brisée... Il faut que vous me laissiez seule, Elie... Obéissez-moi, si vous voulez me plaire... » Et il obéit. Il se leva, il prit congé d'elle comme les autres soirs... « A demain, » dit-il sur le pas de la porte. Elle baissa la tête et fit un geste de la main droite. — Qu'il devait la voir souvent ainsi dans ses songes!

Si étrange qu'eût été l'expression du visage de Claire à cette minute où le jeune homme se retournait avant de passer la porte, ce dernier emportait dans son cœur une évidence qui lui rendit presque douces les heures de la nuit suivante et de la matinée. Il aimait et il se savait aimé. Avec une force infinie d'espérance, et malgré tant de raisons de s'inquiéter, il allait en idée jusqu'au bout de ces deux certitudes. Il disait à Gérard les secrets senti-

ments du cœur de Claire, et, par délicatesse, Gérard s'effaçait. Claire devenait libre. Ils partaient ensemble pour le pays du soleil. Des horizons apparaissaient à l'imagination d'Elie, tout composés de ciels clairs, de flots bleus et de villas fraîches parmi des palmes et des fleurs; et ces ciels étaient lumineux comme un bonheur de toujours, cette mer infinie comme la tendresse d'une femme au grand cœur, ces fleurs et ces palmes gracieuses et parfumées comme les pensées d'un amant comblé. Puis le jeune homme rêvait encore d'un intérieur que Claire ornerait de sa douce présence, où elle passerait avec la grâce lente de ses gestes, avec le sourire ému de sa bouche, avec le regard caressant et noyé de ses grands yeux. Pas une seule appréhension des difficultés à vaincre ne troublait le charme de ce mirage, et cette griserie de l'attente s'augmentait encore à mesure que se rapprochait l'instant de la visite à la rue de Balzac... Deux heures venaient de sonner. Elie Laurence était à sa table, trompant sa fiévreuse impatience par la lecture des quelques billets qu'il avait reçus de Claire, quand son domestique entra, portant une enveloppe dont la suscription le frappa aussitôt droit au cœur. C'était bien l'écriture de celle qu'il aimait. « Qui a remis cette lettre?... » demanda-t-il aussitôt, car il ne voyait sur cette

large enveloppe ni timbre ni cachet de la poste : « Un commissionnaire qui est parti aussitôt, » lui répondit-on. Ses mains tremblaient. Il posa cette enveloppe — qui, à en juger par le poids et l'épaisseur, devait contenir plusieurs feuillets — sur sa table et à côté des autres. Oui, c'était bien l'écriture de Claire, ferme, un peu masculine et pleine, avec sa régularité droite et comme son air de loyauté. Elie comprenait que sa destinée tenait tout entière dans ce paquet de papiers que des doigts de lui bien connus avaient manié. Un cachet de cire sur lequel était empreinte l'image d'une hirondelle fermait la lettre. C'était lui qui avait donné cette pierre gravée à son amie, à la suite d'une causerie dont il se rappela tous les détails. Enfantinement et par une superstition d'amoureux, il baisa ce cachet, puis il ouvrit la lettre. Il y avait en effet plusieurs feuillets, — et à la tête du premier un mot qui fit tressaillir Laurence.

CONFESSION D'ADIEU

Onze heures du soir.

« Quand vous recevrez cette lettre, mon ami, — ah! pardonnez-moi de vous le dire tout de suite,

mais il faut qu'il en soit ainsi pour que vous lisiez ces pages comme je vous les écris, avec le sentiment de l'irrévocable, — il y aura entre nous des lieues et des lieues, et il y aura surtout ma volonté de ne plus jamais vous revoir. Vous serez, vous, à Paris, prêt à continuer une vie qui, malgré ce que vous en croirez au premier moment, a son avenir. Et, si vous pleurez à la lecture de ces lignes, ce sera de ces larmes qui soulagent, — larmes de guérison à travers lesquelles la douleur d'aujourd'hui regarde un lendemain d'espérance. Je serai, moi, bien loin de cette ville où je vous ai connu trop tard, cachée sous un faux nom dans un coin perdu, et j'achèverai une existence qui, du moins, sera délivrée de l'affreuse atteinte des fautes que j'ai pu prévoir, des remords que j'ai pressentis. C'est là une résolution que je vous supplie, que je vous ordonne de respecter. Mais pourquoi parler d'ordres et de supplications? Lisez seulement jusqu'au bout ces feuilles où je veux me confesser à vous tout entière, et vous comprendrez, comme je le comprends, avec une évidence invincible, qu'entre vous et moi ma vie est dressée qui me défend de vous demander le bonheur. Ah! Ma vie! un dernier sentiment de femme me pousse à vous la montrer dans sa plus intime essence. J'ai besoin, au moment où je vous

quitte pour toujours, de vous laisser de moi une image vraie, et qui me justifie même de vous quitter, — qui me justifie de tout le reste. Je sais que j'ai commis ce que la morale des hommes considère comme la plus coupable des fautes. A l'époque où j'ai fait ce que j'ai fait, ma tranquillité d'âme était absolue. Aujourd'hui je songe au jugement que vous pouvez porter sur moi. Je me dis que je ne vais plus être pour vous que le souvenir d'une absente sans retour possible, d'une morte à jamais disparue. Et j'ai peur. Il me semble que vous voyez des taches sur ma conscience, et, de ces taches-là, il faut que je me lave. J'ai connu des femmes dont le souhait suprême fut d'être parées avant qu'on ne les couchât au cercueil. Pourquoi l'amie qui meurt à vous n'aurait-elle pas cette coquetterie de sa tombe, — un peu pour elle et peut-être beaucoup pour vous? Je les tromperai ainsi, en pensant à vous plaire, ces dernières heures que je dois passer dans le petit salon où vous veniez, parmi ces meubles qui furent les témoins muets de nos longues conversations de tant de soirs d'hiver. Etre ici et vous écrire, c'est vivre avec vous une dernière fois, avec le vous des veillées douces, avec l'ami qui me comprenait et qui m'aimait comme je lui avais demandé de m'aimer. Non, Elie, ne voyez pas un re-

proche dans cette phrase. C'est la plainte d'une âme endolorie, mais contre la destinée, contre elle-même, et non pas contre vous qui n'avez commis d'autre crime que de croire à la possibilité de me refaire un bonheur à force de tendresse. Vous allez sentir, comme je le sens, que c'était là un rêve insensé. Mais de ce rêve je vous suis reconnaissante jusqu'au fond de l'âme. Hélas! ce n'est pas pour vous avouer ces choses que j'ai pris la plume. L'idée de votre peine domine à présent ma volonté... — Je viens de m'arrêter quelques minutes, je ne pouvais plus continuer. Me voici tout à fait calme. La lucidité s'est faite dans ma pensée. Mon désir de conquérir votre estime à jamais est si fort en ce moment que, par un étrange pouvoir de résignation, je ne tremble plus. Je le sens, j'aurai l'énergie de vous parler de moi comme d'une autre. Qu'un peu de cette énergie passe en vous pendant que vous me lisez! Que de fois depuis ces dernières semaines je me suis assise ici, avec l'idée de vous raconter ma vie pour vous faire comprendre cette nécessité d'une séparation si douloureuse que j'ai toujours reculé, comme j'ai reculé devant une confession qui en était le premier acte!... Maintenant que j'ai la force d'agir, j'ai aussi celle d'écrire. Mais par où la commencer, cette confession d'adieu? Comment vous

parler de moi quand je voudrais tant vous parler de vous? Essayons...

« Mon ami, je ne vous raconterai ici ni mon enfance ni ma première jeunesse. Ces deux époques ne furent marquées par aucun de ces événements d'âme qui sont pour une jeune fille de quinze ans le présage d'une destinée romanesque. Cette enfance et cette jeunesse, vous les avez regardées, rendues vivantes et présentes à nouveau, dans le portrait qui me montre assise aux pieds de mon père et cherchant ses yeux avec mes yeux. Oui, c'est bien moi, cette enfant obéissante et douce, — c'est bien moi, telle que je me rappelle avoir été durant des années et des années. Je ne me souviens pas d'avoir eu, durant cette période, un accès de révolte ou de mécontentement. Comme les heures passaient, inaperçues, heureuses et calmes, dans notre appartement de la rue de Varennes, assez pauvrement meublé, car les meubles dataient de longtemps déjà, et je me rappelle avoir mis des années à m'habituer depuis au luxe moderne! Les hautes fenêtres donnaient sur un jardin aux grands arbres, dans lequel un promenoir avait été aménagé pour une dame âgée qui demeurait au rez-de-chaussée. Un domestique la voiturait, aux minutes du

soleil, dans un petit chariot roulant. Je me revois, en ce moment même, par une bizarrerie de mon souvenir, le front appuyé contre le carreau et regardant la vieille dame avec une pitié attendrie. C'est au printemps, par un après-midi de lumière et de verdure. Mon père caresse mes cheveux nattés et m'appelle sa petite sainte. C'était un nom bien beau pour une si jeune enfant. Il y avait pourtant chez moi une vertu par laquelle je n'étais pas trop indigne de cette gâterie de langage. Une vertu? non, un simple instinct, mais réellement irrésistible, de droiture et de douceur. Agir d'après une règle acceptée et plaire à ceux que j'aimais était mon unique désir, et aussi naturel que de jouer et de songer. J'étais née avec un secret amour de l'harmonie intérieure, qui me faisait trouver un extrême et spontané bonheur à mettre en accord ce que je devais et ce que je faisais, mes affections et mes actions. Surtout j'éprouvais une horreur innée du mensonge, et qui allait jusqu'à la souffrance. Beaucoup d'enfants ont subi ainsi que moi une impression d'étonnement à la rencontre des premières tromperies officielles, — comme d'entendre leur mère ordonner au domestique de répondre aux visiteurs qu'elle n'y est pas, alors que réellement elle garde la maison. Par une douloureuse spécia-

lité de caractère, ce genre d'étonnement ne s'en alla de mon esprit que tout à fait tard, et même ce ne fut jamais une complète acceptation. Les formules usitées dans le monde pour les discours et les lettres de politesse déconcertaient mes secrètes probités au point de me rendre habituellement silencieuse, et je passais pour un peu fière, quoique je fusse au dedans de moi profondément tendre et timide. Sans doute aussi dès lors les maladives, les solitaires susceptibilités de ma conscience étaient développées plus qu'il n'eût convenu pour mon bonheur, car les yeux de ma mère — des yeux noirs et tout pareils aux miens — me suivaient quelquefois d'un regard facilement inquiet, comme si elle eût eu peur de mes soudaines révoltes contre ce qui n'était pas une entière sincérité. C'était une femme d'une mélancolie singulière et qui demeurait des jours entiers dans sa chambre. Mon père hochait la tête et répondait à mes demandes un : « Elle a toujours été ainsi. » J'avais plus d'abandon avec lui qu'avec elle, et je me le reprochais, tant le scrupule intime était déjà vif en mon cœur. Ah! mon ami, lorsque, par delà tant d'années écoulées, je revois la jeune fille que je fus alors, avec le beau rêve d'impeccable loyauté qui fut le roman moral de ma jeunesse, et lorsque je compare l'enfant de jadis à la femme que

je suis devenue par l'exagération même de ce rêve, comment me consoler de n'avoir pas eu aux pieds de qui effeuiller ces lis de mon adolescence, — un ami comme vous à qui prodiguer ces trésors perdus? Trop tard! Trop tard! Ce refrain passe pour moi dans la sonnerie plaintive de toutes les heures depuis quelques mois... Mais j'ai juré d'être courageuse.

« Mon existence paraissait donc toute tracée, et je comprends que si mon père et ma mère eussent vécu jusqu'à l'époque de mon mariage, je ne serais pas à vous écrire maintenant la déplorable et banale histoire de mes aspirations trompées. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, et avant que je n'eusse atteint ma dix-neuvième année. Je n'avais pas encore achevé de porter mes costumes de deuil, que mon oncle, qui me servait aussi de tuteur, m'avait fiancée à celui dont le nom était le mien au moment où vous m'avez connue. Pour que vous puissiez vous expliquer mon consentement, il faut que je vous avoue, mon ami, un état d'esprit que votre éducation d'homme ne vous permet peut-être pas de soupçonner. J'étais, à cette époque, aussi complètement ignorante qu'il est possible du véritable sens de ce mot : le mariage. L'extrême régularité du détail de ma vie de jeune fille, jointe

à ce goût de la soumission qui faisait la marque dominante de mon caractère, m'avait même préservée de ces rêveries, innocentes et pourtant passionnées, par lesquelles la plupart des femmes s'élancent vers l'amour avant de le connaître. Je dois ajouter que mes lectures avaient été surveillées par ma mère d'une façon exceptionnellement sévère, qu'aucun jeune homme n'était admis dans notre intérieur, et que la santé chancelante de mes deux parents avait, pour ainsi dire, supprimé nos relations mondaines. Mon oncle me dit que j'épouserais M. Audry et je répondis que j'obéirais, — comme j'aurais fait pour toute autre injonction. En vérité, quand je pense avec quelle légèreté mon tuteur m'a conseillé, commandé presque l'acte qui devait décider de toute ma vie; quand je me souviens de la naïve inconscience avec laquelle j'envisageais cette union, et quand je me répète qu'il en est ainsi la plupart du temps, je demeure confondue et désespérée. Comment des hommes qui, pour tout le reste des choses de l'existence, sont à ce point scrupuleux et délicats, se prêtent-ils de gaieté de cœur à l'infamie que représente quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un mariage du monde? M. Audry m'avait demandée, parce que le million qui constituait ma fortune était liquide et placé en solides

valeurs. Mon oncle l'avait accepté, je dois le dire, parce qu'il était intéressé à l'avenir financier de M. Audry. D'ailleurs, célibataire, il se jugeait incapable de veiller sur une fille de vingt ans. Et puis j'avais auprès de lui la renommée d'être la petite sainte. « Claire sera heureuse partout et toujours, » disait-il, — et il le croyait.

« Et j'aurais été, non pas heureuse, mais calme et contente, oui, malgré les misères du mariage sans amour, le sentiment du devoir formait si bien l'arrière-fond de mon âme, que je me serais paisiblement résignée à ma vie, si des circonstances inattendues n'avaient froissé en moi d'une manière inoubliable, et dès la seconde année de ce mariage, cette ferveur de loyauté, — religion mystérieuse de mon cœur d'enfant, de jeune fille et de femme. Je ne vous parlerais point de cet incident comme je vais le faire, librement, si le procès que M. Audry a dû subir, voici trois années, n'avait révélé au public une indélicatesse de conscience que je fus, bien longtemps, seule à connaître. Il faut aussi que je vous fasse comme toucher au doigt la nature de mes idées sur mon mari dans ces débuts de notre union, pour que vous sentiez mieux toute la force du coup dont je me trouvai frappée. Il y a dans M. Audry deux hommes très distincts : celui qu'il

montre au monde, facile, communicatif, presque banal, généreux par tempérament et aussi par politique, — et l'autre, celui qui gagne de l'argent et fait des affaires, implacable, féroce, dénué de scrupule et insoucieux de tout, sinon du succès. Je ne connaissais que le premier de ces deux personnages, et lui, ne connaissait de moi que la femme silencieuse et douce qu'il avait prise comme un objet maniable à sa fantaisie. Or, il arriva qu'un matin mon mari entra chez moi, et, tranquillement, mathématiquement, avec des chiffres à l'appui, les yeux aigus, la voix dominatrice, il m'expliqua qu'il lui fallait, et sur l'heure, quatre cent cinquante mille francs. Après de grosses pertes subies à la Bourse coup sur coup, il avait cru pouvoir réparer sa mauvaise chance en exécutant une spéculation frauduleuse sur les titres de la banque dont il était l'administrateur. Je pourrais vous raconter dans son moindre détail cette spéculation, car tous les termes dont M. Audry se servit ce matin-là étaient si précis qu'ils me sont demeurés dans la mémoire. Bref, il se trouvait menacé d'une réclamation et d'un procès, et une part de l'argent de ma dot pouvait acheter le silence de ses ennemis. Seulement, la teneur de notre contrat de mariage lui rendait ma signature nécessaire. Dans toute cette histoire, je

n'aperçus aussitôt qu'un seul désastre, mais dont l'évidence fut pour moi foudroyante, à savoir que j'étais mariée à un voleur. Je regardai ce visage maintenant débarrassé de son masque de bonhomie, et le bandit m'apparut. Avec sa face rasée et le casque de ses cheveux courts, c'était un forçat que je crus voir devant moi. Les phrases qu'il me prononça pour se justifier, et qui exprimaient ses idées sur la morale de l'argent, son regard et le ton de sa voix en les disant, les espérances de compensation prochaine qu'il fit luire devant mes yeux pour achever de déterminer mon consentement, — tout contribua à redoubler en moi le sursaut de ma première révolte. Et, lui aussi, reconnut dans la brusque métamorphose de mon visage une femme qu'il ne soupçonnait pas. Il eut peur, une minute, devant la soudaine révélation de mon énergie d'honnêteté. Que lui importait, en définitive? Je donnai ma signature. Il était sauvé; — mais, moi, sa femme, j'étais perdue. Peut-être, si j'avais grandi dans un autre milieu et de bonne heure soupçonné les compromis de conscience familiers à la société moderne, j'aurais pardonné à mon mari d'avoir passé à côté du déshonneur. Mais, je vous l'ai dit, je ne savais rien du monde. Un déchirement s'était fait dans mon être, à la pensée que j'étais unie pour toujours

à un malhonnête homme. J'avais alors cette sensibilité de conscience virginale et pure qui ne pactise pas avec l'infamie. — « Je suis la femme d'un voleur !... » — Voilà ce que je me répétai depuis cette heure-là, et huit années durant, dans la solitude amère de mon âme. Pendant huit années, j'ai porté un nom qui me faisait horreur, partagé la maison et le luxe de quelqu'un que je méprisais. Pendant huit années, j'ai été la madame Audry que vous avez connue, sérieuse et silencieuse, et qui semblait la statue vivante de la paix du cœur. Mais si l'on avait pu lire dans ce cœur, que l'on jugeait si résigné, alors qu'assise à la table de quelque dîner d'apparat je causais avec un voisin des mille objets de la conversation parisienne, certes on aurait eu peur d'y voir la moisson d'idées violentes, d'idées douloureuses, d'idées révoltées, qui s'y levait et y grandissait de jour en jour.

« A la lumière de mon expérience actuelle, je comprends ce que je sentais dès lors par mon instinct, que le plus dangereux malheur qui puisse frapper une créature jeune et passionnément éprise de sincérité, c'est d'avoir à souffrir de l'injustice. Cette injustice, que l'on subit naturellement, comme une représaille inévitable, quand on a l'habitude de la commettre soi-même, atteint l'âme jeune et qui

aurait horreur de faire le mal, au vif et au fond de son être intime. Et si l'injustice dont cette âme est meurtrie a pour complice la société entière, c'est une épreuve redoutable et qui peut modifier la conduite de toute la vie. Ce peu de mots contient l'histoire abrégée du drame moral qui se joua en moi, — drame mystérieux dont le monde a connu et condamné le dénouement. Le début de cette crise étrange date du lendemain de ce jour où j'acquis la conviction de l'infamie secrète de M. Audry. Nous avions déjeuné ensemble, comme d'ordinaire, et il sortait, léger, heureux, triomphant, pour retourner à ses affaires. Je ne sais pourquoi je le regardai monter dans son coupé, par une fenêtre de mon salon qui donnait sur la cour de notre hôtel. Le cheval piaffa et la voiture partit. Il me vint à la pensée que tout le décor de la vie de cet homme était un mensonge accepté par le monde, et, par un retour sur moi-même, je me dis que ma vie, à moi aussi, était maintenant et pour toujours un mensonge; car j'allais vivre à ses côtés, partager son faux honneur, m'acquitter de mon rôle de femme de ce faux honnête homme, sans que rien de ce que je ferais pour remplir cette tâche haïssable fût conforme à mes désirs et à mes rêves. Et ce serait ainsi à jamais! Et je n'avais pas mérité cela! Je

tournai et retournai cette terrible idée, et je m'aperçus condamnée par avance et sans trêve aux comédies de mes devoirs sociaux. Cette évidence subitement découverte de mon irrémédiable servitude aboutit d'abord à une résolution de renoncement qui était, certes, la sagesse. Je me jurai de traverser le monde et ma destinée, comme une religieuse traverse la cour de son couvent, c'est-à-dire repliée sur moi-même, sans rien demander à ce qui m'entourait et sans rien attendre du lendemain. Et, avec de la rêverie, avec des lectures, avec des bonnes œuvres, j'ai pu réaliser longtemps cet étrange Idéal d'abdication. Je m'habillais sans voir ma parure. Je parlais sans livrer ma pensée. Je souriais sans qu'une ligne de mon visage révélât ma détresse intérieure. J'étais une nonne voilée au milieu du luxe et des fêtes. Mais la nature, qui nous a donné une âme ardente et remuée, ne nous permet pas plus d'immobiliser les mouvements de cette âme que ceux de notre corps. Quelle que fût l'énergie avec laquelle je m'appliquais à me dominer, il y avait au fond de moi un désir de bonheur que je ne pouvais vaincre tout à fait, et qui éclatait, à de certains moments, en désespoirs intolérables devant les années de ma jeunesse qui passaient, passaient, sans rien m'apporter et pour ne plus revenir. Comme toutes les

silencieuses, j'étouffais de sentiments contenus, et la tempête cachée se déchaînait avec une violence d'autant plus forte que je ne lui donnais aucune issue au dehors. J'avais appris, peu à peu, à mieux juger des choses, et je savais, pour les avoir devinées ou pour en avoir reçu la confidence, bien des secrets de bien des personnes. Que de fois, au cours d'une soirée, il m'est arrivé de surprendre dans les yeux ou dans le sourire d'une femme de mon âge, avec laquelle je causais, les traces, pour moi si reconnaissables, de quelque félicité clandestine! Elle a vu celui qu'elle aime, aujourd'hui, pensais-je. Ou bien encore, derrière la tristesse morne de certains regards, derrière des pâleurs douloureuses et mises sur le compte de fausses migraines, je devinais une de ces catastrophes intimes, qu'il faut taire et dont on se sent mourir, — cruelle rançon des ivresses coupables. Quelque chose, en moi, protestait invinciblement contre l'hypocrisie de ces femmes, et je ne pouvais pas comprendre que leur cœur ne saignât point à voir leur amant assis auprès de leur mari, à subir le tutoiement officiel de ce mari, tandis que l'homme auquel elles appartenaient dans le mystère de leur conscience leur disait : Vous. Mais aussi comme, en les plaignant de cette honte, je les enviais parfois de vivre, de dépenser les richesses

de leur cœur, d'être malheureuses même, — au lieu que je me comparais, dans ma pensée, à un cadavre habillé par le couturier à la mode! Une mélancolie s'emparait de moi, à la suite de ces crises, indéfinie et inguérissable. Cette société dans laquelle je me trouvais prise se montrait à moi comme une immoralité organisée. N'infligeait-elle pas à tous les êtres, sous une forme ou sous une autre, le martyre dont j'étais victime? Elle leur disait de tromper pour être heureux, ou de renoncer à toute espérance. A la minute où je vous écris, je revois des fins d'après-midi, à Paris, où je demeurais seule dans ma chambre, couchée sur une chaise longue, tandis que les contours des objets s'effaçaient lentement. Ç'a toujours été pour moi l'heure meurtrière. Je me surprenais à verser des larmes silencieuses sur moi-même, comme ma mère en avait pleuré dans son agonie. D'autres fois, c'était au bord de l'Océan, aux belles heures des beaux matins du mois de juillet. La mer était bleue, les voiles blanches, la fête de la vie éparse sur l'eau et dans le ciel. Par les fenêtres de ma villa de Trouville, je regardais cet horizon, — et j'étais plus seule qu'une veuve!

« Commencez-vous d'entrevoir, mon ami, quelles résolutions singulières pouvaient naître dans cette

âme, à la fois simple et romanesque, dans l'intimité de laquelle je viens d'essayer de vous introduire? J'en étais là de mon malaise intérieur, lorsque je connus Gérard. Pardonnez-moi la souffrance que je vais vous causer, mon doux et noble Elie. Je touche à cette plaie de la jalousie du passé, et je la sens qui saigne dans votre pauvre cœur. Mais si je n'avais pas à me justifier de ce qui a pu vous rendre jaloux, vous écrirais-je cette confession dans laquelle je mets pour vous toutes les tendresses qu'il ne me sera plus permis de vous prodiguer? Laissez-moi vous dire pourquoi j'ai été faible alors, comme je vous dirai pourquoi je suis forte maintenant. Gérard m'aima, et il me le dit, après des mois et des mois de ces respects infinis qui sont, pour nous autres femmes, la plus éloquente des protestations. Ne nous démontrent-ils pas que nous rencontrerons chez celui qui en est capable un constant souci de ne pas abuser de son empire sur nous, si jamais nous le faisons le maître de notre destinée? Dans l'état de révolte exaltée et continue où je me trouvais, je fus d'autant plus sensible à la passion de Gérard, que la première vertu de son caractère était justement celle dont j'étais éprise jusqu'au fanatisme. Vous le connaissez, et vous savez, comme moi, qu'il est loyal d'une loyauté qui

se fait jour à travers les plus minces détails de la vie. Je voyais ses traits s'altérer chaque fois qu'il lui fallait causer avec mon mari, bien qu'il n'y eût d'autre lien entre nous que son sentiment pour moi, et qu'à ses aveux j'eusse répondu par les phrases les plus décisives. Si exceptionnelle que doive vous paraître l'histoire de mes sentiments, je me suis juré de vous la dire tout entière. L'origine de ma sympathie profonde pour celui qui a joué un rôle si essentiel dans ma vie remonte à la soirée où je surpris cette douleur sur son visage au contact de main de M. Audry. La similitude secrète de mes plus intimes sensations avec celle-là fit de Gérard pour moi une personne à part dans l'univers, l'unique à laquelle il me plût de penser habituellement. J'en vins à le considérer comme le seul être vrai que j'eusse rencontré dans cette société de mensonge. Je m'accoutumai à parler avec lui en lui montrant la femme que j'étais réellement. Il devint l'ami préféré, l'ami intime, celui sur la tête duquel je reportai tout l'attachement d'un cœur qui ne tenait plus au monde que par la souffrance. Il me fut aussi nécessaire que le reste des hommes m'était odieux. Pour la première fois, je sortis du désert moral où j'avais langui si longtemps. Enfin je l'aimai, ou je crus l'aimer, et c'est sous l'influence de cette passion grandissante

que j'en arrivai au rêve d'une existence nouvelle. Ah! si vous trouvez de la pitié en vous pour les sanglots et les efforts de la créature jeune qui ne veut pas mourir, vous n'aurez pas la cruauté de condamner ce qui fut la suprême tentative d'une âme à l'agonie vers la tendresse et le bonheur.

« Je finis par me demander, dans la longue suite de mes réflexions personnelles, pourquoi je n'essayerais pas de réparer le désastre mystérieux de ma destinée? Je me répétai que j'étais insensée de ne pas saisir l'occasion offerte de refaire ma vie par un véritable amour, à un âge où ma jeunesse n'avait pas fini de fleurir. Encore quelques années, et il serait trop tard. Entre Gérard et moi, et pour aller à lui, quelles barrières rencontrais-je? Tous les préjugés; mais, en mon âme et conscience, pas un devoir, — si ce n'est celui de ne pas mentir. Mais, que mon mari eût des droits réellement justes sur mon être, — lui qui m'avait choisie, je le comprenais maintenant, pour manier à son gré le million de ma dot, lui que le monde respectait et honorait, mais non pas moi, — je n'admettais point cela. Encore aujourd'hui je ne l'admets point. Je ne me trouvais obligée envers personne que Dieu et moi-même, et ma piété première s'en était allée à travers mes tortures intimes. Je me disais qu'il n'était pas possible

qu'un Dieu équitable eût mis en moi le désir d'aimer et d'être aimée, de donner le bonheur et de l'éprouver, uniquement pour que je ressentisse plus cruellement la mutilation de ce meilleur de moi... Que restait-il donc? Le besoin de m'estimer moi-même, et cela seul. Ce que je vous ai dit de mon exaltation solitaire vous apparaîtra clairement quand je vous aurai avoué que l'opinion du monde ne pesa pas une minute dans la balance, et pas une minute non plus, le respect de la convention du mariage. A tort ou à raison, je ne reconnaissais d'autre juge que ma conscience. Et ma conscience me commandait de ne pas mentir; elle ne me commandait pas de tenir un engagement que j'avais contracté sans le comprendre, envers un homme que je n'avais pas vu tel qu'il était. Ah! plutôt que de trahir celui dont je portais le nom, plutôt que de jouer la triste comédie de l'adultère clandestin et d'en accepter toutes les misères, les horribles compromis, les partages hideux, je fusse morte. Mais, s'il n'y avait plus ni comédie, ni compromis, ni partages? Mais si Gérard et moi, nous avions l'énergie de rompre avec cette société hypocrite, de nous donner l'un à l'autre ouvertement, d'unir nos libres volontés et nos destinées, quittes à subir toutes les conséquences de cet acte, où était la faute?... Je ne la voyais point, et c'est ce que je

proposai moi-même à Gérard, lui offrant toute ma vie en échange de la sienne, à la suite d'une de ces luttes intérieures desquelles on sort capable de transformer d'un coup son existence; car on descend alors jusqu'au fond du fond de son être, jusqu'à l'âme de son âme... Je dois rendre cette justice à Gérard qu'il accepta ma proposition avec une ivresse qui me fit chaud au cœur. Que serais-je devenue, après une telle démarche, si j'avais vu passer dans ses yeux cet éclair de l'hésitation qui prouve à une femme qu'elle s'est trompée sur le sentiment qu'elle inspire? Hélas! il eût mieux valu, peut-être, pour lui et pour moi, que nous fussions pareils, lui, aux coureurs d'aventures qui aiment une femme du monde en hommes du monde, et moi, aux audacieuses qui savent tenir le livre de leur cœur en partie double! Et pourtant, ce n'est pas d'avoir rompu en visière aux idées reçues que je suis triste, — triste à mourir, tandis que je repasse par le souvenir ces heures d'une lutte qui fut aussi héroïque par certains endroits qu'insensée par d'autres... Mais ce qui a été une fois est pour toujours.

« Un simple détail vous montrera mieux que toutes les phrases à quel diapason d'énergie intime j'étais montée. Quand notre résolution fut prise, je suppliai Gérard de partir le premier et de m'attendre

en Angleterre. Et savez-vous ce que je méditais? M'en aller de mon hôtel comme une criminelle, et en me cachant, me paraissait odieux. Je voulais, avant mon départ, avoir un entretien avec mon mari et lui annoncer en face ma résolution. Il me semblait que cela me soulagerait, de lui dire mes douleurs, mon mépris et mes espérances. Hélas encore! Il me fallut renoncer à ce projet, rien qu'en étudiant, dans le Code civil, les articles relatifs à mes droits et à ceux de M. Audry. Quelle journée de colère je passai en tête à tête avec le petit livre où j'apprenais — car mon ignorance était celle d'une enfant — que mon mari pouvait me contraindre par la force à vivre sous son toit; — qu'une demande en séparation de corps m'était interdite, puisque je n'aurais à articuler contre lui aucun des griefs mentionnés par la loi! Il n'avait commis sur moi aucuns sévices. Il n'avait été condamné à aucune peine infamante. Et si, depuis des années, il entretenait une maîtresse, ce n'était pas dans la maison commune. Un animal traqué n'a pas au cœur une rage plus féroce que ne fut la mienne, à mesure que je retrouvai dans ce Code d'injustice les traces de l'égoïsme implacable des hommes, qui nous ont liées, nous autres femmes, d'un lien de fer. Mon enfantine indignation eut du moins cet effet, qu'elle détruisit en moi tout vestige,

s'il en restait encore, des préjugés sociaux. Je m'en allai de la maison de M. Audry, frémissante mais fière, en secret, mais avec l'orgueil d'agir ainsi parce que je ne pouvais pas agir autrement. Et lorsque le paquebot qui m'emportait vers Douvres fendit les lames, que je vis la côte anglaise surgir de la mer, les voiles des bateaux, le vol des goélands, le vaste ciel, l'infini des flots, l'infini aussi d'une existence inconnue devant moi, pas un remords ne vint gâter l'intense ivresse d'espérance à laquelle je m'abandonnai, — comme un prisonnier miraculeusement délivré.

« Nous nous installâmes, Gérard et moi, dans un des petits villages qui sont sur la côte de l'île de Wight, verte oasis où tous les voyageurs ont dû rêver d'immortelle félicité. Notre maison, qui s'appelait *Poplar cottage*, à cause des sveltes peupliers de son jardin, était située à cinq cents mètres de la mer, à l'extrémité d'un de ces ravins que les habitants du pays nomment des *chine*, et dans lesquels la verdure pousse en pleine falaise, malgré le voisinage de l'Océan. Je ne peux pas vous raconter l'histoire des deux premières années de cet exil volontaire. Dans toute intimité de cet ordre, ce qu'il y a de particulier ne se dessine qu'au moment où les deux créatures qui se sont liées l'une à l'autre, pour

le meilleur comme pour le pire, ainsi que disent les Anglais, commencent à regarder leur caractère. Il y a dans les débuts de toute passion, surtout lorsque ces débuts ont été environnés de circonstances romanesques, comme un étourdissement du cœur. C'est à l'instant même où cet étourdissement s'achève que la question de l'avenir se pose. A cette minute précise, on se juge l'un l'autre. On se pénètre. Les différences de nature, dissimulées dans la première ivresse, se montrent à plein. Et il arrive que l'on se réveille du plus beau des songes, comme nous fîmes, Gérard et moi, avec la tragique évidence d'une erreur, cette fois irréparable. Oui, mon ami, sans secousse aucune, sans une seule de ces scènes atroces où l'on déshonore tout un passé d'illusions par des mots et des regards inoubliables, sans que rien fût changé à nos habitudes quotidiennes, nous en étions venus, vers le commencement de la troisième année de notre séjour, à la conviction fatale qui se résume dans ce mot si simple et si navrant : nous nous sommes trompés. C'était un fait, lucide pour chacun de nous comme le ciel et le jour, que nous ne nous suffisions pas. Il était, lui, ce qu'il est encore, et c'est aussi la cause pour laquelle je le sais consolé à l'avance de mon départ, un homme formé par la nature pour l'action utile et positive. De l'homme d'ac-

tion, il a les qualités maîtresses : la droiture et la volonté, la netteté des vues et la persévérance. Bien qu'il employât un constant effort à me dissimuler ses secrets sentiments, j'étais trop intéressée à lire dans son cœur l'avenir de notre intimité pour ne pas constater qu'il s'établissait en lui une langueur et une dépression. Il n'était pas malaisé d'en discerner le motif : Gérard s'ennuyait, tout simplement. La résolution qu'il avait prise, en brisant pour moi sa carrière et sa vie française, avait circonscrit d'une façon singulière le champ de son activité. Toute ambition lui était interdite désormais, et toute lutte. Il sentait cela, mais sans peut-être se l'avouer à lui-même, car je lui dois ce témoignage que je ne surpris jamais sur son visage ces vestiges des débats intérieurs qui font dire à une femme avec tant d'angoisse : « Il a pensé à moi, mais sans m'aimer. Qu'a-« t-il pensé?... » Non, ce fut chez lui une sorte d'abattement, d'autant plus irrémédiable qu'il semblait inconscient. Le pire était que je subissais, moi aussi, une crise analogue. Je ne trouvais pas non plus dans cet amour la nuance de sentiment que réclamait mon cœur. Avec ses mérites de franchise, de noblesse et de bonté, Gérard manque d'imagination et, pour tout dire, de poésie. L'étrange solitude de ma jeunesse avait au contraire affiné maladivement en moi

le sens du romanesque et le goût de la rêverie. J'avais besoin d'une tendresse dont l'empreinte se posât sur les moindres détails de l'existence commune. Mon être se crispait à la plus légère froideur, et tout m'était froideur qui n'était pas continuelle prévenance, enveloppement de chaque seconde, caresse de l'âme. Je ne me serais épanouie que dans une atmosphère d'affection toujours vibrante. Comme toutes les personnes qui ont beaucoup vécu en tête à tête avec elles-mêmes, c'est par les silences que j'étais heureuse ou malheureuse, et j'en arrivai bientôt à voir dans les silences de Gérard l'affreuse vérité : — je n'étais plus aimée que par devoir.

« Vous avez connu notre intérieur, Elie, et vous avez vu le résultat suprême de plusieurs années d'un supplice que je ne saurais exprimer. S'il tient un infini de félicité dans chacune des scènes mystérieuses par lesquelles deux êtres s'éprennent l'un de l'autre, il tient un infini de mélancolie dans chacune des scènes par lesquelles ils se détachent. Nous vivions côte à côte, et chaque jour nous étions plus étrangers. Naturellement et comme instinctivement, Gérard trompait ses besoins d'action par toutes sortes d'amusements violents que je ne lui reprochais pas, mais qui me démontraient combien peu je lui étais nécessaire. Il avait recommencé de monter à cheval,

bien que je ne pusse l'accompagner. Il se prit de passion pour les courses en mer et devint membre d'un des clubs de yachts qui abondent dans l'île. Il chassa et fut absent plusieurs jours de suite. Il voulut voyager, et j'y consentis. Il se montrait, à travers ces preuves répétées d'intime lassitude, si parfait pour moi, si ménager de celles de mes susceptibilités qu'il devinait, si résolu à tenir jusqu'au bout l'engagement pris, que je n'osais pas provoquer une explication après laquelle j'entrevoyais... quoi? Oui, j'avais peur. Je n'avais plus en moi aucun sentiment assez vivace pour qu'il me fît agir. La pensée de la solitude désespérée où je me trouverais jetée si je quittais Gérard, la pensée aussi des remords où je le plongerais, tout me retenait auprès de lui. S'il ne m'aimait plus assez pour être heureux par moi, il m'aimait assez encore pour ne me perdre qu'avec d'affreux regrets. Le temps, qui use tout, a usé cela aussi, après le reste. Mais quelles heures plus amères que la mort j'ai connues dans le cottage entouré de peupliers, d'où par les gros temps on entendait la rumeur de la mer, comme un immense et lointain sanglot! Lorsque Gérard était là, le soir, lisant auprès du feu, moi travaillant à quelque broderie, et que nous ne disions pas une parole, je le regardais à la dérobée. Je voyais passer sur sa face une expres-

sion de contrainte d'autant plus aisée à reconnaître que le sourire est naturel à ce noble cœur. Le plus souvent, c'étaient les journaux anglais et français qu'il parcourait ainsi, cherchant dans les articles et dans les dépêches les moindres détails de la vie politique, sa chimère secrète. Si quelque nomination nouvelle avait été faite dans son ancienne carrière, il me la mentionnait comme malgré lui, et je voyais son front et ses yeux se ternir soudainement. Je vous résumerai d'un mot toutes mes angoisses quand je vous aurai dit que je conçus, la première, l'idée du retour à Paris. Lors du règlement de mes affaires d'intérêt, M. Audry, qui se conduisit dans la circonstance comme un gentilhomme, — tant l'égoïsme intelligent a parfois les allures de la générosité, — m'avait fait dire que j'étais morte pour lui, et que, s'il me plaisait de revenir en France, seule ou accompagnée, je n'avais rien à redouter de sa vengeance. Pour une femme aussi fière que je l'avais été, une telle parole équivalait à la plus redoutable interdiction. Mais que m'importait maintenant l'ancienne fierté? En revenant à Paris, je m'exposais aussi à rencontrer ceux et celles qui m'avaient connue autrefois. Ah! que m'importaient les affronts possibles? A mon tour je devais des sacrifices à Gérard. De retour en France, il pourrait du moins

chercher à renouer le fil brisé de ses ambitions. L'éclair de joie qui brilla dans son regard au moment où nous mîmes les pieds sur le quai de Boulogne — ce quai français d'où j'étais partie avec une si folle ivresse d'espoir — fut l'affreuse récompense de mon dévouement. J'eus dans le cœur au même moment une émotion de détresse et de triomphe. Et la question se posa de nouveau angoissante : comment allions-nous vivre à Paris?

« Je n'ai plus rien à vous raconter de ma triste aventure que vous ne sachiez comme moi, Elie; vous fûtes amené par Gérard dans l'hôtel de la rue de Balzac, et je vous aimai. Oui, je vous aimai. Pourquoi ne vous le dirais-je pas aujourd'hui, avec la sincérité des derniers adieux? Etait-ce le contraste de votre caractère si doucement enfantin et gracieux avec un autre que je subissais depuis si longtemps? Etait-ce simplement que mes malheurs m'avaient rendue trop sensible à certaines marques de sympathie? Toujours est-il que cet amour ne grandit pas en moi d'une manière progressive et raisonnée. A votre troisième visite, vous ne pouvez pas vous souvenir que vous eûtes un regard d'une pitié si délicate qu'il m'entra jusqu'au fond du cœur. A peine étais-je seule que je me pris à fondre en larmes. Toutes les tortures de la situation fausse où

je me trouvais revêtirent à mes yeux un sens nouveau. Elles se condensèrent dans cette idée unique : il est impossible qu'il m'estime. Les puissances de fierté, abattues en moi, se relevèrent, et cette conquête de votre estime devint le but suprême de mes pensées. C'est à cause de cela que j'ai rêvé d'être votre amie, — de n'être que votre amie. S'il y avait de l'égoïsme dans ce naïf désir, et si je vous ai exposé à souffrir davantage en vous retenant auprès de moi, seulement pour avoir là votre présence, pardonnez-le-moi, Elie. J'ai tant expié cette imprudence! Hélas! je ne tardai pas à me convaincre que cette amitié n'était pas durable entre nous. Vous m'aimiez, vous, tout simplement, dans la jeunesse d'un cœur qui s'était jusqu'ici prêté sans jamais se donner. Je le compris trop vite. Mais par quelles paroles vous peindre la sorte d'émotion, toute mêlée de délice et de douleur, que cette découverte m'infligea? Comment aussi vous dire la reconnaissance infinie que je vouai à votre amour? Il m'apparut, cet amour, qui me devinait honnête femme malgré tout, comme une créature vivante que je chéris, moi, de la même tendresse que j'aurais eue pour un enfant adorable. C'est pour goûter, encore un jour, encore une heure, la douceur céleste de ce sentiment, que j'ai remis chaque matin la résolution que je ne peux

plus remettre, après notre entretien de ce dernier soir. Oui, il faut que ce soir ait été le dernier. Il faut que nous ne nous revoyions plus. *Il le faut.*

« O mon aimé, laissez-moi vous donner ce nom à la minute où je vous fais tant de mal, je m'en vais pour ne plus revenir. Si vous saviez dans quel monde étrange de réflexions j'ai passé les moments où je ne vous voyais pas, depuis que j'ai commencé à vous aimer, vous comprendriez, mieux encore que vous ne pouvez le faire par ces pages hâtives, la raison de cette disparition sans retour. Je me suis vue en pensée vivant avec vous, Elie, ayant essayé encore une fois de recommencer ma vie, et toujours vos yeux m'apparaissaient, et dans ces yeux une idée que vous ne m'auriez jamais dite, mais que j'y aurais lue, — ah! si cruellement! Le souvenir de mon premier amour fût demeuré saignant dans votre cœur, et avec lui cette inguérissable jalousie de ce qui a été, de ce qui ne peut pas ne pas avoir été! Elle est trop juste dans son injustice, cette jalousie. Vous m'eussiez pardonné d'avoir eu un mari, avant vous, parce que mon mariage aurait pu m'avoir été imposé. Laissez-moi, à cet instant suprême, vous parler avec le fond même de mon être. Vous ne m'auriez jamais pardonné tout à fait d'avoir eu un amour, parce que cet amour, c'est bien moi qui l'ai

choisi. Et je sens si bien que vous auriez eu raison! Quand une femme s'est trompée dans son premier choix, elle ne peut plus espérer de retrouver dans celui qui saura qu'elle a appartenu librement à un autre la nuance de tendresse qui seule peut donner le bonheur à une âme fière. Elle ne peut pas non plus, si elle s'abandonne une seconde fois, espérer qu'elle-même conserve cette estime de soi en dehors de laquelle mon âme, à moi, ne pourrait pas vivre. Je ne sais pas si c'est là un préjugé contraire à ce que voudrait la nature, — mais je sens ce préjugé en moi, indestructible comme un instinct. Ah! mon ami! ceci est le plus cruel à vous dire, je vous verrais heureux auprès de moi, de cette intimité que vous n'avez peut-être pas osé rêver, que, moi qui vous aime, je ne serais pas heureuse. J'aurais perdu à tout jamais cette certitude d'avoir bien agi, qui a été le besoin profond de toute ma vie. C'est afin de garder cette certitude entière que je vous fuis maintenant, et aussi pour conserver à jamais la place que j'ai occupée un jour dans votre cœur. Ce beau rêve de mourir pour être aimée mieux, pour être aimée toujours, qui fut celui de tant de femmes, je l'emporte avec moi en m'en allant; ne me l'enlevez pas, mon aimé. Dans la misère de ma destinée manquée, c'est la seule félicité qui me soit permise. Si vous m'ai-

mez, laissez-la-moi. Les conditions matérielles de ma fuite et de ma disparition sont d'ailleurs préparées de telle manière que toute recherche pour me retrouver serait vaine. C'est là l'explication de ces sorties qui m'ont privée, hélas! de beaucoup de nos dernières heures. Mais cette recherche, je ne veux même pas que vous la tentiez. Permettez que j'achève de vivre avec une douce, avec une enivrante, une unique chimère. Vous vous plaigniez souvent à moi de la mort de votre cœur. S'il est vrai que ce cœur se soit repris à battre auprès de moi, par reconnaissance pour cette vie nouvelle, obéissez au plus profond désir de mon âme. Un jour viendra où vous direz merci à l'amie qui vous aura légué, en se séparant de vous, un sentiment si beau et si pur, et dont rien n'aura flétri la divine fleur. — Et adieu, mon aimé. La lumière du matin commence d'éclairer sinistrement cette chambre. J'ai encore une lettre à écrire, destinée à panser une plaie qui ne sera pas bien profonde. En vous quittant pour jamais, je n'ai plus de paroles que je puisse prononcer. Il y a en moi, pour vous, dans cette seconde, quelque chose d'inexprimable. Adieu, Elie, pensez à la disparue comme à une femme qui n'a jamais menti, comme à une qui, avant de vous connaître, a cruellement souffert pour s'être trompée, comme à une qui vous a

connu trop tard, mais qui ne s'en irait pas où elle s'en va si elle ne vous aimait pas tant.

« CLAIRE. »

...Quand Elie Laurence eut lu cette lettre, son premier mouvement fut de s'élancer hors de chez lui pour courir à la maison de Claire. Dans la voiture qui l'entraînait, il relut ces pages. Les larmes lui venaient à cette lecture nouvelle, mais aussi une effroyable évidence que l'absente avait eu raison, et que ce deuxième amour devait demeurer sur une séparation et sur un songe. Il descendit à ce coin de la rue François-Ier et des Champs-Elysées qu'il connaissait si bien, et il revint à pied sans avoir poussé jusqu'à l'hôtel de la rue de Balzac, par cette route suivie avec tant d'espérance, hier encore. Il revint, obéissant comme d'instinct aux volontés de Claire, et toute l'amertume de la destinée lui débordant à la fois du cœur, il comprit, à travers sa souffrance, qu'il entrait pour la première fois dans le monde mystérieux du Grand Amour.

Paris, octobre-novembre 1883.

CÉLINE LACOSTE

(AUTRE ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

A Georges Hérelle.

CÉLINE LACOSTE

(AUTRE ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

I

— « Tu ne t'es pas trompé, » dit le docteur Salvan après l'auscultation.

— « Ainsi ?... » reprit anxieusement le malade.

— « Touche toi-même. Pas un symptôme ne manque; tu as une hypertrophie du cœur, et très avancée. »

En disant ces mots, le docteur Salvan fixait les yeux sur son ami. Ce dernier ne frissonna pas; il se rajusta en silence, puis ces deux hommes s'assirent et se regardèrent longuement. Ils se revoyaient après de nombreuses années. Médecins tous les deux, ils avaient étudié ensemble, mais la vie les avait séparés. Jean Lacoste s'était établi en province. Henri Salvan était resté à Paris; il y avait conquis assez vite une célébrité que son fils, le spécialiste en maladies nerveuses, a fait oublier depuis. Il habitait, rue

de l'Université, le premier étage d'un hôtel du dernier siècle avec de hautes fenêtres ouvrant sur des jardins, en sorte que la paix profonde de la pièce rendait plus sinistre ce diagnostic de mort prononcé devant la verdure naissante des beaux arbres. On était au mois de mars de l'année 1868 et la journée était admirablement douce et calme. Salvan était alors un homme de cinquante-six ans, grand et maigre, toujours rasé. Sa tête fine, ses lèvres minces et ses yeux durs contrastaient singulièrement avec la bonhomie un peu rustique empreinte sur le visage du médecin de campagne, son ancien camarade. Celui-ci s'était affaissé sur sa chaise et ne cachait rien de son désespoir.

— « Je le savais, » dit-il tristement, « depuis ma maladie de l'année dernière, et pourtant je n'y voulais pas croire. Que deviendront ma femme et ma fille? »

— « Je te croyais à ton aise? » interrogea l'autre.

— « Ah! ce n'est pas la question d'argent qui m'inquiète : mais notre bonne vie, notre vie si douce de quinze années!... »

C'était pitié de voir cet homme, vigoureux d'apparence, brisé ainsi par une douleur sans égoïsme. Bien qu'endurci par une expérience continuelle des maladies et des angoisses, Salvan supporta ce spectacle

avec peine. Lorsque l'homme retrouve les compagnons de sa jeunesse après une longue absence, il semble qu'il rajeunisse un moment à leur contact, et qu'il sente renaître en lui cette âme d'autrefois, avec laquelle il les a aimés? Le grand médecin n'échappait pas à cette émotion; aussi tremblait-il un peu quand il se leva pour congédier son ami. — « Mon pauvre Lacoste, » dit-il, « je ne suis pas libre, j'ai une consultation où je dois retrouver mon fils. Il n'y a pas de dimanche pour nous. Disons-nous adieu... Tiens, » continua-t-il brusquement, « embrasse-moi. »

L'un et l'autre pleuraient en se quittant. Le docteur Salvan accompagna son ami de province jusque dans la cour, puis il monta lestement dans son coupé, qui partit à grand bruit. Le docteur Lacoste regarda l'équipage disparaître au coin de la rue du Bac et s'éloigna seul, à pied. C'était un dimanche en effet, et quatre heures sonnaient à l'horloge de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, devant laquelle il passait. Il n'est pas à Paris d'instant plus propice à la rêverie, lorsque l'après-midi a été beau et que le ciel reste longtemps clair. Une foule joyeuse emplit les rues. Les petits bourgeois et les ouvriers, en habits de fête, reviennent de la campagne, satisfaits et fatigués. Il se fait là une sorte de repos entre le travail de la veille, qui assourdissait la ville de son tumulte,

et le travail du lendemain, qui jettera de nouveau sur le pavé la cohue inquiète des gens d'affaires. C'est alors qu'au milieu des passants oisifs et des boutiques fermées le promeneur qui suit ses pensées aperçoit mieux l'inanité finale et suprême de ses propres efforts. Que d'existences étrangères à la nôtre et sans doute pareilles s'agitent dans ces maisons à sept étages! Sommes-nous assez inconnus à cette multitude de nos semblables! Ces idées assiégeaient le docteur Lacoste pendant qu'il parcourait les trottoirs, s'enfonçant machinalement du côté du quartier Latin. Une impression surtout lui fit mal. Dans une des rues qui avoisinent le Luxembourg, une porte ouverte lui permit d'entrevoir l'intérieur d'un pensionnat religieux : le jardin était petit, mais déjà vert, des oiseaux chantaient, des bordures de buis couraient le long des plates-bandes, un essaim de jeunes filles s'était échappé sur les pelouses. Au milieu d'elles apparaissaient quelques sœurs dans le costume de la communauté, bleu et noir avec la coiffe noire et blanche. La porte se referma. Cette vision d'une existence heureuse et reposée rappela trop vivement au malade sa femme et sa fille, qui le croyaient à Paris pour des affaires d'argent. C'était l'heure où chaque dimanche, après les vêpres, qui finissent tard, elles allaient par les temps secs le

long de la route plantée de peupliers. Il les voyait là-bas, dans ce coin isolé de l'Auvergne. Elles marchaient sans doute maintenant, calmes, contentes, et parlaient de lui. Le soleil couchant projetait devant elles l'ombre démesurément allongée des arbres, et leur promenade à pas lents, sur ce chemin silencieux, semblait au père le symbole de la vie heureuse qu'il lui faudrait quitter bientôt. Alors sa solitude au milieu de ce désert peuplé lui fit horreur; il se souvint de son fils, qui achevait, à Paris, ses études de médecine, lui aussi, comme le fils de son ami Salvan. Hélas! avec une autre nature et sans aucune promesse de talent! Bien que le père eût, par des raisons particulières, résolu de cacher au jeune homme son voyage et sa maladie, il remonta, pour essayer de le trouver, là-haut, près de l'avenue de l'Observatoire. L'étudiant était sorti. — « Il est avec quelque maîtresse, » — pensa le docteur, qui à d'autres moments aurait souri avec indulgence, malgré tout, à cette idée. Elle lui fit horreur à cette seconde et il ne laissa pas son nom. Il avisa une voiture. Deux heures après il prenait le train pour Clermont.

La nuit s'écoula sans qu'il fermât les yeux. Il n'avait pas mangé depuis le dimanche matin. Une

légère fièvre le tenait éveillé, et le bruit monotone des roues approfondit tellement la rêverie que cet homme, déjà ému par la certitude de sa fin prochaine, attendri outre mesure par l'attente de ce qu'il aimait le mieux au monde, sa femme et sa fille, se prit à revenir, pour la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.

Orphelin de père et de mère, il avait grandi sans famille, peu aimé, peu heureux, entre les quatre murs d'un collège de province. A vingt ans, il s'était réveillé de ces dix années de prison, maître d'une petite fortune qui assurait son indépendance, et sans parents pour le diriger. Une certaine facilité à écrire, qu'il prit pour une vocation, l'avait fait rêver de la gloire littéraire. Il partit aussitôt pour Paris avec un recueil de vers dans sa valise. On était en 1836. Pour avoir pleuré sur les *Méditations*, derrière ses dictionnaires, durant les longues études du soir, et défendu les *Orientales* à coups de poing dans la cour du lycée, Lacoste se croyait poète. Il l'était au sens habituel et dangereux du mot, qui pour la plupart désigne simplement une créature nerveuse et fine, facile à la douleur comme à la joie, et sans cesse remuée par les nobles sympathies. Il manquait

de la puissance d'expression qui ne s'acquiert pas, et il n'eût jamais consenti à cette analyse continuelle de son propre cœur qui jette l'écrivain hors de la vie et l'introduit dans l'art. Aussi sa ferveur littéraire dura-t-elle peu. — « Les poètes m'ont guéri de la poésie, » — disait-il en plaisantant, car il avait connu de près quelques-uns des jeunes maîtres les plus célèbres; et sa simplicité de provincial s'était révoltée contre la double existence de ces Parisiens, gens de plaisir autant que de pensée, assez élégants et assez discrets pour ne s'exalter qu'une plume à la main et dans la solitude de leur cabinet de travail.

Il avait rencontré un étudiant pauvre et sérieux, ce même Salvan qui devait lui signifier son arrêt de mort. A sa suite, il s'était lancé dans la Science. Il n'était pas assez fort pour ces études : elles lui furent funestes. Elevé par le vieil aumônier de son lycée, resté chrétien jusqu'à l'âge d'homme, il abjura ses croyances une à une sous la parole de son ami. Il appartenait à cette époque et à cette famille d'esprits dont le délicat et malheureux Jouffroy a écrit la confession. Un sentiment trop sérieux de la vie lui interdisait comme un crime le doute et l'indifférence. La foi déracinée entraînait et arrachait avec elle les parties les plus nobles et les plus vives de son cœur. Il connut les révoltes aussitôt réprimées,

les retours désolés vers un passé à jamais évanoui, les regrets si voisins des remords, et toute cette lamentation dont l'écho magnifique remplit encore les chants des grands poètes de cette époque. Lui aussi, comme Henri Heine, il tendit les mains vers les étoiles indifférentes; lui aussi, il étouffa dans cet univers géométrique où l'emprisonnait la Science, ou plutôt la philosophie assez courte que certains savants de cet âge appelaient de ce nom. Lui aussi il cria : — « Est-ce là une réponse? » — La lueur mystique s'était éteinte pour ne plus se rallumer.

Ces idées dévorantes le préservèrent presque absolument de la passion et de la débauche. Cinq années durant, il apprit et il travailla sans relâche; puis son cœur se détendit, la tendresse domina, et, las de cette science pure qui le glaçait, il quitta Paris. On était à un moment du siècle où les résolutions extrêmes et les généreuses utopies n'étonnaient pas les jeunes gens : celui-ci retourna dans son pays et se fit médecin de campagne à Aydat.

Aydat est un petit village d'Auvergne, situé à six lieues environ de Clermont, parmi les montagnes et les bois, au bord d'un lac. Ce lac d'Aydat n'est pas très grand, mais l'eau en est d'une pureté admirable. Ce n'est pas l'azur sombre du lapis. La turquoise est plus pâle. Un beau saphir trempé de

soleil donnerait seul l'idée de cette nappe d'eau transparente. Des ajoncs en garnissent les bords, et trois vieilles barques de pêcheurs s'y promènent en toute saison. Le docteur Lacoste fit bâtir au bord de ce lac, qu'un drame romanesque devait plus tard rendre tristement fameux (voir *le Disciple)*, une maison entourée d'un verger. Il desservait quelques bourgs de la plaine et plusieurs hameaux perdus dans les montagnes. Comme sa fortune personnelle lui permettait de ne pas exiger beaucoup de ses malades, il fut vite connu dans tout le pays. L'action utile et la contemplation des champs apaisèrent par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'amertume s'amassa au fond de son âme sans plus remonter à la surface. Longtemps cette vie lui suffit. Puis, vers la trente-cinquième année, l'austérité de son âme se détendit. Le rêve d'une famille vint tenter sa solitude. Et il se maria. Il choisit une fille bourgeoise. Il la voulut très simple, par haine des poètes et des romanciers, qu'il avait trop aimés autrefois. Il fut, non pas heureux, mais content, et la seule douleur un peu vive de cette époque lui vint de son fils. Ce garçon, comme il arrive souvent, ressemblait à sa mère. Seulement les qualités de la femme du ménage aboutissaient chez l'enfant à l'égoïsme étroit, commun et intéressé. Son père avait d'abord voulu

l'élever, puis il reconnut vite chez Pierre une irréparable médiocrité, avec un fonds de méchanceté froide. Il se dégoûta de cette éducation, que ses occupations forcées rendaient difficile et peu efficace. Il mit son fils au lycée, comme interne, puis l'envoya à Paris, étudier la médecine. Le jeune homme y travailla peu. Il y fit des dettes, malgré la pension assez forte que lui servait son père. Des dissentiments éclatèrent, si aigus que l'étudiant venait de rester, à la date où commence ce récit, plus de quinze mois sans rentrer à Aydat.

Quelques années après ce fils, une fille était venue, que Mme Lacoste avait appelée Céline. Et dans cette route de Clermont à Paris, qu'il savait bien accomplir pour la dernière fois, ce n'étaient pas les souvenirs de sa triste jeunesse ou de son mariage sans flamme, ce n'était pas non plus ses rapports avec son fils qui s'offraient volontiers à la mémoire du docteur Lacoste : il les évoquait par contraste, pour que la figure de sa fille se détachât au milieu d'une plus pure lumière. L'amour d'un père ou d'une mère a cela de précieux et de rare que, n'étant point né d'attraits présents et passagers, il embrasse les enfants tout entiers depuis la première heure de leur vie. Aussi M. Lacoste retrouvait-il sous toutes ses formes l'image de cette fille qu'il avait aimée

à tous les instants, et il revoyait les diverses toilettes qui avaient le mieux convenu aux divers âges de sa gracieuse beauté. Comme ses souvenirs affluaient en lui avec une abondance extraordinaire, il ressentit un bonheur amer à les rappeler par ordre, pour mieux approfondir sa douleur, et de crainte que la confusion des temps ne lui dérobât un des chers détails de ce passé... Comme il s'ennuyait de nouveau lorsqu'elle lui était née! Il aimait sa femme, sans doute, mais il gardait tant de choses sans les jamais dire, qu'il la considérait malgré lui comme un être un peu inférieur. Il s'était répété si souvent qu'il aurait un second fils, mais que ce fils ressemblerait au premier, dont la petite personnalité se dessinait déjà avec des traits si détestables. Il y eut donc pour lui dans la venue de Céline quelque chose de doux et d'inespéré, et cette âme d'athée, habituée à toujours attendre le pire, jouit délicieusement de ce bonheur auquel elle avait renoncé par avance. Dans les premières années cependant, Céline grandissait sans qu'il l'aimât autant qu'il devait faire plus tard. Elle n'était guère à ses yeux qu'une gentille poupée. Ce fut par un soir d'automne, quand elle avait cinq ans, qu'il comprit pour la première fois l'exquise sensibilité de son enfant. Ce soir-là, il rentrait de ses visites profondément at-

tristé : une jeune paysanne qu'il avait soignée et sauvée de la mort le mois d'auparavant s'était enfuie à Paris avec le fils d'un riche notaire. Le médecin se repentait presque d'avoir rendu cette malheureuse à la vie. Il se demandait si nous faisons du bien ou du mal aux hommes en altérant l'ordre marqué par la nature. Pendant que sa femme surveillait les derniers apprêts du repas, et que le domestique pansait le cheval en sifflant, il s'était assis sur un banc de pierre devant le rez-de-chaussée. La croisée était ouverte derrière lui, en sorte qu'il dépassait des épaules l'appui de la fenêtre. Le soleil se couchait sur le lac, et le ciel, que l'eau réfléchissait tout entier, avait revêtu ces teintes étranges dont les grands artistes lombards ont seuls rendu l'incomparable délicatesse. L'horizon était vert et rose. Les rainettes criaient doucement, et leurs murmures singuliers montaient vers les premières étoiles avec une suavité triste qui accompagnait bien ce paysage d'octobre. Une larme coulait le long de la joue du médecin, quand il entendit un gémissement. Il se retourna : sa fille était montée sur une chaise de la chambre, derrière lui, pour le surprendre et l'embrasser. Elle l'avait vu pleurer, et elle sanglotait.

Elle ne voulut jamais expliquer ces sanglots. La pudeur des enfants est infinie; aussi souvent ignore-

t-on combien ils souffrent, sans se plaindre, d'une parole dure ou d'une indifférence. A partir de cette soirée, le docteur considéra sa fille avec plus d'attention, il l'étudia, et découvrit en elle une nature choisie, si fine, qu'il l'admira comme une fleur unique dont il écartait tout souffle trop froid, toute émotion trop violente. Il reconnaissait chez elle, transformées en regards, en gestes, en intentions natives, les pensées délicates qui avaient visité sa jeunesse. Elle était, visible et présente, l'âme qu'il avait rêvée pour lui-même et qu'il n'avait jamais eue, toute de pureté et de beauté. Il savait déjà qu'une hérédité matérielle compose le sang des enfants du sang des parents. Il apprit que les idées aussi passent dans la famille, et que la grâce innée dont nous nous étonnons est faite des vertus des aïeux qui composent le cœur des générations nouvelles.

Comme il vieillissait alors, et qu'un jeune médecin de valeur s'était établi à Saint-Amand-Tallende, petite ville voisine d'Aydat, il était plus libre et vivait davantage avec sa fille. Ils entreprenaient de longues promenades. Dès les premiers temps, elle marchait bien. Ils parcouraient les volcans d'Auvergne, dont les cratères, aujourd'hui éteints, affectent les formes bizarres des paysages lunaires. Ils partaient, par les matinées d'avril surtout, pour dé-

jeuner hors de la maison. Au printemps, après les premières pluies, les pelouses fleuries des montagnes sont d'une merveilleuse fraîcheur : les bestiaux, lâchés en pleins pâturages, apparaissent sur les pentes; les clochettes des vaches s'entendent de loin, et l'eau des lacs est aussi bleue que le ciel. Sur les hauteurs où poussent les pensées sauvages, ils allaient, son enfant et lui, et causaient, car c'était entre eux une conversation continue. Céline, sérieuse déjà, posait à son père des questions qui affermissaient encore chez ce dernier certaines convictions acceptées d'avance. Les enfants bien nés pensent si droit que leurs impressions renouvellent en ceux qui les aiment l'évidence diminuée de la justice. Aussi parfois arrivait-il à cet homme longtemps éprouvé de se sentir pénétré par l'immense bonté de la nature, au point qu'il prenait son enfant entre ses bras et l'étreignait avec emportement. Il ne pouvait se rassasier de la possession de cette âme, dont les moindres moments lui appartenaient. Est-il un sentiment plus exquis et plus humain en effet que celui d'un père pour sa fille, alors qu'il y pressent la femme encore à venir, et qu'il voit sous ses yeux, sous ses pensées, éclore cet esprit qui emprunte seulement aux choses leur charme et leur fleur de beauté? Le père de Céline avait connu l'anxiété et le

malaise de nos poètes modernes, il s'en reposait au spectacle des naïves émotions de sa fille. Il respecta pieusement cette naïveté. Sceptique, il la voulut catholique. Rêveur, il défendit qu'on lui apprît la musique. Il pensait que les distractions de l'art affinent et exaspèrent encore les sensations. Peut-être se trompait-il; les sensations inexprimées ne torturent-elles pas davantage, et l'art ne nous guérit-il pas de nos misères en nous habituant à les contempler dans notre imagination, comme si elles nous étaient étrangères?

Maintenant que ces joies de chaque jour allaient finir, et pour toujours, le médecin en goûtait mieux la poignante douceur. Il se reprochait de n'avoir pas encore aimé assez cette fille qu'il devait quitter si vite. Il demeura seul toute la nuit dans le wagon où il était monté, et parfois, fou de douleur, il s'étendait sur les coussins, la tête dans les mains, pour sangloter comme un enfant. Au petit jour, il arrivait à Clermont. Des courses forcées pour ses paysans, des visites, quelques emplettes le retinrent à la ville la matinée et une partie de l'après-midi. Il n'entra dans Aydat qu'à la nuit tombante. Les lanternes de la voiture étaient déjà allumées, et c'est dans une clarté tremblotante et presque

sinistre que lui apparut le visage de Céline, lorsque le cheval s'arrêta devant la porte de la maison

II

Céline avait alors dix-neuf ans; elle était petite, les épaules et la poitrine un peu étroites. Il semblait qu'elle eût juste assez de corps pour porter sa tête, qui était charmante. Ses traits n'étaient pas réguliers. Ils plaisaient par l'expression d'une bonté vraiment céleste. Son sourire surtout était particulier; il ne s'arrêtait pas sur les coins des lèvres, il animait et il éclairait à la fois les joues, le front, les grands yeux bruns, tout le visage. Ses cheveux châtains étaient simplement relevés et tordus au-dessus de la tête. Ces beaux cheveux faisaient la seule coquetterie de la jeune fille.

Elle accueillit son père avec une gaieté attendrie et contenue; mais, par une divination réelle de son amour, à peine l'eut-elle embrassé : — « Tu souffres? » dit-elle vivement.

— « Moi? » fit le docteur en tressaillant, « ce n'est rien. Ce long voyage m'a fatigué; j'ai si peu dormi!... Où est ta mère? »

— « Chez le père Antoine, tu sais. Il va plus mal. Il ne passera pas la nuit. » — Puis, en secouant la tête, Céline ajouta : — « Sa fille était ma camarade de première communion; elle n'avait plus que lui au monde. Que deviendra-t-elle maintenant? Elle l'a fait administrer ce matin. »

M. Lacoste ne répondit pas, cette rencontre d'un malheur semblable au sien dans la maison d'un pauvre laboureur le toucha vivement. On débarrassait la voiture. Ce désordre et l'obscurité qui gagnait lui permirent de dissimuler l'altération subite de ses traits. Ils dînèrent et s'établirent ensuite, comme de coutume, dans la grande chambre du premier étage. Le docteur Lacoste s'assit, et il regarda longtemps, sans rien dire, ce tableau d'intérieur, tout disposé pour un peintre : la table rapprochée de la cheminée, l'éclat du feu mêlé à la lumière plus douce de la lampe, les vieux meubles perdus dans ce demi-jour, sa femme et sa fille assises à leur ouvrage. Au dehors, la nuit avait enseveli la campagne dans un silence infini, que troublait à peine par instants le gémissement d'un char attardé. Céline et sa mère causaient seules; elles projetaient ensemble un grand voyage. Un oncle de Mme Lacoste, qui se faisait vieux, demandait sans cesse Céline pour une saison. La liaison des idées amena l'entretien sur les misères d'une

vieillesse isolée. De là les deux femmes aventurèrent leur pensée sur l'avenir obscur de leur propre famille. Mme Lacoste voyait d'avance Céline mariée auprès de la maison natale, fière et heureuse à la fois comme fille, comme femme et comme mère. — L'illusion de cette causerie était trop légitime et trop menteuse pour que le père pût y assister sans désespoir. Il se savait condamné, et, pendant que la voix attendrie de Céline ou de sa mère s'arrêtait complaisamment sur quelque détail de bonheur intime, le médecin se représentait exactement, par une ironie douloureuse, la fin de ceux qu'il avait soignés pour le mal dont il mourrait lui-même. L'angoisse physique l'effrayait peu; mais il comprenait qu'il est difficile de mourir lorsqu'on meurt seul et qu'on est aimé. Convenait-il de laisser leur sécurité à ces deux femmes? Une lutte pénible le déchirait. S'il se taisait, il reculerait seulement l'explication. Ses manières et son régime allaient changer. Ignorantes, les deux femmes s'en inquièteraient davantage. L'incertitude de leur crainte entretiendrait leur espérance. Elles souffriraient plus. S'il parlait, elles seraient bouleversées dès l'abord; mais ne s'accoutumeraient-elles pas à l'idée de le perdre, durant les longs mois de sa maladie? Il y a aussi un invincible désir qui pousse l'homme à raconter ses angoisses,

Extraordinaires déjà par eux-mêmes, l'isolement et le silence deviennent horribles s'ils sont compliques de désespoir. M. Lacoste voulut en finir; il parla, il avoua d'un coup toute l'histoire de sa maladie, et ses craintes, et le motif de son voyage à Paris, et l'arrêt du docteur Salvan. Il disait ces choses d'une voix presque calme. Sa résolution et son aveu l'avaient soudain apaisé. Il lui semblait qu'il donnait une consultation pour un autre; le métier l'emportait sur la douleur.

Il fut effrayé des effets de sa parole : Mme Lacoste pleurait, la tête dans les mains; Céline avait laissé tomber à terre sa broderie, elle n'avait pas bougé durant tout le récit de son père, elle le regardait, et de grosses larmes coulaient abondamment le long de sa figure. Il lui tendit les bras, elle s'y jeta, et l'explosion de son chagrin fut si violente que tout ce corps frêle de jeune fille était agité par les sanglots. Il crut un moment qu'elle étoufferait, et il lui ordonna presque sévèrement d'aller reposer.

Lorsque la jeune fille eut dit ses prières du soir et se fut couchée, elle ne put dormir. Elle se représenta la mort prochaine de son père avec une précision incroyable; elle pleura, elle gémit comme auparavant, et elle goûta une sorte de plaisir à écouter

le bruit de sa souffrance. Enfin le trouble la jeta hors de son lit; elle courut à la croisée, qu'elle ouvrit. Sa chambre était en vue de l'église et du lac à la fois. La lune, à peine levée, donnait à cet horizon nocturne un aspect mystique et désolé. Des parfums de printemps venaient de la plaine et se mêlaient aux senteurs des bois, des ravines, que les vents entraînaient du fond des gorges des montagnes. Céline n'y prit pas garde. Elle regardait sur la blancheur de la route se détacher fortement les croix du petit cimetière, éclairées en arrière par la lune. Les tombes du village étaient dans l'enclos même de l'église, au bord du chemin. Céline fut épouvantée. Cette image funèbre et religieuse éveilla en elle des craintes singulières. Elle pensa que bientôt son père dormirait là. La croix lui rappela le Christ, et, l'incurable souci de se rassurer contre l'éternelle séparation la transportant, elle sourit douloureusement au paradis qu'elle apercevait dans son rêve, lorsque tout à coup ces images évoquèrent en elle le souvenir de l'irréligion de son père. Il ne communiait jamais, il ne mettait jamais les pieds à l'église. Céline n'avait pas osé le juger jusqu'alors, elle le vénérait trop; mais à cet instant, par un sacrilège passionné de sa douleur, elle songea qu'il serait damné. Il mourrait sans les derniers sacrements. —

« Damné! » — La profondeur de ce mot, qu'elle répéta plusieurs fois, se révéla à elle si brusquement qu'elle ferma la fenêtre avec effroi; elle courut à son lit, toute glacée. — « Ah! » murmurait-elle en s'endormant enfin, brisée de fatigue, « je le sauverai! »

Le lendemain, lorsque à son lever elle ouvrit toute grande la croisée de sa chambre pour respirer l'air frais qui venait du lac, la matinée était charmante, les premiers gazons et les premières feuilles luisaient au soleil, trempés de rosée. De légères vapeurs transparentes flottaient sur l'eau; à l'horizon, des bandes roses s'effaçaient dans l'azur fin, presque gris perle, du ciel. La jeune fille était d'ordinaire heureuse pour la journée quand ses premiers regards rencontraient un paysage riant et reposé. Elevée en pleins champs, elle vivait réellement de soleil : aussi sa douleur violente s'évanouit-elle à demi sous cette influence bienfaisante de la lumière et du printemps. Dans toute situation de la vie, même triste, même désespérée, il y a un côté moins sombre que notre âme recherche ou évite selon qu'elle veut s'affliger davantage ou se consoler un peu. Le principe de l'extrême tristesse réside en nous-mêmes plus que dans les choses. Céline réfléchit aux paroles de M. Lacoste sans cette inquiétude terrible qui la

veille l'avait précipitée hors de son lit, épuisée et sanglotante. Il faut tout dire : ce n'était plus la maladie de son père dont le souvenir l'obsédait. Cette crainte humaine était comme emportée et noyée dans la crainte surnaturelle de la damnation. Chez cette jeune fille d'une dévotion si profonde, allait se développer une exaltation religieuse semblable à celle dont étaient animées ces mères du moyen âge, qui tuaient leurs enfants pour leur assurer le paradis. Ce fut donc avec un soulagement délicieux que Céline se dit : — « Suis-je folle ! » — Elle regardait une barque de pêcheur s'avancer sur le lac d'un mouvement doux et balancé. — « Mon père m'aurait-il élevée pieusement, s'il n'était religieux lui-même ? Comme beaucoup d'hommes du monde, il ne pratique pas ; mais il sera facile de le ramener à Dieu. »

Au fond de sa pensée, d'ailleurs, Céline était d'une foi trop entière pour admettre une seule minute que son père ne crût pas à la vérité de la religion. La tolérance est une vertu de sceptiques, elle s'établit dans les sociétés délicates, mais amoindries. Lorsque le principe de la certitude n'est encore ni atteint ni déconcerté, l'esprit ne comprend pas qu'un être humain, intelligent et sincère, doute en présence de l'évidence. Le docteur Lacoste n'était pour sa fille ni un imposteur ni un fou : donc il croyait. La tris-

tesse de Céline fut ainsi adoucie par l'espérance, et les premières semaines qui suivirent le retour de M. Lacoste s'écoulèrent presque heureuses pour le père et pour l'enfant. Mars et avril furent magnifiques cette année-là, et la beauté de la saison, en même temps qu'elle retardait chez le père les progrès du mal, entretenait chez la fille une invincible confiance. Leur vie n'avait guère changé. Ils se promenaient comme autrefois; mais les montées étaient interdites à M. Lacoste. Aussi avait-il annoncé qu'il se retirait et qu'il ne visiterait plus ses malades. Il réglait des affaires d'argent, et il consacrait ses dernières forces à rédiger un ouvrage sur la flore d'Auvergne, pour lequel il avait composé avec sa fille bien des herbiers. Comme elle l'aidait dans cette occupation, ils se quittaient peu. Cependant, persuadée qu'un mot d'elle suffirait à décider la conversion du médecin, elle ne prononçait pas ce mot. Dès le premier jour, le docteur avait défendu qu'on lui parlât jamais de sa maladie. Mais pouvait-il empêcher les deux femmes de se confier leurs craintes l'une à l'autre, alors qu'il n'était plus là? Durant les après-midi, tandis qu'il recevait ses débiteurs ou son notaire, elles demeuraient seules au rez-de-chaussée, elles travaillaient, elles rangeaient dans les hauts et profonds bahuts le linge et les vêtements, elles les

réparaient, et la conversation allait comme l'aiguille. Mme Lacoste avait toujours été la confidente des pensées de sa fille, et cette dernière voulut un jour la questionner sur le point obscur et douloureux de sa pensée.

— « Maman, » lui dit-elle subitement et sans préparation parce que le sentiment était trop fort, « crois-tu que tous ceux qui meurent sans confession soient damnés ? »

— « Pourquoi me demandes-tu cela ? »

— « Pour rien, pour savoir, » fit Céline en rougissant. « Ma mère ne me comprend pas, » se dit-elle tout bas en même temps.

— « Ah ! Jésus Dieu ! » reprit la mère, « c'est pour ton père que tu fais cette question. Vois-tu, Dieu est si bon ! Quand on a toujours été charitable et honnête, que l'on se confesse ou non, qu'importe ? »

Il y eut un silence, interrompu seulement par le bruit monotone de la vieille horloge placée dans un coin de la chambre. C'était dans la salle à manger que les deux femmes causaient ainsi. La mère, qui depuis un an portait des lunettes pour travailler, les avait ôtées et les essuyait avec son mouchoir. Céline cousait en tremblant... Elle était toute révoltée. Mme Lacoste avait parlé comme une excellente femme, mais incapable de pousser une idée à ses

dernières conséquences. Céline sentit que ces paroles avaient creusé entre elles un abîme. Elle n'essaya pas une seconde tentative. Elle n'implora pas non plus les conseils de son confesseur. Ce prêtre, qui l'avait vue enfant, la traitait un peu comme une petite fille bien sage. Il était très honnête et très convaincu, mais peu intelligent des troubles du cœur. Les paysans et les bourgeois de campagne qu'il dirigeait ne l'avaient guère habitué aux complications que la pensée introduit dans la sensibilité. Céline donc, réduite à ses propres ressources, inventa une ruse qui lui sembla infaillible.

C'était l'habitude que le dimanche elles allassent à la grand'messe, sa mère et elle. La domestique assistait à la messe basse. Quelquefois Mme Lacoste, pressée par les soins du ménage, s'était rendue à cette première messe, et Céline, trop pieuse pour manquer la grand'messe, y avait été accompagnée par la domestique. Pour rien au monde, M. Lacoste n'aurait souffert que sa fille sortît seule, même dans ce petit village d'Aydat. Il conservait à cet endroit une crainte puérile, insurmontable, depuis qu'une bête échappée avait blessé Céline encore petite. Par la même raison, il s'était interdit de posséder une barque sur le lac. Sa sollicitude était inquiète, irréfléchie et passionnée comme celle d'une mère. Cé-

line le savait et comptait sur cet amour exagéré. Depuis longtemps, la domestique, villageoise des montagnes, demandait quelques jours de liberté pour revoir sa mère et son pays; Céline fit en sorte que ce congé tombât un samedi et un dimanche.

— « Alors j'irai à la messe basse, » dit Mme Lacoste; « mais toi, qui te conduira à l'église? »

— « Eh bien! Mme Doucet, par exemple. » — C'était le nom d'une vieille dame dont la petite-fille, morte depuis deux ans, avait joué longtemps avec Céline. La bonne dame, en souvenir de cette liaison, aimait beaucoup la fille du médecin et s'asseyait près d'elle à la chapelle; souvent elles faisaient route ensemble.

Le dimanche matin, quand le premier coup de la grand'messe sonna, Céline était seule dans la chambre de son père, habillée, son livre d'heures à la main.

— « Ah! quel malheur! » s'écria-t-elle.

— « Qu'y a-t-il, mon enfant? » demanda le père.

— « Il y a que je suis une étourdie. Nous avons laissé Suzette partir hier, maman a entendu ce matin la messe basse... »

— « Et tu n'as personne pour te conduire à l'église; tu ne peux pas aller seule cependant. Eh bien?... »

— « Quoi, papa ? » demanda-t-elle en rougissant de cette question, qui était un vrai mensonge.

— « Apporte-moi ma canne, mon habit et mon chapeau. Je te conduirai. »

— « Que tu es bon ! » répondit-elle en l'embrassant vivement. — Jamais elle ne l'avait tant aimé.

— « Tu n'es qu'une rusée, » — lui dit tout bas sa mère sur le pas de la porte, et Céline rougit encore. Elle était trop heureuse. Elle se représentait par avance l'étonnement des paroissiens. Elle en jouit aussitôt, car l'arrivée de M. Lacoste à l'église sembla si extraordinaire que toutes les têtes se retournèrent.

— « Il faut qu'il soit bien malade, » murmurait-on. — Le secret de son voyage à Paris n'avait pas été si bien gardé que les voisins n'eussent deviné ou appris la vérité par les domestiques. Quelques paysans libres penseurs qui jouaient au bouchon sur la place pendant le service se moquaient : « Ah ! ah ! le curé veut que Mlle Céline prenne le voile. C'est un bon héritage pour *eux*, » ajoutaient-ils avec mépris. « Ah ! les brigands !... »

La pauvre petite était bien loin de soupçonner ces ignobles propos. Abîmée dans cette pensée unique qu'elle sauvait l'âme de son père, elle connut plus que jamais les effusions du cœur et les tendresses

exaltées de la prière. Si elle était descendue en elle-même, elle aurait frémi de contempler l'étendue et l'ardeur de la passion mystique dont elle jouissait alors avec folie. Le mauvais orgue touché par le maître d'école la transportait. Elle ne savait pas apprécier les nuances des phrases, il lui suffisait qu'un peu d'harmonie enveloppât et caressât son rêve. Sans image distincte des choses, sans raisonnement, elle se perdait dans une délicieuse extase qui lui tirait des larmes. M. Lacoste, lui, ne devinait pas les émotions de sa fille. Tout le temps que dura la messe, il resta debout, les bras croisés. Il n'apercevait dès longtemps dans cette cérémonie qu'un frein pour le peuple. Aussi, le dimanche suivant, ne fut-il pas médiocrement surpris quand sa fille lui fît la même demande. Céline en effet fut imprudente. Elle voyait déjà son père tel qu'elle le souhaitait. Son désir avait été trop aisément réalisé une première fois; elle était d'ailleurs de ces créatures trop violentes pour qui la distance entre le rêve et la vie est toujours un étonnement. Sa mère l'avertit en vain. A la même heure que le dimanche précédent, la fille était devant le père.

— «Es-tu prêt pour la messe ce matin?» lui demanda-t-elle en souriant.

Il la regarda d'un air indifférent qui la troubla.

— « Tu n'as donc pas ta mère? »

— « Si, mais... » — Elle était confondue et n'acheva pas. Elle s'enfuit en pleurant. Il n'en fallut pas davantage au père pour comprendre une partie de la vérité. Pourtant cet homme, si intelligent et si habile d'ordinaire, fut trompé par le souvenir des sottes plaisanteries à la Voltaire entendues dans sa jeunesse. Il eut la naïveté de croire sa fille victime d'un complot de prêtres et de sœurs qui la poussaient à le convertir. Il ne vit ni la vraie place ni la vraie profondeur du mal. Il laissa ainsi passer le moment où il aurait guéri peut-être cette « folie de la croix » qui grandissait chaque jour.

Céline cependant partait désolée. Elle comprenait que la victoire était difficile et que le cœur de son père n'était pas chrétien. Comme il arrive quand on a trop espéré, elle craignait trop, et, incapable de contenir le flot de ses impressions, elle voulut enfin consulter son confesseur. La chapelle était déserte quand elle y entra, par un jour orageux d'été, vers cinq heures de l'après-midi. Quelques vieilles femmes étaient agenouillées sur la pierre et priaient silencieusement. Céline tremblait quand la grille du confessionnal s'ouvrit. Elle avoua tout au prêtre, et ses premières espérances, et son succès, et son découragement. Cet aveu ne sortit pas simplement et na-

turellement de son cœur, elle n'avait pas la conscience exacte et complète de ses propres sentiments. L'abbé Barthomeuf — c'était le nom du prêtre — y vit plutôt un enfantillage respectable qu'une passion, mais il comprit que ce zèle insensé irriterait le père, et il eut la franchise de répondre à Céline par une gronderie. Il lui cita le précepte du Décalogue : « Tu honoreras ton père et ta mère. » Il lui rappela le dogme de l'Eglise : « Nul ne doit penser de l'âme d'un autre qu'elle est damnée; » enfin il la blâma d'avoir jugé celui qu'elle devait respecter, et il lui dit que si elle continuait il devrait lui refuser l'absolution.

En d'autres temps, la jeune fille aurait plié sous cette menace, terrible pour elle; mais l'idée fixe l'envahissait, l'obsédait. Elle osa penser par elle-même. Elle consulta les livres imprimés, auxquels elle portait un naïf respect. Elle se sentait isolée, et toujours elle se heurtait à ce texte qui dit qu'un péché mortel sans contrition parfaite mène à l'enfer; — et comment son père aurait-il la contrition parfaite, puisqu'il ne croyait pas en Dieu? L'angoisse fut telle qu'un jour, à une question de M. Lacoste, elle répondit en avouant toute la vérité.

Le moment était mal choisi. Le médecin avait, le matin même, constaté une aggravation de son état.

— « Quoi! » s'écria-t-il, « on ne me laissera pas mourir tranquille! » — La scène fut presque violente. Il traita Céline avec une sévérité qu'elle ne lui connaissait pas. Elle en demeura anéantie. Le lendemain, il se repentait déjà de sa colère, et les jours qui suivirent une singulière évolution commença de s'accomplir dans les pensées de cet homme. La désolation de Céline répandait une teinte de tristesse sur toutes ses idées; puis il se considérait comme la cause du malheur de son enfant, et il ne se pardonnait pas d'avoir favorisé chez elle la piété excessive qui la dévorait. Ce mépris qu'il conçut pour lui-même le portant à s'exagérer son insuffisance en toutes choses, il se prit à douter de ses convictions philosophiques. Ne les avait-il pas adoptées par faiblesse, sous l'influence de Salvan, par exemple? Ces réflexions le déchiraient en tous sens, sans qu'une seule dominât et fît taire les autres. Céline en outre pâlissait et maigrissait chaque jour, et sa tendresse pour elle le portait à désirer, sans se l'avouer, ce qu'il savait devoir la rétablir. Il arrivait d'ailleurs que chacun d'eux se croyait coupable et, par amour pour l'autre, affaiblissait tous les jours ses prétentions. Cela les rapprochait beaucoup, et Mme Lacoste les aurait réunis, si elle eût été plus intelligente; elle restait neutre et avait peur. Il était

donc nécessaire que l'occasion s'offrît d'elle-même.

Il vint un moment, à la suite de ces contrariétés, où la maladie fit de rapides progrès. Les jambes du docteur enflèrent. Il garda la chambre. Comme il était devenu presbyte, il ne pouvait lire lui-même qu'avec peine, et les lunettes lui alourdissaient bien vite la tête. La lecture était cependant sa seule distraction. Il s'ennuya. Céline était trop faible pour lire tout haut, son père craignait de la fatiguer. Mme Lacoste ne savait ni mettre le ton, ni suivre bien de la voix le sens des phrases; un jour donc, Céline dit au docteur : — « Est-ce que tes yeux t'empêcheraient de voir une carte à jouer? »

— « Non, ce sont les petites lettres qui m'échappent. »

— « Alors, je t'ai trouvé une distraction, car tu t'ennuies. Voyons, dis la vérité, tu t'ennuies? Ce n'est pas ma faute, je ne suis qu'une petite fille. »

— « Petite fille, dites-moi donc vite le jeu que vous avez découvert pour amuser votre père malade? »

— « Ce n'est pas si facile que cela. D'abord il faut que tu te confesses à moi. » — Le mot *confesser* la fit rougir; elle l'avait dit sans intention cependant. « Tu as joué aux cartes quand tu étais jeune? »

— « Oui; mais, ma pauvre petite, ton jeu n'est

pas possible. Tu ne veux pas apprendre le piquet, n'est-ce pas? »

— « Aussi n'est-ce pas de moi qu'il s'agit. »

— « Bon! et quel est le mystérieux personnage? »

— « C'est mon secret; demain il sera là. Par exemple, tu le recevras bien, n'est-ce pas? »

Le malade en était venu à ce point qu'il avait besoin de ces câlineries de langage. L'enfant les lui prodiguait avec une coquetterie filiale. Il s'y laissait toujours gagner; aussi ne fut-il pas affecté trop péniblement lorsque Céline lui amena le curé, car c'était là le joueur dont elle avait parlé à son père. Le médecin fut même heureux de réparer ainsi ses torts envers elle, et dans l'accueil bienveillant qu'il fit au prêtre peut-être y avait-il la joie secrète de reprendre les habitudes les plus anciennes de ses soirées d'étudiant? Il semble, lorsqu'un homme va quitter la vie, que tout son être s'en aille peu à peu, et que ses plus lointaines années remontent en quelque sorte vers lui. C'est ainsi qu'il retrouve un peu d'agrément à des plaisirs médiocres et dès longtemps abandonnés.

L'abbé Barthomeuf n'avait jamais été reçu dans la maison sur un pied d'intimité. Aussi les parties de piquet furent d'abord silencieuses. La familiarité du jeu conduit vite aux conversations, si bien que le

médecin dit un soir, — il avait en main quinte et quatorze et gagnait : — « Vous serait-il égal, monsieur le curé, de dire la prière ici, le soir, avant votre départ ? »

L'abbé en perdit la suite du jeu. — « Pourquoi cela, docteur ? » demanda-t-il.

— « C'est bien simple : ces dames vont chaque soir, à six heures, après le dîner, prier à l'église. L'automne s'avance, une fluxion de poitrine est vite prise. »

Le prêtre regardait la jeune fille. Il lut tant de joie dans ses yeux qu'il accepta aussitôt, et à partir de cette époque, tous les soirs, vers neuf heures, les domestiques entraient. On s'agenouillait, et l'abbé Barthomeuf disait les prières du soir. Céline et sa mère répondaient les *priez pour nous* des litanies, et l'impression de ces voix pieuses, dans cette salle à demi éclairée, durant les mélancoliques soirées d'automne, pénétrait M. Lacoste lui-même. Il demeurait assis dans son fauteuil à cause de ses jambes, mais bientôt il fit le signe de la croix. Alors Céline fut heureuse; avec quelle ferveur elle poussait au ciel ses oraisons pour que son père achevât de se convertir !

Or, un matin du mois de novembre, le docteur Lacoste lisait silencieusement au coin du feu. Cé-

line mettait le couvert pour le déjeuner. La neige était prématurément tombée cette année. Le lac, qu'on apercevait par la fenêtre, semblait tout noir au milieu de la blancheur extraordinaire de la plaine. Tout à coup le livre du docteur glisse à terre. Céline se retourne. M. Lacoste ne remuait plus. L'enfant épouvantée courut à lui. Il était mort.

III

Pierre Lacoste arriva de Paris assez vite pour épargner aux deux pauvres femmes la douleur des derniers devoirs. La cérémonie funèbre fut très touchante. Tous les pauvres paysans que M. Lacoste avait si souvent consolés tinrent à honneur d'y assister. Céline était au lit avec la fièvre. Elle fut malade longtemps, puis la jeunesse la sauva, et, bien qu'une légère toux sèche lui fût demeurée, elle put, sans trop de malaise, reprendre son ancienne vie. On n'a en soi, a dit un sage, ni de quoi toujours souffrir, ni de quoi toujours aimer. Pendant toute une année, les ressources de sa douleur s'étaient comme épuisées, et l'idée religieuse n'aurait peut-être pas reconquis son empire exclusif sur cette âme profondément

atteinte, si la jeune fille avait pu voir ses espérances refleurir à l'ombre d'une affection aussi dévouée et aussi délicate que l'avait été celle de son père. Elle était triste encore, bien triste, mais elle se répétait souvent que la miséricorde divine est infinie, et elle vivait, s'abandonnait à une sorte de regret vague, au fond duquel sommeillait cependant un souvenir de douleur qu'un rien devait suffire à réveiller.

Pierre Lacoste avait commencé à dépouiller la succession de son père. Il se trouva que le docteur laissait environ vingt-cinq mille francs de rente à ses héritiers; mais, par un testament daté de l'année précédente, il assurait à sa veuve et à sa fille une situation qui réduisait pour plusieurs années la part du fils à sept mille francs. Ce n'était pas le compte du jeune homme; son père l'avait trop bien jugé. Apre au gain, décidé à faire fortune par tous les moyens, il arrivait à Aydat avec l'intention de se lancer dans la politique. A Paris, il s'était nourri de journaux, et il comprenait qu'au milieu des paysans, riche, fils d'un père vénéré, et pour peu qu'il étalât des opinions hardiment démocratiques, dans la crise d'illusion républicaine qui commençait de ressaisir la pauvre France, en peu de temps il ferait partie du conseil général. Le passage à la députation serait

facile, et voici que tout son espoir était déçu. — «Sept mille francs!» se répétait-il; «mais c'est à peine de quoi vivre!» — et sa pensée se perdait en d'inquiètes méditations où se mêlaient confusément des rêves d'orgueil, des souvenirs de jouissance, des rancunes contre sa mère et sa sœur, des projets pour trouver de l'argent.

Le docteur Lacoste ne soignait sans rétribution que les malades indigents; aux autres, il demandait peu, mais il demandait quelque chose, et il tenait soigneusement son registre de créances. Un soir, Pierre en vint à songer à ce livre, dont son père n'avait pas voulu parler dans son testament. Le médecin avait désiré qu'on ne pressât pas trop vivement ses derniers débiteurs, et en conséquence il avait négligé de mentionner cette somme dans ce document si précis d'autre part. Pierre prit la lampe et descendit dans le cabinet du mort.

La pièce était encore telle que le docteur Lacoste avait coutume de la disposer. La pieuse sollicitude de Céline n'avait ni déplacé un meuble, ni écarté un livre. Pierre alla droit au secrétaire. La clé était sur la serrure, il ouvrit, et il eut bientôt trouvé le cahier. Il le feuilleta silencieusement, debout, et reconnaissant que la somme était ronde, — il s'agissait de quinze mille francs environ : — « Cet argent-

là sera rentré dans trois mois, » murmura-t-il entre ses dents. Puis il poussa soigneusement le tiroir du meuble et sortit, comme il était entré, sur la pointe du pied, le cahier d'une main, la lampe de l'autre. S'il avait retourné la tête, il aurait vu Céline, épouvantée, à genoux, le suivre des yeux avec l'expression de visage d'un prêtre dont on profanerait l'autel au moment même du sacrifice. La pauvre fille était venue cette nuit même prier dans l'appartement de celui qu'elle pleurait. Elle ne comprenait pas ce que son frère avait fait, elle ignorait le prix et peut-être l'existence du livre dérobé; mais ce mystère, cette visite nocturne, ce pas silencieux, tout cet appareil du vol la troubla si profondément qu'elle en parla dès le lendemain à sa mère.

Mme Lacoste s'entendait, elle, aux affaires d'argent. Elle comprit du coup au récit de sa fille la cause et l'objet de l'action de Pierre. Elle s'en assura et ne craignit pas d'affronter son fils. Une scène terrible eut lieu, et Pierre sortit de la maison en jurant qu'il n'y remettrait pas les pieds. Sa sœur voulut le retenir sur le seuil, il la repoussa rudement en lui criant : — « Toi, tais-toi, tu n'es qu'une hypocrite. Après avoir torturé les derniers jours de mon père, *je le sais*, tu me voles mon héritage ! » — Est-il nécessaire d'ajouter que le livre de créances resta dans

les mains du jeune homme, qui se fit payer en quelques mois la somme presque entière?

Certes ce n'était pas l'argent que regrettait Céline; mais les dernières paroles de son frère, ce « je le sais » surtout, prononcé avec cet accent, l'épouvantaient, et les émotions de ces derniers jours avaient trop ébranlé sa raison pour qu'elle pût, sans faiblir, supporter cette nouvelle secousse. Alors commença pour elle une crise de scrupules provoqués par cette accusation, et elle se mit à se demander, avec une angoisse grandissante, si elle n'avait pas, en effet, vraiment torturé les derniers jours de celui pour lequel elle aurait avec tant de joie donné sa vie et versé son sang. Elle s'efforça de se représenter jour par jour les dernières semaines de son père, avec l'espérance de s'y retrouver innocente de ce qui lui semblait le plus grand des crimes; et voici que par une opération d'esprit naturelle, une sorte de lutte commença de s'établir entre ce nouveau scrupule et celui qui tenait au fond même de son cœur. Non. Elle n'avait pas torturé les derniers jours de son père. Au contraire, ce fut le remords de n'avoir pas pressé sur lui davantage qui se mit soudain à grandir en elle. Il avait été près de la foi. Elle le voyait faisant la prière, ébauchant le signe de la croix. Qu'elle eût insisté, et il se confessait! Au lieu qu'elle l'avait

laissé s'en aller ainsi, sans repentir, — pour tomber, où? *Où?...* A cette idée tout son être se rejetait en arrière, et elle se prenait à se reprocher son silence comme une criminelle faiblesse, sa douceur comme une certaine lâcheté. Dès lors entre le regret désespéré d'avoir fait souffrir son père et celui de n'avoir pas assez fermement agi, une période d'horrible anxiété commença pour elle, qui ne devait plus cesser. Dans la solitude absolue où elle vivait, les seuls événements de son existence étaient ces deux pensées contraires, et, que l'une où l'autre fût vraie, à ses yeux elle n'en était pas moins coupable. Elle se sentait enveloppée de je ne sais quel malheur; il lui semblait que, marquée au front d'un signe de réprobation, elle effrayait et repoussait les êtres qui l'entouraient. Comme on la croyait poitrinaire, pas un jeune homme en effet ne pensait à la pauvre isolée, qui dépérissait chaque jour.

. . . . . .

Ce fut une douloureuse agonie et bien longue. Au bord de ce lac délicieux, Céline ne cherchait dans les cuisants souvenirs de ses anciennes promenades qu'un aliment à ses remords. L'esprit dévora le corps en sept mois. Elle y aida tant qu'elle put. Elle jeûnait, se macérait, se blessait même, s'interdisait le sommeil. De la dévotion la plus outrée, elle passait

à une sorte de révolte sacrilège. Le fanatisme la précipitait dans l'impiété. Elle en voulait à Dieu quelquefois comme à un ennemi, et elle imaginait, pour échapper aux consolations de sa mère, des comédies de gaieté qui trompaient la vieille dame. Enfin le terme fatal arriva. — « Elle était toute consumée de fièvre, » me disait la vieille montagnarde qui m'a raconté le dénouement de cette folie tragique, « et si maigrie, si pâlie, qu'elle faisait peur à voir. Un matin, sa mère envoya en toute hâte chercher M. le curé. Il n'a pas raconté comment elle a fini. Elle était seule avec sa mère et lui; mais, croyez-moi, monsieur, » ajouta-t-elle plus bas et presque avec effroi... « elle est morte comme son père... »

— « Comme son père?... » m'écriai-je tout étonné.

— « Oui, monsieur, à preuve qu'on lui a dit seulement une messe basse, et qu'il a fallu une permission pour la mettre en terre sainte. Vous comprenez, elle n'a pas voulu aller là où M. Lacoste n'était pas... Je sais l'horrible chose qu'elle a faite... mais je ne la dirai pas... »

Il est certain que cette mort mystérieuse a laissé dans ces contrées ignorantes une sorte de légende triste et terrible autour de la mémoire de Céline. Je suis arrivé, à force de recherches, à découvrir la nature de cette action dont la paysanne ne voulait

même pas parler. A sa dernière minute, la fille du docteur Lacoste a eu comme un accès de frénésie. Elle a repoussé la communion que lui donnait le prêtre d'un geste si violent que l'hostie est tombée à terre, en criant ces mots, énigmatiques pour tous, mais d'une signification trop claire pour ceux qui ont deviné son secret : « Ah! sans toi, non... » Quoi qu'il en soit de ce dernier et singulier épisode, elle repose maintenant, et pour toujours, sur les bords de ce lac où elle a vécu, auprès de ce père qu'elle a tant regretté, et sans lequel elle semble bien n'avoir pas voulu du Paradis. Mais si ce Paradis, qu'elle a blasphémé ainsi en y croyant, existe vraiment, s'il se rencontre quelque part ce lieu de lumière, de rafraîchissement et de paix dont parle la plus touchante des prières, ce geste de refus ne le lui a-t-il pas ouvert tout au contraire, et avec elle à celui pour qui elle a tant souffert, tant expié, à qui elle a voulu sacrifier même son salut éternel? Que signifierait sans cela le mot de la grande promesse : « *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam?* »

Paris, février 1873.

JEAN MAQUENEM

(ÉTUDE DE PAYSAN)

Gabriel Vicaire.

JEAN MAQUENEM

(ÉTUDE DE PAYSAN)

I

Il était neuf heures du soir, et depuis sept heures on dansait. Le bal battait son plein, disaient les marins, qui s'essuyaient le front entre deux contre-danses. Surchauffée par l'âcre fumée du tabac et la forte exhalaison des liqueurs, l'atmosphère suait l'ivresse, mais non l'ivresse parisienne si aiguë, si intelligente, qu'elle donne l'idée d'une dégradation douloureuse. C'était une bonne joie énergique et rude, la franche gaieté des jeunes pêcheurs qui ont travaillé cinq nuits sur six dans leur semaine, humé le vent, ramé, peiné, risqué leur peau, et qui, avant de reprendre la mer à la marée haute, se rigolent tout leur saoul en compagnie des belles filles du pays. Et ils s'en donnaient à cœur joie, cette nuit-là, les solides garçons du Tréport, dans la salle de ce bal situé aux portes de la ville, et ils dan-

saient, en costume de pêche, dans leurs épais tricots de laine brune, la pipe à la bouche, la casquette ou le béret sur le derrière de la tête, sautant, tapant leurs larges pieds contre le plancher, sans chahut, sans dégingandage du corps, les deux mains ouvertes et carrément campées sur la croupe de leurs danseuses, hardies luronnes qu'ils empoignaient comme ils empoigneraient leurs avirons dans quelques heures. Et allez-y! Les violons grinçaient, les cuivres ronflaient, les jupes tournaient, les rires partaient, — un brouhaha du tonnerre de Dieu, à couvrir le beuglement d'une mer montante.

Lorsque Jean Maquenem entra, dans son uniforme de sergent de l'infanterie de marine, personne ne se retourna, tant les danseurs absorbaient profondément l'attention. Lui non plus ne salua personne, il chercha des yeux une place libre à une des tables dressées sur l'estrade qui surplombait la salle. Cette sorte de tribune regorgeait de monde : vieux matelots, vieilles femmes, laiderons, gamins, — les invalides du plaisir, — accoudés devant des verres et des bouteilles qu'une servante enlevait dans un panier, aussitôt vides; et ils se penchaient trop curieusement sur le bal pour prendre garde au nouveau venu. Entre cette haie vivante et le mur, un garçon grisonnant, habillé de noir, transfuge de quelque es-

taminet de Paris, allait et venait et criait d'une voix enrouée : « Du café, de la limonade, de la bonne bière de la grande barrière. » Il désigna au soldat un coin masqué par un pilier et dédaigné sans doute comme incommode. Jean Maquenem s'y assit en homme qui s'installe pour une longue attente et regarda.

Durant ces cinq années qu'il avait passées hors du pays, d'abord à Toulon, puis au Tonkin, la salle n'avait pas changé. Elle se creusait, enfumée, étroite, longue, éclairée par les mêmes becs de gaz qu'autrefois, tapissée du même papier jaune à bandes brunes. Les quatre lamentables musiciens qui embouchaient le piston ou maniaient l'archet n'avaient pas changé non plus, et non plus le balcon de bois découpé à jours où ils siégeaient, mince balcon gris au centre duquel rayonnait symboliquement une lyre peinte en jaune d'ocre. Le soldat écoutait avec délices les rauques accords de leur musique, et avec délices il retrouvait ces témoins de ses anciennes gaietés : la fenêtre dont les carreaux volaient en éclats à la fin de chaque bal, l'escalier sans garde-fou qui montait à l'orchestre des musiciens, le banc de bois qui courait au bas des murs dégradés, et où, de quart d'heure en quart d'heure, les danseurs s'asseyaient, comme il s'y était assis jadis, dans l'intervalle des quadrilles et des polkas.

Qu'il les connaissait bien, ces danseurs, et qu'il mettait vite un nom sur chacune de leurs faces tannées! Bien que son visage, à lui, se fût comme assombri d'un autre hâle au soleil fiévreux de l'Extrême-Orient, sans la colonne qui le masquait, ils ne l'auraient pas méconnu non plus. Revenu au pays à la tombée du jour, après une longue absence, orphelin et sans parents avec qui causer du passé dans la bonne odeur de la soupe de famille, comment tuer les interminables heures de cette soirée de dimanche? Il s'était acheminé vers le bal pour y rencontrer des camarades. — Tout son caractère tenait dans ce trait. — C'était un homme de vingt-cinq ans, avec des yeux bleus un peu enfoncés qui révélaient qu'il avait dû autrefois être frais et rose, le sourire franc, taillé en force. Rien qui trahît des passions vives ou qui le distinguât du banal troupeau des troupiers. Et de fait, c'était un honnête garçon avec une pointe de romanesque et quelque timidité, malgré les aventures de sa vie. Il avait cherché une place écartée. Il désirait être reconnu à l'improviste. Il se réjouissait naïvement des embrassades qu'il allait donner et recevoir, et il se rappelait toute sa jeunesse. Tous ces gaillards-là, ce n'étaient pas des compagnons de la veille. Avec eux, il avait traîné ses guêtres sur le port durant des années, — avec

eux, remorqué les bateaux à la corde le long du chenal, — avec eux, joué aux dominos dans le petit café derrière l'église, où la « jeune marine » dépensait en verres de genièvre et de trois-six les quelques sous donnés par les baigneurs à la belle saison, — avec eux, passé des nuits en mer, affalé le chalut dans l'eau, fait la manœuvre, reçu la pluie, le vent, la lame, et aussi sauté comme un fou dans cette salle de bal dont rien n'avait bougé que lui-même. Ah! Il aurait encore de beaux jours. Il allait être libre. On l'avait renvoyé au pays, un peu avant le temps, à cause d'une mauvaise fièvre. Elle était déjà passée. Il quitterait sa livrée de servitude, cette tunique et ce pantalon bleus revêtus jadis bien à contre-cœur. Mais quoi? La vieille tante qui l'avait élevé vivait alors. Elle pleurait déjà ses deux fils morts à la mer. Sans les supplications de la pauvre femme, il n'aurait ni porté le coupe-choux, ni coiffé le shako. Il lui avait obéi et elle était morte plus tranquille, mort aussi son oncle, et maintenant, malgré le chagrin de retrouver vide la maison, dont il avait hérité pendant son absence, quelle félicité d'en finir avec l'exil et la corvée. Et plus que le reste, c'était sa bonne amie Marguerite Couplet qu'il se réjouissait de revoir. Si loin que remontât son souvenir, il l'apercevait mêlée à sa vie. Quoiqu'elle fût simplement la

fille d'une aubergiste et d'un pêcheur, tout enfant elle avait en elle quelque chose de menu, de délicat. Elle aimait se parer, rester chez elle, jouer à des jeux plus calmes que ceux de ses camarades qui cavalcadaient sur le quai avec les garçons. Plus tard elle était devenue une des belles filles du pays, mais avec je ne sais quoi de plus futé, de plus moqueur et de plus coquet à la fois que ses grandes niaises d'amies aux yeux stupides. Lorsqu'elle se promenait avec sa jupe rouge, qui découvrait ses chevilles minces, ses jambes fines, et au bout de ses pieds ses mules de cuir sans quartiers, doublées de velours noir, dont les semelles de bois claquaient sur les dalles, sa taille cambrée et serrée dans un corsage bleu, son bonnet aux larges bandes violettes nouées à même le menton, et ses longues boucles d'oreilles en or de façon normande, — pas une femme ne remuait comme elle le cœur de Jean Maquenem; et lui aussi, il lui plaisait plus que les autres, semblait-il, si bien qu'il était resté son amoureux dix-huit mois durant, et qu'ils s'étaient, en se quittant l'un et l'autre, juré de s'attendre. Et il lui était demeuré fidèle, à travers les tentations brutales des garnisons lointaines, malgré les moqueries des camarades, tout naïvement et tout bravement. C'était invraisemblable et c'était ainsi.

Il la vit bientôt descendre pour une contredanse les marches de l'escalier. Il la trouva brunie et grandie, mais toujours bien belle : un fichu rouge à fleurs bleues lui prenait les épaules jusqu'à la taille, et, noué par derrière, laissait voir un corsage brun, de la même nuance que la jupe. Ses manches étaient rouges, les bandes de son bonnet lilas foncé. Ce tapage de couleurs n'éteignait pas son teint de brune hâlé au vent de mer, où brûlaient deux yeux noirs avivés par le plaisir, et, quand elle souriait, elle découvrait — beauté singulière dans ce pays de buveurs de cidre où les femmes ont la bouche perdue à dix-huit ans — une rangée de blanches dents, comme un jeune loup. Le soldat contempla tous ces détails avec un vif plaisir, il sourit d'aise en pensant à l'effet que produirait sur sa promise son harnachement militaire, avec ses galons. Pour la surprendre, il n'avait pas écrit son retour. D'ailleurs il ne doutait pas d'elle, quoique depuis plus d'un an elle ne lui eût pas donné de ses nouvelles. Cependant sa joie eût été plus vive si Marguerite n'avait pas dansé avec un grand beau garçon, un pêcheur du nom de Pierre-Dominique Malâtre, dont Maquenem reconnut aussitôt le nez en bec d'aigle, le large front, la superbe carrure, et qui parlait très familièrement à la jeune femme. Le hasard d'une

polka amena ce groupe sous la tribune, à l'endroit même où l'amoureux s'accoudait rêveusement contre le pilier. Son impatience vainquit sa timidité, et d'une voix assez haute pour que la jeune fille l'entendît, il l'appela par deux fois : « Marguerite! Marguerite! » Elle tourna les yeux, reconnut son ancien galant, rougit extrêmement sous son hâle de brugnon mûr, et continua de danser sans répondre. Elle dit seulement quelques mots à Pierre-Dominique, qui regarda aussi Maquenem, le salua de la tête et entraîna sa danseuse dans la foule.

Il n'y avait rien que de très naturel dans cet accueil. Pourtant le sergent en demeura stupide en face de son verre vide. D'instinct, il avait senti la froideur de l'éloignement, comme les animaux sentent au regard la bienveillance ou la colère de ceux qui les approchent. Il se rassura en pensant que la surprise, la honte de le trouver devant trois cents personnes, l'émotion, avaient interloqué la jeune fille, et il attendit la fin de la contredanse, comptant aller vers elle et lui parler. Il n'eut pas le temps de se lever. A peine l'orchestre eut-il éparpillé les dernières mesures qu'il vit s'avancer, la main tendue, Pierre-Dominique, qui lui donna une chaleureuse accolade et s'assit à côté de lui en lui disant : « Hé! comment ça va-t-il, la Grise? » C'était le surnom de

Maquenem tout enfant. Depuis des années on ne l'avait plus appelé ainsi. Ce fut pour lui une impression singulière, indéfinie, mêlée de plaisir et de peine. Pierre-Dominique reprit en regardant son camarade très en face, avec ses yeux jaunes, de ces yeux couleur de sable que les marins ont quelquefois : « Tu arrives à temps pour assister à ma noce. Encore quinze jours, et tu serais venu trop tard. »

— « Tant mieux... » dit le soldat... « la mienne ne tardera guère non plus, j'ai mon congé dans quelques mois. Et qui épouses-tu? »

— « Finaud! tu le sais aussi bien que moi? »

— « Parole d'honneur!... »

— « Une ancienne à toi : la petite Couplet. Tu voulais me le faire dire. C'est dit. »

— « Marguerite? »

— « Le père Couplet n'a pas deux filles, je suppose. Ça t'étonne? Croyais-tu donc que, pour tes beaux yeux, elle allait rester là cinq ans à bâiller sur place après toi comme un poisson après l'eau, sur une table. Cinq ans à espérer! Sais-tu que c'est dur à lever? Mon fieu! tu ne voudrais pas!... Je me suis présenté, je lui ai plu et nous voilà. Les filles ne sont pas comme vous autres soldats; elles ne peuvent pas s'aider en se mariant tous les mois. As-

tu dû en faire des farces, chez les jaunes!... Tu nous conteras ça... »

— « Et si je lui étais resté fidèle? » interrompit Maquenem, que cette révélation inattendue foudroyait.

— « Et si Paris était de beurre, il y a longtemps qu'il serait fondu, » répliqua Pierre-Dominique en éclatant de rire. Il continua de plaisanter avec un entrain, une verve, une confiance en lui, qui accablèrent son rival. Ce dernier se sentait gêné par son uniforme devant ce solide pêcheur, cet hercule aux yeux clairs, dont un tricot moulait la poitrine. Il avait honte de son masque rasé et de ses cheveux courts devant les boucles frisées et la barbe épaisse, noire et lustrée du marin, qui agitait en parlant deux boucles d'oreilles, deux cercles d'or où roulait une petite boule en pierre bleue des Alpes. Aussi se laissa-t-il machinalement traîner jusqu'à la table où Marguerite buvait avec ses parents. Il l'embrassa sur les deux joues, d'un baiser de somnambule, sans même sentir si elle avait la figure brûlante ou fraîche. Le père et la mère Couplet le questionnèrent si naturellement sur sa vie passée, ses projets d'avenir; la fille elle-même parut si peu embarrassée, elle partit d'un rire si franc, si gai, lorsque son prétendu lui lança à brûle-pourpoint cette excellente

plaisanterie : « Hein ! Margot, si tu me trompes avec la Grise ! Gare à vous ! Je cogne... » que le pauvre sergent ne retrouva un peu sa pensée qu'à dix heures, lorsqu'il arriva seul devant la porte de l'auberge où il avait retenu son lit pour la nuit ; et dire qu'il n'était pas descendu chez les Couplet afin de surprendre sa fiancée !

II

Ce fut en lui un écroulement. Plus de vie calme maintenant, de cette vie d'intérieur, que son imagination de fils de marin avait souhaitée ardemment dans son exil. Que de fois il s'était rêvé tenant une boutique sur le port, un petit commerce d'engins de pêche, par exemple, qui lui permettrait de ne pas quitter sa femme et ses enfants ! Sou à sou, il amassait une modique aisance, de quoi établir ses fils, ses filles, et vieillir en paix. Du seuil de sa porte il voyait la mer. C'était le parfait bonheur. — Va te promener, mon pauvre gars, elle en épouse un autre ! — Et il pleura. Il pleura comme il avait pleuré en apprenant la mort de sa tante. Il montra le poing aux parents de Marguerite et à Marguerite,

à Malâtre surtout. Il mangea son cœur dans l'agonie de son espérance. Il ne se dit pas que ces gens avaient dû continuer de vivre durant son absence, — ce qui est l'excuse de tous les oublis, — que son éloignement l'avait rendu étranger à leurs besoins, à leurs désirs, par suite à leur affection. Il le sentit sans le comprendre. C'était un destin, un sort comme cela. Son père disait autrefois : « Ceux qui meurent en mer, c'est qu'ils sont pour y mourir, » et ceux qui souffrent d'amour aussi, c'est qu'ils sont pour en souffrir. Toutefois, il ne se résigna pas si facilement à la fatalité. Il réfléchit beaucoup, et prit le seul parti qui lui parut raisonnable : parler à Marguerite elle-même.

Il s'habilla de son mieux le lendemain au matin, mais avec dégoût et sans grand espoir : il devinait que son costume de « militaire » ne plairait pas à la jeune Normande. L'amour de la mer aussi, pas de cet Océan bleu d'Asie d'où il venait, mais de cette mer du Nord, verte et froide, l'avait repris, plus instinctif, plus fort que jamais. Pour aller chez les Couplet, il tourna par le port et traversa la poissonnerie. Cette promenade lui fut fatale. C'était l'heure du marché. Une activité prodigieuse bouillonnait sur le petit quai. La foule grouillait, criait, gesticulait. Le cliquetis des sabots lestement relevés

accompagnait le tumulte des voix. De barque à barque, d'acheteur à vendeur des appels volaient. Les têtes se pressaient : un fourmillement mêlé de bonnets blancs, de bérets sombres, de foulards clairs, bleus, blancs ou rouges. Un joli soleil d'hiver colorait les teints, scintillait dans l'or des boucles d'oreilles, émerillonnait les écailles des poissons, courait sur l'eau, éclairait les vitres, l'ardoise des toits, le clocher de l'église juchée sur la côte, et donnait à toute cette scène un air d'éveil, un charme de vie extraordinaire. Mais quelle part y avait Maquenem, sinon de subir comme un affront la curiosité des enfants qui suivaient l'étranger des yeux étonnés? Ceux qui comptaient plus de dix ans, et dont quelques-uns l'auraient reconnu, étaient en mer, déjà mousses. Il cheminait lentement, considérant les moindres détails avec amertume, le long du bassin où déjà s'amarraient les grands bateaux de pêche, pressant leurs coques les uns contre les autres, emmêlant leurs vergues, dressant la forêt de leurs mâts et de leurs cordages sur le bleu clair du ciel. Et deux par deux, les pêcheurs accouraient, apportant les poissons dans des mandes, sortes de paniers ouverts que chaque homme tient par une oreille. Quelquefois cinq ou six mandes arrivaient à la fois, enlevées par six ou sept matelots qui for-

maient chaîne et fendaient la foule en criant. Les énormes bottes en cuir noir, roides et ternies par l'eau de mer, leur emboîtaient la jambe jusqu'au-dessus du genou, et ils raclaient leurs semelles ferrées sur les pierres. Les femmes prenaient les poissons alors. Les unes les maniaient pour les compter, d'autres empoignaient la mande par ses deux oreilles et, se penchant en arrière, la secouaient par petits coups répétés, comme un homme qui vanne le blé, pour trier les bêtes, qu'elles versaient ensuite dans de nouveaux paniers. D'autres en emportaient des cargaisons dans des hottes, et repartaient pour l'intérieur des terres, pliées, cassées en deux par leur charge. Beaucoup reconnaissaient Maquenem et le saluaient d'un mot en passant. Elles n'avaient pas le temps de lambiner. C'était la mer, la grande mer qui les faisait aller; elle rappelait ses barques, elle les avait lâchées pleines, il les lui fallait tout de suite et vides, pour qu'elle y jetât son trop-plein de monstres. Elle hurlait là-bas, au bout du port, elle leur criait à tous de se hâter, que l'heure de sa marée n'attendrait pas, et Maquenem écoutait cette voix lui demander ce qu'il faisait là, inutile, sur ce petit port vivant et laborieux.

Il traversa le marché, regardant curieusement tous les poissons dont il reconnaissait les formes bizarres.

Qu'il les avait saisis de fois par leurs ouïes, étant enfant! Ils s'entassaient dans des paniers d'osier brun : les petits rougets, posés à plat, montraient leur ventre blanc et leur dos d'un rose vif; les plus gros, dans des paniers voisins, plantés la queue en bas, la tête en haut, comme les fleurs de quelque monstrueux bouquet, ouvraient stupidement la gueule et les yeux. Maquenem n'en omit pas un : ni les carrelets à plat, tachetés de rouge sur leur robe sombre, ni les soles grises comme une mer brumeuse, ni les fines limandes, ni les raies énormes avec leur lividité de spectres, ni les merlans, clairs comme l'argent, ni les morues colossales avec leurs bâillements à y fourrer le poing. C'était une bagarre autour d'eux et dans l'arome amer qui s'en dégageait. Le crieur enflait sa voix. L'acheteur soupesait les bêtes. Celles qui vivaient encore se crispaient sous la main et battaient de la queue. Quelques bourgeoises promenaient çà et là leurs cabas et leur air placide qui contrastait grotesquement avec la mine rude et aventureuse des marins et de leurs femmes. Il semblait au sergent qu'il était pareil à ces ménagères. Il pressa le pas et marcha jusqu'à la jetée. La grande mer apparut. La marée achevait de monter. Il ventait dru. Le ciel était tout bleu. Les lames arrivaient du large, énormes, se gonflaient encore en appro-

chant, et se brisaient avec un fracas de tonnerre. Le vent enlevait un nuage d'écume qui tournoyait, puis s'éparpillait en flocons de poussière blanche où le soleil allumait un arc-en-ciel. Au loin, obscure, opaque, éclairée par places de moussons, la formidable masse liquide se soulevait, et à l'extrême horizon c'était sur elle comme une bande glauque extrêmement tendre. Des oiseaux gigantesques planaient. Un groupe de curieux stationnaient au pied de la tour du phare, et Maquenem avec eux épia anxieusement l'approche des bateaux. L'accès du port était difficile, à cause d'un banc de pierres très dangereux, marqué sur l'eau par une ligne d'écume. Les bateaux arrivaient de côté. On les voyait venir, secoués par la lame, leurs voiles noires, blanches ou rouges pleines de vent et comme découpées sur la transparence de l'air. Hors des flots, un mouvement alterné couvrait ou découvrait tour à tour leur nef peinte de couleurs blanches, vertes, jaunes, rongées par la mer. Les hommes étaient à l'avant, courant parmi les cordages et occupés à la manœuvre, vêtus de ce qu'ils appellent leur gréement ciré, un costume de toile empesé et tout jaune, le « surouet » en tête. Arrivé au bout de la jetée, le bateau virait. Un moment il penchait sous le vent. Son ombre s'allongeait démesurément sur l'eau pâle. Il contournait la pointe

de la jetée, enfilait le chenal et se redressait. Un mateïot, debout à l'avant, empoignait au vol ou pêchait à la pointe d'une gaffe une corde que le maître du port lui lançait du haut de la jetée. A l'autre extrémité de cette corde s'attelaient des femmes qui, penchées en avant, s'arc-boutant sur leurs galoches, tiraient le navire jusque dans le bassin dont l'eau calme battait tranquillement dans sa vaste ceinture de pierre, et sur lequel, de bateaux en bateaux, allaient et venaient des canots conduits par un seul homme debout à l'arrière et agitant une seule rame.

Ah! Comme la nostalgie de ces travaux de sa jeunesse étreignit le soldat! La vie en mer a cela d'absolument unique qu'elle donne à tous ceux qui la mènent, et tous les jours, les inoubliables émotions de la guerre et du jeu : les seuls vices non méprisables parce qu'ils sont mêlés d'héroïsme. Aussi l'âme des marins est-elle comme les coquillages de grèves. La voix de l'Océan y chante éternellement un rappel du passé, que Maquenem, cet ignorant, ce sauvage, entendit ce matin-là, mais avec désespoir. Il était de trop dans son pays, lui, le seul inutile parmi cette laborieuse levée de bras, tous attachés à une rude besogne; lui, l'homme en tunique de drap parmi ces garçons en maillot de laine, découplés et lestes comme des bêtes; lui, l'homme aux

mains amaigries, à la peau hâve, parmi ces poignées calleuses et ces faces tannées; lui, l'homme des casernes coloniales, parmi ces libres gens de mer. Et cependant cinq ans n'avaient pas changé son cœur. Il aimait la mer autant qu'autrefois, mais elle ne voulait pas plus de lui que Marguerite, à la porte de laquelle il était arrivé d'un pas machinal et abîmé dans ses réflexions.

La taverne de matelots tenue par la mère Couplet ouvrait sur une ruelle étroite, perpendiculaire au port, pavée de cailloux pointus et, à cette heure, déserte. Le marché vide la ville et les maisons. Le plus souvent Marguerite laissait à sa mère la besogne des achats, et Maquenem comptait la trouver seule. Ce fut avec un battement de cœur qu'il reconnut l'écriteau : deux planches en bois qui saillissaient en angle aigu, et des deux côtés elles présentaient au passant altéré ce mot alléchant : « Café, » peint en lettres bleues sur un fond blanc. Le soldat s'arrêta une minute. Il avait tant laissé de sa vie dans cette maison que ce fut, ce souvenir par-dessus les autres, le dernier coup de houle qui noie la barque. Il entra pourtant, et d'un coup d'œil reconnut la salle, basse de plafond, sombre en plein jour, un vrai coupe-gorge de port. De petites tables en bois, garnies d'une toile cirée brune, d'un côté s'appuyaient au

mur, de l'autre posaient sur un mince pied de bois jauni. Deux glaces poussiéreuses, entourées d'un cadre décoré à demi et piqué de points noirs, reflétaient, dans leur profondeur trouble, le comptoir en bois chargé de tasses, de verres grands ou petits, de bouteilles, de carafons. Çà et là, devant les tables, des chaises de paille sans dossiers. Au milieu, un poêle rond. Sur les murs, crépis à la chaux et détrempés par l'humidité, quatre lithographies coloriées représentaient des paysages préférés aux autres, sans doute à cause des bateaux qui les décoraient : on y voyait une Venise chimérique où des gondoles violettes rasaient des palais roses, un golfe de Naples d'un bleu indigo sous un Vésuve brun crachant un feu rouge, les bords du Rhin symbolisés par des châteaux démolis, le Tibre vert au pied du Colisée. La jeune Marguerite, agenouillée devant le poêle, dont elle avait retiré le couvercle, fourrageait furieusement le charbon avec un croc de fer, et de sa voix de fausset, cette voix des paysannes qui semblent toujours chanter pour endormir un enfant, elle fredonnait une romance dont le refrain était :

J'ai fait la cour à une brune,
Je ne sais pas si je l'aurai !...

Elle se retourna au bruit de la porte ouverte, salua

Maquenem d'un cordial bonjour et lui demanda ce qu'il voulait boire, en s'interrompant pour apostropher son poêle. « Voilà qu'il craque, ce garçon-là, il va prendre, » dit-elle enfin; et se relevant prestement d'un coup de jarrets, elle secoua la poussière de ses jupes, servit le visiteur et revint auprès de la croisée, où elle s'assit pour tricoter un bas, le tout, tranquillement, bonnement, sans affectation de froideur. Le sergent ne se doutait guère que le hasard de sa nature, sa solitude morale de ces années, son sincère amour, peut-être aussi l'énervement d'un climat étranger, avaient développé en lui une délicatesse de sensibilité que ne soupçonnait pas cette grande fille brune, coquette et robuste, vaguement dépravée par le scandale des faux ménages parisiens qui, chaque année, importent au Tréport leur tapage et leur frivolité. Cependant l'émotion ressemble aux orages. Autour de celui qui la ressent flotte une atmosphère spéciale, électrique et contagieuse. Maquenem se taisait. Instinctivement Marguerite se tut. Le cartel appendu sur la cheminée coupait seul le silence de son régulier tic tac Le soldat songea qu'il ne lui sonnerait plus d'heures joyeuses; enfin, avec le courage surhumain du joueur qui jette ses derniers louis sur un numéro de la table de roulette quand la bille va partir, brusquement,

il dit : « Marguerite, pourquoi m'as-tu trompé? »

— « Je ne t'ai mie trompé, » répondit-elle, « tu es parti terrien. J'ai pensé que tu ferais comme ils font tous. Leurs promises les attendent, et eux n'en veulent plus parce qu'elles ont pris de l'âge, que ce n'est plus leur idée, quoi! Mieux vaut quitter que d'être quittée, pas vrai? Va, celles qui attendent leurs amoureux, c'est qu'elles n'en trouvent pas d'autres. » Et elle éclata d'un rire faux, ce rire commun à toutes les coquettes, grandes dames, bourgeoises ou femmes du peuple, lorsqu'elles se moquent du sentiment et que les faits leur donnent cruellement raison.

— « Chacun son caractère, » reprit le soldat, « je t'ai bien gardé ma promesse. Maintenant que je suis revenu, tu dois me tenir la tienne, ou tu es une sans-cœur... »

— « Une sans-cœur? » s'écria-t-elle. « C'est un peu trop fort! Et si je m'étais amusée, comme tant d'autres, avec les messieurs de Paris, l'été, qu'ils me l'ont proposé plus souvent qu'il n'y a de jours dans la semaine, encore, et puis que je t'aurais épousé après? Une sans-cœur? Tu voudrais que je me fusse embêtée ici, sans un garçon pour me conduire au bal. Non, tu n'es pas un peu jaloux, toi! tu feras un joli mari... »

— « Je t'aime tant, » interrompit-il, lui jetant à la tête cette irritante et sotte raison, et il lui expliquait les espérances qu'il avait caressées, et qu'ils auraient du bien à eux, et vivraient tranquilles, tandis que la femme d'un pêcheur n'est jamais sûre au matin que la mer ne lui mangera pas son homme le soir.

— « Je suis sortie d'un marin, je suis pour un marin, » fit Marguerite.

Alors il la supplia, il lui dit combien il avait pensé à elle; il lui rappela leur amitié d'autrefois, et comme il serait malheureux si elle épousait l'autre, et toutes les paroles les plus touchantes.

— « Je suis passionnée de lui, » répliqua-t-elle tout simplement... « Je l'étais de toi, c'est fini, voilà tout. »

Il n'en put arracher une autre réponse; elle s'était remise à travailler, son peloton de laine blanche traînant à terre, ne laissant voir d'elle que son profil perdu, massif et droit comme la ligne d'une tête grecque. Sous sa cornette, son front bombait et ses cheveux y plaquaient une sorte de visière si profondément noire qu'elle absorbait la lumière au lieu de la renvoyer. Ses longues boucles d'oreilles pendaient jusque sur son menton, qu'elle avait dur, énergique et carré. Un fichu blanc dessinait sa

ferme poitrine. Comme la veille, elle avait aux bras son tricot de laine d'un rouge vif. Le rideau de la fenêtre, qu'elle avait soulevé pour se donner du jour, découvrait derrière elle l'intérieur d'une autre maison où jouaient des enfants. C'était presque le tableau de son bonheur que l'ironie du hasard évoquait devant Maquenem. Il dit à la perfide d'une voix sourde :

— « Alors, c'est bien fini ? »

— « Que tu es dur de m'interroger ainsi, » répondit-elle ; « est-ce que je t'ai poursuivi, moi, dans tes casernes ?... »

— « Répète-moi que c'est fini, » supplia-t-il, avec cet acharnement des malheureux qu'un sentiment étrange pousse à s'arracher frénétiquement l'espoir du cœur comme si l'incertitude était la plus aiguë des douleurs.

— « Oui, » dit-elle brusquement, et comme impatientée. « C'est fini. »

— « Allons, adieu, » fit le soldat après un nouveau silence. Il posa sur le comptoir le prix de sa consommation et sortit sans la regarder.

*

III

Ce jour-là et les jours suivants, il vécut comme si de rien n'était. Il organisa sa petite maison, s'acheta des habits de marin et manifesta l'intention de reprendre du service à bord d'un des bateaux du port. Il revit Marguerite plusieurs fois sans lui parler de sa peine, non plus qu'au père et à la mère Couplet. Il fraternisait avec Malâtre, et on pensa qu'il ressemblait à tant d'autres, lesquels avaient, tout comme lui, avalé tant bien que mal cette amère tisane de l'abandon. Et lui, le malheureux, il laissait dire, il laissait faire, buvait avec les camarades, plaisantait avec eux, roulant en son cœur d'étranges projets. Il n'était pas pour rien l'héritier du sang de ces Normands aux yeux rusés, les paysans de la mer, à la fois violents et faux comme elle. Il y a en eux du pirate, du joueur, et aussi du pêcheur patient parce qu'il est sûr de son coup de filet. Chaque jour, d'ailleurs, chaque heure renouvelait pour Maquenem la torture de cette matinée où il s'était reconnu étranger dans son pays. Il revenait, inhabile à égaler, en ce moment, ses compagnons d'enfance au terrible

travail de la mer. Puis il aimait Marguerite, comme les simples seuls savent aimer, dans l'obsession et la fixité d'un désir irréfléchi jusqu'à en être sublime. Il l'aimait tant qu'il lui pardonnait. Mais il y avait de par le monde une créature à laquelle il ne pardonnait pas : ce Malâtre qui lui avait pris son bien, sa femme, sa chose, qui avait endossé son bonheur, à lui, et qu'il haïssait d'une féroce haine, la haine d'Othello pour Cassio, dans Shakespeare. Il n'y a de vrais jaloux que les barbares. Leur imagination toute physique leur peint en traits de feu les caresses de leur rival, ses bonheurs. Ils le sentent vivre, respirer, posséder leur maîtresse... Et ils lui courent sus, comme les taureaux qui voient le rouge.

Donc un matin de janvier, l'avant-veille du jour marqué pour sa noce, Pierre-Dominique revenait de Dieppe, où il était allé acheter quelques bijoux d'ivoire. Il suivait le mince ruban du sentier qui contourne la crête de la falaise. C'était une grande solitude. Autour de lui se développaient d'immenses tapis d'une herbe verte encore, aplatie par le vent, dure et rude comme la toison d'une bête sauvage : çà et là des taupes avaient soulevé des mottes d'une terre fraîche et brune. Devant lui, des mamelons verts ondulaient, coupés à pic, et leurs pans crayeux

tombaient dans la mer, qui, toute ridée et comme palpitante, crispait sa surface grise à trois cents pieds au-dessous, sur la gauche. A droite et à de longues distances une ligne de bois laissait transparaître à travers les branches effeuillées, et quoiqu'il fût dix heures déjà, de larges bandes d'une lumière rosâtre qui s'effaçaient dans la vapeur de ce ciel d'hiver, pâle et noyé. La nuit avait trempé l'herbe, qui glissait et craquait sous les pieds. Mais le marin marchait gaillardement. Il voulait rentrer à temps pour prendre la mer : la marée montait, dans deux heures on partirait. Tout fiancé qu'il fût, ce rude travailleur était de ces hommes entêtés au gain, qui ne perdraient pas une journée de profit pour les plus beaux yeux de la terre. Que de femmes du peuple se remettent à la besogne le jour de leurs couches ! Malâtre calculait pour la centième fois en lui-même les frais de sa noce et de son établissement, quand il découvrit une masse noire, couchée en travers sur la route : sans doute un garde-côte assommé par les contrebandiers. Il s'avança et reconnut Jean Maquenem, qui, s'étant levé à son approche, lui dit simplement : — « Je t'espérais depuis une heure, Pierre-Dominique. »

— « Et pourquoi faire ? » répondit Malâtre, qui s'arrêta court, rendu défiant par le regard de l'autre.

— « Pour me revenger. Tu m'as volé ma promise. Je ne veux pas que tu l'épouses. Jure-moi que tu diras non à l'église, après-demain, ou, moi vivant, tu ne passeras pas. »

— « Qui va à la chasse perd sa place, » répliqua gaiement Pierre-Dominique, qui le crut devenu fou, et, sur sa mine piteuse, le jugea peu dangereux. « Si la fille m'aime mieux que toi, prends-t'en à ton museau, et adieu, la mer n'attend pas et *le Dauphin* part dans deux heures. »

— « Tu ne passeras pas, » reprit Maquenem.

— « Ne m'embête pas, » fit l'autre, « ou je te casse la figure. » Comme il était de grand sang-froid et se souciait peu d'une bataille inutile, il s'élança, poussa violemment Maquenem par les deux épaules et se mit à courir dans la direction du Tréport, suivi par son rival, qui l'insultait et l'appelait lâche. Malâtre allait vite, mais on eût dit que la rage doublait les forces de Maquenem. Il faisait des bonds prodigieux, désespérés, et il tomba comme un tigre sur le dos de l'autre, qui dut se retourner, et qui, sentant la colère lui allumer le sang, répliqua au formidable coup de poing de Maquenem par une taloche à tuer un bœuf, que le forcené reçut sans broncher. En face l'un de l'autre, pied contre pied, ils commencèrent alors une boxe silencieuse : leurs poings re-

tentissaient lourdement sur leurs poitrines, leurs visages se couvraient de plaques sanglantes, leurs vêtements partaient en lambeaux, ils suaient, ils soufflaient, ils râlaient. Maquenem se baissa pour éviter un furieux horion qui l'eût mis à bas, et saisit à bras-le-corps Pierre-Dominique, presque tombé par terre de la violence de son coup manqué. Le marin était si solide qu'il résista quelques minutes à la cruelle étreinte du sergent. On aurait entendu craquer ses os. Trois fois enlevé de terre, trois fois il retomba sur ses pieds. Maquenem, à bout de forces, les veines de son front gonflées à en crever, le souleva une quatrième fois, et ils roulèrent sur l'herbe tous les deux. D'un coup d'épaules, Pierre-Dominique se rétablit et mit par-dessous Jean Maquenem, qui en fit lui-même autant, et chacun des deux lutteurs retournant l'autre tour à tour, comme le terrain descendait en pente douce, cette sorte de monstre à deux têtes dévala lentement, à la façon d'un tonneau qu'on lancerait du haut d'une montagne.

— « Malheur! » cria soudain Pierre-Dominique, « nous allons à la mer. »

Et ils y allaient. La pente était roide maintenant, l'abîme à dix pieds à peine. Ils roulaient toujours.

— « Au nom de Dieu, lâche-moi, lâche-moi! » hurla le marin.

Maquenem, les narines crispées, l'œil cruel, donna une dernière et frénétique poussée d'épaules. Ils passèrent par-dessus le rebord de la falaise, et tous les deux tombèrent, les reins brisés, et tués du coup, sur les rochers, contre lesquels la marée montante précipitait rageusement l'armée de ses houles, aussi impuissantes, dans leur fureur, à renverser leur enceinte de pierres, que l'est le plus violent amour à vaincre l'indifférence d'un cœur de femme ou l'inexplicable dureté du sort.

Paris, janvier 1877.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... 1

L'IRRÉPARABLE (étude de jeune fille)..... 3

DEUXIÈME AMOUR (étude de femme)..... 121

CÉLINE LACOSTE (autre étude de jeune fille)..... 211

JEAN MAQUENEM (étude de paysan)..... 255

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31064.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE PLON
ROMANS

Bourget (P.), **Houville** (G. d'), **Benoit** (P.), **Duvernois** (H.) — *Le Roman des Quatre*. 64e m. 7.50

Bourget (Paul), de l'Académie française. — *La Geôle*. 65e m. 7
Cœur pensif ne sait où il va. 60e m. Prix..... 7.50
Un Drame dans le monde. 58e m. Prix..... 7
Lazarine. 120e mille..... 7.50
Anomalies. 30e mille..... 7.50
L'Ecuyère. 43e mille..... 7.50
Le Sens de la mort. 152e m. 7.50
**Laurence Albani*. 50e m. 7.50
Le Démon de midi. 81e m. 2 vol. 15
L'Emigré. 76e mille..... 7.50
L'Etape. 92e mille. 2 vol.... 15
Un Divorce. 103e mille.... 7.50
Némésis. 65e mille..... 7
Le Fantôme. 38e mille..... 7.50
Le Justicier. 38e mille..... 7
L'Envers du décor. 20e m. 7.50
La Dame qui a perdu son peintre. 25e mille..... 7.50
Les Détours du cœur. 30e m. 7.50
Les Deux Sœurs. 34e mille. 7.50
**Drames de famille*. 36e mille. 7
L'Eau profonde. 32e mille.. 7.50
Un homme d'affaires. 20e m. 7
**Monique*. 30e mille..... 7
André Cornélis. Edit. déf. 7.50
Complications sentimentales. 7.50
Pastels et Eaux-fortes. Ed. d. 7
Voyageuses. Edit. déf..... 7.50
L'Irréparable. Edit. déf.... 7.50
Physiologie de l'amour moderne. Edit. déf..... 7.50
Un cœur de femme. Edit. déf. 9
Le Disciple. Edit. déf... 7.50
Mensonges. Edit. déf..... 10
Cosmopolis. Edit. déf. 2 vol. 14
Terre promise. Edit. déf..... 10
La Duchesse bleue. Ed. déf. 7.50

Bourget (Paul). — *Cruelle énigme*. Edit. déf..... 7
Une idylle tragique. Ed. déf. 10
Un crime d'amour. Ed. déf. 7.50
**Un Saint*. Edit. déf.... 7.50
Recommencements. Ed. déf... 7

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — *Amori et Dolori sacrum*. Edit. déf..... 7
Le Jardin de Bérénice. Ed. déf. 7
Du sang, de la volupté et de la mort. Edit. déf..... 7
Sous l'œil des Barbares. Edit. d. 7
Un Homme libre. Edit. déf... 7
Un Jardin sur l'Oronte. 80e éd. 7
La Colline inspirée. Edit. déf. 7
Les Déracinés. Edit. déf..... 10
Colette Baudoche. Edit. déf.. 7

Bordeaux (H.), de l'Ac. franc. — *La Chartreuse du Reposoir*. 50e m. Prix..... 7.50
Yamilé sous les cèdres. 52e m. 7.50
La Vie est un sport. 23e mille. 7
La Vie recommence : I. *La Résurrection de la chair*. 60e mille. 7
II. *La Chair et l'esprit*. 33e m. 7
La Maison morte. 40e mille.. 7
Ménages d'après guerre. 29e m. 7
**La Nouvelle croisade des enfants*. 41e mille..... 7
La Peur de vivre. 106 mille. 7
Une Honnête Femme. 52e édit. 7
Le Lac noir. 16e mille.... 7.50
Les Yeux qui s'ouvrent. 128e m. 7
La Maison. 78e mille..... 7.50
La Neige sur les pas. 83e mille. 7
La Robe de laine. 111e m. 7.50
La Croisée des chemins 50e mille. Prix..... 7.50
Les Roquevillard. 58e édit.. 7.50
**La Petite Mademoiselle*. 31e m. 7
L'Amour en fuite. 44e édit.... 7
Le Pays natal. Nouvelle édit. 7

Bordeaux (H.), de l'Ac. franç. — *Le Fantôme de la rue Michel-Ange*. 35e mille..... 7
Amours du temps passé. 12e m. 7
L'Écran brisé. 32e édit..... 7
Lavedan (Henri), de l'Académie française. — Le Chemin du salut : I. *Irène Olette*. 10e m. 9
II. *Gaudias*. 2 vol. 10e mille. 10
III. *Panteau*. 2 vol. 8e mille. 10
Vogüé (Vicomte E.-M. de), de l'Académie française. — *Les Morts qui parlent*. 29e éd. 7.50
Le Maître de la mer. 49e éd.. 9
Jean d'Agrève. 55e éd..... 7
Acker (P.). — *La Protectrice*. 7
**Les Exilés*. 30e édit..... 7
Adam (J.).—*Chrétienne*. 36e éd. 7
Païenne. 35e édit..... 7
Alem (Gilbert d'). — *Madame Samory*. 8e édit..... 7.50
André-Cuel.—*Barocco*. 10e éd. 7
Ardel (H.). — *L'Aube*. 55e éd. 7
Il faut marier Jean. 54e éd... 7
Le Chemin qui descend. 60e éd. 7
La Nuit tombe. 68e éd t 7
L'Été de Guillemette. 47e édit.. 7
La Faute d'autrui. 42e éd. 7.50
L'Absence. 40e édit..... 7
Le Feu sous la cendre. 62e édit. 7
L'Etreinte du passé. 66e édit.. 7
L'Appel souverain. 50e édit... 7
Avesnes.— *La Vocation*. Prix du Roman Ac. fr. 1916. 14e éd. 7
L'Ile heureuse. 12e éd... 7.50
Bailly. — *L'Amour tue et sauve*. 6e édit. Prix..... 7
Balde (Jean). — *La Vigne et la Maison*. 18e édit..... 7
La Survivante. 6e mille..... 7
Barclay (Florence). — **La Châtelaine de Shenstone*. 38e édit. 7
* *En suivant l'étoile*. 34e édit. 7
**Vie de Florence Barclay*... 7
**Le Jardin clos de Christobel*. 7
Baschet (J.).—*Le Refuge*. 7e éd. 7
Beaunier (André). — *Le Sourire d'Athéna*. 5e édit..... 7
Beauvais. — *Nitokris*. 10e éd. 7
Benson (E. F.). — **Un moderne Mécène*. 8e édit..... 7
Bertrand (Louis). — *Le Livre de la Méditerranée*. Édit. déf... 7
Boulenger (Jacques). — Les romans de la Table ronde. 22e éd.
I. *Hist. de Merlin l'enchanteur*. 7
II. *Les Amours de Lancelot*.. 7
III. *Le Chevalier à la charrette*. 7
IV. *Le Saint Graal*..... 7
Cazin (Paul). — *Décadi ou la vieuse enfance*. 14e édit..... 7
L'Alouette de Pâques. 12e éd. 7
Chérau (Gaston). — *Valentine Pacquault*. 10e mille. 2 vol.. 12
La Despélouquéro. 9e mille... 7
La Maison de Patrice Perrier. 10e mille..... 7.50
Chessin (Serge de). — *Les Epaves blanches*. 8e édit..... 7.50
Clauzel.—*La Maison au soleil*. 7
Cleuzière (Marthe). — *Le Miroir terni*. 10e édit..... 7
Coiplet.— *Marcellin Mauchartier*. (Prix Blumenthal 1924). 8e édit Prix..... 7
Danemarie. — **Le Secret de l'Etang noir*. 12e édit..... 7
Davignon. — *Un Belge*. 6e éd. 7
Aimée Collinet. 7e édit..... 7
Mon ami français. 8e édit.... 7
Les Deux Hommes, 10e édit. 7
Denarié (Emmanuel). — *Le Curé des Avranches*. 8e édit..... 7
Dostoïevsky (Th.). — *L'Idiot*. 22e édit. 2 vol. Chaque... 7.50
Souvenirs de la maison des morts. 27e édit..... 7
Le Crime et le châtiment. 53e édit. Prix..... 7.50
Humiliés et offensés. 14e éd.... 7
Les Frères Karamazov. 30e éd. 9
Les Possédés. 2 vol. 7e mille. 15
Les Pauvres gens. 5e mille.... 7
La Confession de Stavroguine. 7
Dufourt (J.).—*Marielle*. 12e éd. 7
Sur la route de lumière. 10e éd. 7
Grâce ou la chatte sauvage. 8e éd. Prix 7

Dumas (André). — * *Ma petite Yvette*. 15e édit..... 7
Dupont (M.) — *Fragilité*. 18e éd. Prix..... 7
Estarvielle. — *Rose-Marie de Lutilhous*. 8e édit..... 7
Ferrero. — *Entre les deux mondes*. 6e édit..... 7
Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 79e édit..... 7.50
Un été dans le Sahara. 36e éd. 7
Une année dans le Sahel. 17e édit. Prix..... 7.50
Giraud-Mangin. — *Secrétaire d'ambassade*. 4e mille..... 7
Henriot (Emile). — *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*. (Prix du Roman. Académie française 1924). 25e mille..... 7.50
Huysmans (J.-K.). — *En route*. 51e mille..... 9
La Bièvre et Saint-Séverin.. 7
La Cathédrale. 51e mille.... 10
Sainte Lydwine de Schiedam. 7
L'Oblat. 33e mille..... 9
Les Foules de Lourdes. 43em. 7.50
Là-bas. 44e mille..... 9
Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence*. 29e édit..... 7
Les Profondeurs de la mer. 22e édit. Prix..... 7
Les Amours perdues. 26e édit. 7
L'Eventail de crêpe. 13e mille 7
Jammes (Francis). — *Le Livre de saint Joseph*. 7e mille..... 7
Lacour (Paul). — *La joute mondaine*. 6e édit..... 7
Le Glay (Maurice). — *Badda, fille berbère*, 12e édit..... 7
Le Chat aux oreilles percées. 10e édit..... 7
Itto. 12e édit..... 7
Le Goffic (Charles). — *L'Abbesse de Guérande*. 14e édit..... 7
L'Illustre Bobinet. 10e édit.... 7
Leuba (J.). — *L'Aile de feu*.. 7
Lévis Mirepoix. — *Le Seigneur inconnu*. 11e édit..... 7
Lhande (Pierre). — *Luis*. 9e éd. 7
Mirentchu. 10e édit..... 7
Les Mouettes. 12e édit..... 7
Les Mém. d'un écureuil. 9e éd. 7
Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 51e édit..... 7
Le Petit Roi. 31e édit..... 7
Le Sang nouveau. 24e édit.... 7
Biche. 20e édit..... 7
Chez les Graffougnat. 24e éd. 7
Le Cœur est le même. 18e éd. 7
La Mort de Corinthe (A). 10e éd. 7
Juste Lobel, Alsacien. 19e éd. 7
Longworth Chambrun. — *Le roman d'un homme d'affaires*. 7
Marc Evian. — *Mon pauvre cœur*. Prix..... 7
Margueritte (Paul). — *La Maison brûle*. 19e édit..... 7
L'Autre lumière. 28e édit.. 7.50
* *Ma Grande*. 54e édit.... 7.50
Nous, les mères... 25e édit..... 7
Sous les pins tranquilles. 20e éd. 7
Margueritte (Paul et Victor). — *Les Braves gens*. 86e édit..... 7
La Commune. 72e édit..... 8
Le Désastre. 124e édit..... 7
Les Tronçons du glaive. 93e éd. 10
* *Poum*. 69e édit..... 7
* *Zette*. 60e édit..... 7.50
Les Deux vies. 61e édit..... 7
Martial-Piéchaud. — *La romance à l'étoile*. 5e mille..... 7.50
Mauclère (J.). — *L'Infernale*. 7
Mayran (Camille). — *Histoire de Gotton Connixloo*. Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11e édit... 7
L'Epreuve du fils. 10e édit. 7.50
Ménez. — *L'Envoûté*. 8e édit. 7
Michaëlis (Sophus). — *Le Sommeil éternel*. 1812. 6e édit.... 7.50
Milan (René) (Maurice Larrouy).
La Mère et la maîtresse..... 7
La Race immortelle..... 7
L'Esclave triomphante. 5e m. 7
Morgan (Jean). — *Sur le seuil de l'amour*. 5e édit..... 7
Les Jeux du printemps. 6e édit. 7
Notre-Dame du Faubourg. 8e éd. Prix..... 7

Moselly (Emile). — *Jean des Brebis ou le livre de la misère*. 10e éd. 7
Terres lorraines. (Prix Goncourt 1907.) 15e édit. 7
Niemes (Ch.). — *L'Héritage de M. Péhadie*. 6e édit. 7
Pange (Cesse de) *(Songy)*. — *Le Beau Jardin*. 5e mille..... 7
Pérochon (Ernest). — *Néne* (Prix Goncourt 1920). 85e mille... 7
Le Chemin de plaine. 13e m... 7
Les Creux-de-Maisons. 15e m. 7
La Parcelle 32. 17e mille..... 7
Les Ombres. 25e édit..... 7
Les Gardiennes. 18e mille.... 7
Pilon (Edmond). — * *Mademoiselle de La Maisonfort*. 10e édit... 7
Rageot (Gaston). — *Le Jubé*.. 7
Rameau (Jean) — *L'Amour merveilleux*. 10e édit.. 7
L'Arrivée aux étoiles. 8e édit.. 7
L'Inoubliable. 8e édit..... 7
Ramon Perez de Ayala. — *Apolionius et Bellarmin*. 6e édit. 7
Renaudin (Paul). — *L'Amoureuse enfant*. 6e édit..... 7
Rhaïs (Elissa). — *Saâda la Marocaine*. 22e édit..... 7
Le Café-Chantant. 14e édit .. 7
Les Juifs ou la fille d'Eléazar. 17e édit..... 7
La Fille des Pachas. 16e édit. 7
La Fille du Douar. 17e édit.. 7
Rosny (J.-H.), de l'Académie Goncourt. — *La Force mystérieuse* 10e édit..... 7
L'Impérieuse bonté. 13e éd. 7.50
L'Indomptée. 9e édit..... 7
La Vague rouge. 16e édit..... 7
Vamireh. 13e édit..... 7
Eyrimah 3e édit..... 7
La Mort de la terre. 7e édit... 7
Sous le jardeau. 10e édit..... 7
Le Félin géant. 18e édit..... 7
Roupnel (G.). — *Nono*. 16e éd. 7
Roz (Firmin). — *L'âge d'homme* 7
Rusiñol (Santiago). — *Le Catalan de la Manche*. 6e édit.. 7
Sandy (I.). — *Chantal Daunoy* 7
La Descente de croix..... 7
L'Heure folle. 8e édit..... 7
Andorra ou les hommes d'airain. 8e mille..... 7
Sarment (Jean). — *Jean Jacques de Nantes*. 16e édit..... 7
Schultz (Yvonne). — *Les Nuits de fer*. 17e édit..... 7
Serao (Matilde). — * *Au pays de Jésus*. 22e édit..... 7
Sévriat. — *L'Antarctique*. 8e éd 7
Silvestre (Jean). — *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau*. 6e éd 7
Sinclair (M.). — *Un romanesque* 7
Tchékhov (A.). — *Salle 6*. 6e éd. 7
Théâtre. I et II. 6e éd. Ch. v. 7
Les Moujiks. 6e édit..... 7
Une banale histoire. 6e édit... 7
Ma Vie. 6e édit..... 7
Tharaud (J. et J.). — *La Maîtresse servante*. 59e édit..... 7
La Tragédie de Ravaillac. 34e éd. Prix..... 7
L'Ombre de la croix. 81e éd. 7
Un royaume de Dieu. 40e éd 7.50
Quand Israël est roi. 69e éd... 7
La Randonnée de Samba Diouf 53e édit..... 7
Le Chemin de Damas. 58e éd. 7
Dingley l'illustre écrivain. 65e éd. Prix..... 7
Thélen (M.) et Dr **Bertheaume** (M.). — *L'Interne*. 8e édit.. 7
Le Docteur Odile. 9e édit.... 7
Varèze (Cl.). — *L'Indissoluble*.. 7
J.-L. Vaudoyer. — *La Reine évanouie*. 10e édit..... 7
Peau d'ange. 6e mille..... 7
Vignaud (Jean). — *Niky* 20e éd. 7
Weck (René de). — *Jeunesse de quelques-uns*. 8e édit..... 7
Wharton (Edith). — *Au temps de l'innocence* 10e édit..... 7
Un Fils au front. 6e édit.. 7.50
Zanta (Léontine). — *La Science et l'Amour*. 8e édit..... 7

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30350. P. 82-33.

PQ
2199
I7
1901

Bourget, Paul Charles Joseph
L'Irréparable

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY